

Méto, boulot, chaos

Méto, boulot, chaos.

Partie I : Rencontre

1

Lille, dans sa chambre paisible, Jacques venait de se réveiller. Difficile d'ouvrir les yeux le vendredi et de trouver de la motivation. Dernière journée à subir avant de voir défiler le week-end. Allongé dans son lit, dans la douceur des draps chauds abandonnés par sa femme, il peinait à se lever pour entamer le premier pas. Une fois celui-ci engagé, il n'était plus possible de revenir en arrière. C'était comme cela tous les matins. Difficile de comprendre la non-envie de démarrer la journée, il en cherchait la raison depuis des années. Sa vie était plutôt prospère. Une jolie voiture familiale achetée bon marché, d'agréables voisins avec qui il partageait, de temps en temps, l'apéritif lors de belles soirées d'été et de superbes enfants bien élevés en réussite scolaire. Passionné pour la Seconde Guerre mondiale depuis sa plus tendre enfance, Jacques adorait chiner après des breloques militaires. Activité beaucoup moins lassante que son travail de comptable depuis vingt-trois ans. Son loisir remontait du temps où il était enfant et qu'il partait de longues heures à la pêche avec son grand-père. Ils passaient de précieux moments au bord de l'eau à discuter des ravages de la guerre dans la région, de la déportation de vieux membres de la famille et de la dureté de la vie à l'époque. La pêche était plus un prétexte pour passer du temps ensemble, pour développer une complicité naturelle. Après le décès de son

grand-père, Jacques avait récupéré les vieilles affaires de celui-ci et avait décidé de poursuivre la collection d'objets militaires. En hommage pour commencer, plus que par passion. En une vingtaine d'années, il avait entassé de vieilles armes, des vêtements, des rations militaires, des centaines de lettres et d'autres objets divers. Rien sur Hitler ou le Troisième Reich, comme le font des milliers de fanatiques nationalistes. L'essentiel de sa collection portait sur des effets personnels, lettres et objets typiques de la région, de sa culture.

Sa demeure se situait dans une petite rue calme du vieux Lille, une vieille bâtisse de plusieurs décennies tout en hauteur. L'intérieur harmonieux, orné de belles moulures apportait quant à lui une ambiance relaxante. La pièce principale comportait une énorme verrière foisonnante de plantes tropicales. Il aimait imaginer des papillons s'abreuver du nectar des fleurs quand il s'attardait devant les vitres à contempler l'évolution des plantes. Quand Jacques et sa femme avaient acheté la maison, c'était une vraie ruine, tout était à refaire et le couple avait mis presque cinq ans avant de pouvoir souffler un peu. Sols, murs, plafonds, jardin... La cave avait posé beaucoup de problèmes, mais l'eau n'y pénétrait plus désormais. Ils avaient choisi de s'installer non loin de la Deûle, rivière traversant l'agglomération lilloise. Les infiltrations d'eau y étaient fréquentes, mais maintenant le collectionneur pouvait entreposer dans sa cave des dizaines d'objets. C'était son espace et personne d'autre que lui ne

voulait y descendre, n'y entrer et n'en possédait la clef. Il passait des heures à admirer des casques de soldats anglais ou à y lire des lettres de déportés à leurs familles.

Après le rituel de la douche matinale, du repassage de la chemise et de la cérémonie de passage en costume, Jacques but son premier café de la journée, celui qu'il préférait. La caféine prenait place dans ses veines, insufflant l'énergie nécessaire pour entamer la journée avec bonne humeur. C'était un rituel quotidien où il était assis dans son fauteuil club, place personnelle et isolée du canapé au sein du salon. Marie, sa femme, s'affairait déjà à sortir ses armes de leurs cachettes respectives. Balais, chiffons et aspirateur étaient fin prêts pour le combat quotidien. L'heure de la bataille était prévue pour neuf heures dès les deux ouragans habillés, nourris et envolés pour l'école et le collège. La maison demeurait toujours propre, mais sa femme était ancrée dans ses habitudes quotidiennes. L'angoisse se ressentait dans son comportement si elle ne pouvait assouvir son besoin de nettoyage. Jacques ne voyait pas ses enfants le matin et très peu le soir, il lui restait à peine quelques heures le week-end pour sa famille. Il s'était rendu compte durant les dernières grandes vacances scolaires qu'ils grandissaient à une vitesse incroyable et qu'il avait partagé peu de vrais moments de bonheur avec eux. La plupart du temps en famille était consacré aux devoirs, aux activités extrascolaires et à une éducation stricte. Ils leur restaient des moments

complices lors des soirées de jeux de société ou pendant les vacances. Occasions de plus en plus rares, du fait de l'adolescence du plus grand et aux mauvaises habitudes de sa sœur cadette, parfaite copieuse de son comportement. Il le savait également, la faute lui incombait en grande partie. Désireux de développer de la complicité avec ses enfants, l'envie s'envolait rapidement par flegme, par fatigue et par égoïsme pour son temps à lui.

Marie s'inquiétait pour son mari. Depuis quelques semaines, il semblait distant, perdu, absent. Elle savait au fond d'elle-même que son travail le préoccupait, mais il n'était pas du genre à se confier. Aucune crise de la quarantaine ne s'était profilée ces dernières années, elle le pensait épanoui dans son travail. Elle savait qu'il était tout à fait normal pour lui de vivre des moments de doute lors de ses changements de missions. Le renouvellement de projet tous les quatre à cinq ans dans une nouvelle entreprise n'était pas vraiment adapté à son côté un peu casanier, au tempérament modéré.

Ce matin-là, il observait le marc de café au fond de sa tasse, comme s'il attendait une révélation ou un signe quelconque des profondeurs de l'univers. Ce fut le tintement de sept heures de sa vieille pendule, chinée lors de la précédente braderie de Lille, qui le sortit de ses pensées. En levant les yeux, il perçut le regard inquiet de Marie qui l'observait. Jacques se leva, noua sa cravate, rassembla ses affaires, endossa son

manteau, embrassa le front de sa femme et sortit par la grande porte. Le même rituel que tous les autres jours de sa semaine de travail. Il déboucha directement sur la rue pavée qu'il empruntait tous les matins, afin d'aller prendre son train pour Paris.

Le quart d'heure de marche jusqu'à la gare Lille Flandres se révélait le meilleur moment de sa journée. Les rues pavées, humides, venant d'être nettoyées demeuraient désertes et il pouvait apprécier le chant matinal des oiseaux qui n'était pas encore couvert par le brouhaha des badauds, voitures et camions de livraison. La vie citadine prenait forme avec douceur dans les vitrines des boutiques et sur les trottoirs. Il sourit à plusieurs connaissances qu'il croisait de temps à autre dans les rues de la cité. Jacques arriva devant la gare et en entrant dans celle-ci, échangea un regard indifférent sur les sans-abris présents à leur place habituelle, comme chaque jour de la semaine, adossés contre le mur de façade de l'ancienne gare parisienne, remontée à Lille des décennies auparavant. Lorsqu'il y entra, la chaleur du lieu réchauffa lentement son corps en ce mois de décembre, particulièrement vigoureux. Tous les matins, le givre recouvrait le pare brises des voitures stationnées, mais le ciel souvent chargé de gris n'avait pas encore laissé tomber ses flocons. Le panneau d'affichage principal indiquait quinze minutes de retard pour son train. L'homme s'adossa à une énorme colonne de pierre qui

soutenait le toit de la gare et observa la foule en prenant son mal en patience. L'observation se trouvait être une vraie passion pour lui. Lorsqu'il consacrait du temps à la pratiquer, cela le reconfortait. Tous les humains se révélaient identiques, avec les mêmes démarches, la même inquiétude dans les regards en fixant les panneaux d'affichage, le même comportement en cherchant les voies. La génétique et les milliers d'années d'existence de l'être humain les avaient façonnés comme des robots en y ajoutant quelques notions, les qualités, les défauts, la personnalité. Mais la base restait la même, sujette aux mêmes angoisses, aux mêmes peurs et provoquant les mêmes réflexes chez la majorité des individus. Des millions de personnes foulait le sol de cette gare tout au long de l'année, véritable cœur de la ville, image de sa population. Les militaires passèrent devant lui, accompagnés de policiers. Jacques baissa les yeux en espérant ne pas subir un contrôle avant de parvenir à la défense pour une monotone journée de comptabilité. Il détestait plus que tout se retrouver exposé aux regards d'une foule ou même d'un petit groupe de personnes. La peur du gendarme était chez lui inexplicable, il lui était impossible de subir un contrôle routier sans se mettre à suer à grosses gouttes. L'éducation reçue de son père, ancien militaire, avait laissé des traces indélébiles dans son subconscient. Des centaines de personnes se croisaient sur les quais, dans les escaliers du métro, dans le hall et tout cela dans

la plus grande indifférence des uns comme des autres. Ambiance électrique du vendredi. Personne ne prêta attention à lui, en ce jour différent des autres, et pour cause il était le seul à le savoir. Tant qu'il gardait un comportement normal, personne ne viendrait lui poser de questions.

La voie du train fut finalement affichée, ils n'avaient perdu que quelques minutes, Jacques se mit tranquillement en marche. Il fut chahuté par les voyageurs pressés qui quitteraient pourtant Lille au même instant, séparés de lui par seulement quelques rangées de sièges. L'évolution laissait toujours une place à de vieux réflexes. Il pénétra dans le train lentement, laissant les gens passer. Il appréciait la politesse et la courtoisie, mais surtout, il détestait se retrouver collé aux autres, serré contre des inconnus transférant sur lui des odeurs, des matières étrangères. Après avoir pris possession de son siège réservé, il se désinfecta les mains et retira son écharpe pour respirer un peu. La climatisation du train envoyait de l'air chaud. La sensation que cela provoquait lui était désagréable. Le contraste avec l'extérieur se révélait trop important et il mettait toujours quelques minutes à s'habituer. L'heure de trajet qui séparait Lille de Paris était souvent prétexte à curiosité pour lui qui réalisait ce trajet cinq jours par semaine et quarante-sept semaines par an. Il scruta lourdement les attitudes identiques des mêmes personnes qui l'entouraient dans son trajet quotidien. L'absence de discrétion dans son comportement

depuis des années lui permettait d'assouvir son besoin d'observation. Il aimait à observer les autres et s'appropriier une partie de leur vie. Un voyeurisme toléré. Son voisin du jour, avec son allure de cadre supérieur, jouait à un jeu répétitif avec des bonbons sur une tablette tactile qui valait plusieurs centaines d'euros. Sa voisine indirecte, protégée par la largeur du minuscule couloir du TGV, rougit en sentant les regards posés sur elle alors qu'elle se lançait dans la lecture de son nouveau roman à caractère pornographique à tendances sado-masochistes. Jacques sentit monter en lui une vague de chaleur en imaginant le déroulement de sa journée. Ses pensées fusaient dans tous les sens et l'angoisse formait dans son ventre un mal dont il se serait bien passé. Ses intestins réagissaient mal au stress et l'obligèrent à s'enfermer dans les minuscules toilettes pendant cinq bonnes minutes. Sorti de cette épreuve inconfortable, il regagna sa place en décidant de passer le reste du trajet à se détendre. Il retraça dans son esprit le plan de son arrivée à La Défense, puis au bureau. Le trajet, un peu particulier en ce jour, déclencha en lui une légère angoisse. Victime de son mauvais rythme de vie et aidé par le chauffage, ce fut dans un sommeil profond qu'il sombra alors que le TGV filait à grande vitesse vers Paris. Son voisin, assis près de la fenêtre le réveilla en tapotant sur son épaule. Ouvrant les yeux, Jacques le découvrit impatient de s'avancer vers la plateforme de la voiture bien que le train entrât à peine dans la capitale.

Dans une position courbée et inconfortable, l'homme tentait de ne pas heurter le porte-bagage de la tête. Ses yeux insistants laissaient Jacques totalement indifférent, les portes ne s'ouvriraient que lorsque le train serait arrêté. Finalement, il se leva pour laisser passer son voisin et décida de le suivre, mieux valait se fondre dans la masse des provinciaux envahissants Paris quotidiennement en ce jour particulier. Son cœur bondit et se mit à battre presque au point de rompre lorsqu'il sentit la pression d'une main sur son épaule.

2

Deux mille mètres, c'est la distance qu'indiquait la montre de Manon lorsqu'elle attrapa le rebord de la piscine. Peinant à reprendre son souffle, elle se hissa sur le bord et regagna le banc où était posée sa serviette. Difficile exercice que de remettre sa démarche en route après les répétitions de battements aquatiques. La mémoire du cerveau sur les mouvements l'impressionnait toujours. Son activité à la piscine rythmait trois soirées de chaque semaine. Véritable exutoire pour Manon, l'exercice lui permettait de se défouler et aussi de s'isoler. Rien n'existait de plus agréable pour elle que de passer une minute sous l'eau dans le silence complet. Les distances effectuées dépendaient de sa fatigue, de sa motivation et du jour de la semaine. Pédiluve, douche, cabine, séchage des cheveux, le rituel demeurait systématiquement le même. Le plus désagréable restait les douches et cabines, des espaces à partager avec les autres. Son humeur après ces séances de piscine découlait souvent de l'état de propreté de celles-ci. Manon se retrouva rapidement dans la rue en direction de sa voiture, un bonnet sur la tête et l'appétit dû à la natation prenant place dans son estomac. L'odeur de chlore flottait encore autour d'elle, malgré la douche. Il faisait froid en ce dix-sept novembre, une légère pluie tombait sur Paris. Une pluie fine, qui pénétrait par toutes les minuscules

ouvertures de sa tenue vestimentaire, aidée par un vent léger qu'elle recevait de face. La sensation de relâchement après l'exercice lui procurait autant de plaisir qu'une grasse matinée sous les draps chauds. Tout en marchant, Manon consulta son téléphone par réflexe. Un message d'un numéro inconnu flottait parmi les éléments non lus. Elle s'arrêta net en le consultant, tétanisée par la surprise. Des frissons grimpèrent le long de son dos, petit coup de chaud dans le froid extérieur. Elle fut prise d'une sensation instinctive de malaise qui monte du ventre et fait immédiatement prendre conscience que quelque chose ne tourne pas rond. Après quelques secondes à scruter son écran, elle regarda par-dessus son épaule et dans toutes les directions possibles. Elle était persuadée qu'une ombre souriait quelque part à l'effet de la bombe numérique ouverte. Elle se sentait observée. Personne, la rue ne se trouvait pas déserte, mais aucune âme n'y était figée comme elle s'y attendait. L'épicerie où elle achetait à manger de temps en temps était en train de fermer, des volets descendaient le long des façades et le trafic routier était réduit à son minimum. L'ambiance pourtant identique aux autres jours de la semaine ne la rassura pas pour autant. Des histoires de filles agressées le soir faisaient souvent la une des faits divers parisiens, angoisse permanente pour une jeune fille sans cesse abordée dans la rue. Elle se remit en route, pressée de se cacher des regards dans sa voiture. Le besoin d'isolement devenait plus que nécessaire. Elle marcha

vite pour rejoindre sa voiture garée dans une petite rue à trois cents mètres de la piscine. Grande adepte des transports en commun, elle était empreinte d'une volonté de devenir la plus écoresponsable possible. Le plus qu'elle le pouvait. Elle possédait pourtant un petit véhicule pour les déplacements les week-ends ou lors de ses excursions nocturnes. Elle utilisait souvent la voiture pour les cours de piscine du soir en hiver, les stations de métro le soir étant une énorme source d'angoisse pour elle. Son regard croisa celui de plusieurs inconnus, le stress se reflétait sur son visage et une drôle de sensation prit forme dans son ventre. Elle se mit à tousser frénétiquement pendant de longues secondes, tout en marchant. Elle connaissait cette toux sèche, symptomatique de sa nervosité. Son estomac décida d'évacuer l'intégralité de son contenu. Il n'y avait pas grand-chose en réalité, mais le geste lui fit mal au ventre et à la gorge. Elle s'essuya la bouche d'un revers de la manche et reprit sa marche rapide. Stressée de nature depuis sa plus tendre enfance, il fut dur pour elle de grandir dans une angoisse continue. Difficile de s'intégrer quand on se sent jugée par les autres, dur de vivre heureuse quand on veut systématiquement leur plaire. C'était sa nature et elle peinait à évoluer sur ce trait de personnalité. Une fois à l'intérieur du véhicule, elle ferma les yeux, souffla un grand coup et prit une grande inspiration en ouvrant à nouveau ses paupières. Elle verrouilla les portes et déverrouilla son téléphone, la photo

reçue plus tôt était encore affichée à l'écran. Une photo d'elle, une photo qui datait de quelques années. On la reconnaissait assez bien, un joli cliché. Elle y figurait nue sur un drap de soie rouge dans une position suggestive. Sans pousser la réflexion plus loin et agissant à l'instinct, Manon répondit au message.

— Qui êtes-vous ?

Trois petits points apparurent dans le bas de l'écran, son interlocuteur était en train de composer un message. Elle commença à se mordiller l'intérieur de la joue, sa nervosité sous-jacente endormie par l'exercice physique était réveillée et ne pourrait disparaître dans les heures à venir. Quelques secondes après, l'animation disparut et une autre photo apparut. Même soirée, même tenue ou absence de tenue. Manon décida de ne pas répondre, il semblait qu'on se jouait d'elle et elle ne voulait surtout pas donner plus de satisfaction à son correspondant. Elle rangea son téléphone, démarra la voiture et prit la direction de son appartement. La route fut longue. Son esprit embrumé essayait d'analyser la situation, mais le trafic routier au-dehors l'empêchait de conclure, trop dangereux de relâcher sa vigilance. La conduite dans les rues parisiennes n'était jamais recommandée pour un esprit vagabond, entre voitures, trottinettes, vélo, skateboard, piétons... Elle se mit à réfléchir à nouveau sur ces photos reçues, elle était la seule détentrice de ces clichés et elle avait pris soin de ne pas les stocker dans un espace en ligne. Deux

possibilités de scénarios pouvaient rendre ces photos semi-publiques : quelqu'un avait piraté son ordinateur ou alors était rentré chez elle. Dans les deux cas, son espace privé avait été violé et elle se devait de comprendre comment avant de répondre à son nouveau contact. Pourquoi stocker ces clichés avait été si important ? Une preuve de sa jeunesse vécue pour les années à venir. Elle y apparaissait attirante, dans des postures assez provocantes, mais tout de même, quelle erreur ! Elle s'en voulait terriblement. Après dix longues minutes de boucles infernales dans les minuscules rues de son quartier, elle trouva une place de stationnement. Elle prit dans son coffre son sac de sport et celui des provisions. Elle marcha ensuite jusqu'au hall de son immeuble. Une fois à l'intérieur, elle entama la série de marches qui l'amenait chez elle jusqu'au cinquième étage. Devant son appartement, elle essaya d'ouvrir la porte sans ses clefs, celle-ci était bien fermée. Premier soulagement, le cambriolage n'était visiblement que d'ordre numérique. Elle sortit son trousseau, inséra la clef dans la serrure et vérifia qu'elle n'était pas suivie avant de pénétrer dans son studio. Personne. Arrivée dans son appartement, elle posa ses sacs dans l'entrée et en fit brièvement le tour. L'inspection se déroula rapidement pour son logement d'à peine vingt mètres carrés. Le constat de tranquillité effectué, elle enleva ses chaussures et se jeta sur son canapé-lit. La faim, qui lui tordait le ventre à sa sortie de la piscine, avait disparu laissant la place à d'autres douleurs

intestinales. Elle détourna le regard vers son ordinateur portable posé sur le bureau, il était éteint, les clichés avaient dû être récupérés bien avant ce jour. Après plusieurs minutes de réflexion, elle décida de passer cet appel auquel elle pensait depuis plusieurs minutes. Elle vérifia à nouveau son agenda, pas de cours demain. À vingt-trois ans, Manon effectuait sa sixième année à la Faculté de médecine de Paris Descartes. Parcours possible après un brillant passage au lycée et un baccalauréat mention très bien, lui-même ayant succédé à un passage éclair au collège où elle avait sauté une classe. Toujours soutenue par ses parents et ses professeurs, Manon avait choisi la médecine en partie pour sa mère, atteinte d'une maladie génétique rare, dégénérative, mortelle, mais à développement lent. La suite du parcours était déjà tracée dans sa tête avec une bifurcation en fin de médecine vers le domaine de la recherche. Manon le savait, elle ne sauverait pas sa mère. Là ne se trouvait pas le but de son parcours, sa motivation se nourrissait d'une volonté de recherche sur des maladies rares, des maladies inconnues. Donner un peu d'espoir à des familles qui n'en avaient plus, sachant la recherche dans certains domaines quasi inexistante. Elle prit une grande inspiration, décidée à ne pas précipiter les événements et à garder le contrôle de la situation. Elle composa donc le numéro sur le clavier de son téléphone, activa le haut-parleur et posa l'appareil sur ses jambes croisées en tailleur.

Méto, boulot, chaos.

3

Le visage du contrôleur qu'il vit en se retournant ne le rassura guère. L'homme en question ne ressemblait pas du tout aux classiques masculins en vigueur quand était imposé le port de l'uniforme. Une énorme moustache trônait au milieu de piercings, ce qui monopolisa l'attention de Jacques.

— Monsieur, votre mallette ! informa le contrôleur.

Jacques bafouilla en fixant les yeux de son interlocuteur :

— Pa... Pardon ?

— Vous avez oublié votre mallette sur votre siège.

Jacques remercia l'homme en uniforme en attrapant son bien qu'il lui tendait à bout de bras. Il retourna patienter dans la file de voyageurs qui anticipaient la descente du train en s'imaginant les conséquences d'un tel oubli. Le contrôleur se faufila tant bien que mal dans le sens opposé, bien décidé à rejoindre son collègue. Les divers bilans comptables ou paperasses bureaucratiques n'avaient guère d'importance, comparés au contenu personnel de sa valise miniature. La suite du trajet fut banale. Après la traversée de la gare du Nord, il descendit dans les souterrains lugubres et crasseux du RER. L'air chaud empli d'une odeur bien typique circulait sur les quais où s'entassait de plus en plus de monde. Quand la rame arriva, il n'eut d'autres choix que de se mêler aux autres, le contact demeurait cette fois inévitable. Jacques essaya d'imiter un

Parisien modèle, coincé entre ses congénères dans la rame de RER, regardant dans le vide, surtout sans dévisager les autres contrairement au TGV. L'odeur nauséabonde qui se dégageait de l'air ambiant souterrain ne semblait gêner personne. La barre métallique poisseuse que Jacques serrait dans sa main le dégoûtait au plus haut point, en pensant aux mains souillées des précédents voyageurs. Le train de banlieue en lui-même était fatigué, usé par le temps et les gens. Ses sièges plastiques jaunis par l'usure supportant des cousins de moquette noircis par la crasse accueillait des voyageurs blasés par la routine d'une vie citadine. Les vitres, toutes gravées par de jeunes artistes urbains, laissaient quant à elle entrevoir les murs sombres des souterrains parisiens. L'homme en face de Jacques était enrhumé et ne cessait de renifler. À chaque fois qu'il toussait, sans protéger les autres voyageurs de ses microbes, Jacques imaginait les microorganismes contagieux voletant dans l'air. Il imaginait ensuite les virus se glisser dans ses narines. Ils envahissaient ses poumons en répandant en lui le mal contagieux de l'inconnu qui lisait son journal la goutte au nez. Ce quart d'heure de transport de masse urbain terminé, Jacques sortit de la station de RER sali et inconfortable et ce ne fut pas sa sortie au grand air qui l'aida à se sentir mieux. L'atmosphère de la Défense l'étouffait de par son gris dominant et par l'absence de verdure, de vie sauvage. Il y régnait uniquement des pigeons, défigurés par la vie bétonnée, sales et

tristes. Jacques s'imaginait souvent l'endroit plusieurs décennies en arrière, les derniers bidonvilles de la ville avaient bel et bien disparu. Les entreprises du CAC40 s'y activaient six jours par semaine et un centre commercial s'y était implanté, si grand qu'on s'y perdait facilement. Le plus étrange restait bien les travailleurs. Des centaines d'hommes et de femmes en costumes et tailleurs sombres qui se suivaient en files indiennes pour gagner leurs bureaux et passer, pour la majorité d'entre eux, une journée identique. Des files de fourmis se dirigeant par automatismes, guidés par les phéromones de la vie humaine. Son entrée dans l'arche se fit comme d'habitude, dans l'indifférence totale de la part de l'agent de sécurité occupé de discuter avec les deux charmantes hôtesses en mini jupes. L'homme, peu utile, faisait office de détecteur de métal. Aucun effet dissuasif dans son apparence n'aurait pu empêcher une personne déterminée de pénétrer le bâtiment. Il n'était pas armé, pas musclé et déjà bien âgé. Jacques tenta un signe de tête vers les hôtesses pour leur souhaiter une bonne journée, mais il n'en reçut aucun retour. Il n'avait jamais été un grand séducteur, c'est sa femme qui avait fait le premier pas et qui était venue s'asseoir à côté de lui dans une soirée étudiante alors qu'il était seul, isolé des autres. Le reste avait suivi rapidement. Emménagement dans leur premier studio suivi de quelques années de vie commune. Marie l'avait demandé en mariage alors qu'il l'avait invitée dans le meilleur restaurant du

vieux Lille. Le voyant hésiter sur le moment opportun elle avait décidé de prendre les devants. Mariage, naissance du premier enfant, déménagement dans un appartement plus spacieux, deuxième enfant. Tout cela agrémenté des douze années de vacances dans le même camping sur la Côte d'Azur. Mêmes repas chez les beaux-parents tous les dimanches midi, après avoir pris le temps de se promener dans une brocante de la région à chercher après des breloques militaires. La vie du couple était réglée comme une montre suisse depuis des années. Ils apparaissaient fiers de la rigueur qu'ils imposaient à leur train de vie. Les hôtesse, elles, représentaient une source d'évasion dans son esprit. Chaque matin, Jacques rêvassait en les apercevant. Malgré cela, les jeunes femmes n'avaient jamais pris le temps de lui rendre son sourire. Quand il oubliait son badge et qu'il se présentait au guichet avec sa pièce d'identité, il n'avait jamais pris la peine de discuter. De l'autre côté du comptoir, il demeurait transparent.

Après la dizaine de secondes qui le mena au 18^e étage, Jacques sortit de l'ascenseur et badgea pour rentrer dans sa résidence secondaire. Après cinquante mètres de marche tête baissée, il rentra dans son bureau refermant rapidement la porte derrière lui, en n'ayant adressé la parole à personne.

Malgré le retard du TGV, il arriva au bureau avant la majorité des Parisiens bloqués eux dans des dédales de métros regorgeants de la vie matinale. Jacques glissa sa mallette sous

son bureau. Il enleva ensuite son manteau pour le déposer sur le porte-manteau et ramassa sa tasse à café. Il sortit de son bureau en se dirigeant vers la petite cafétéria quand Philippe, son collègue le plus proche depuis deux ans, l'interpella :

— Salut, Jacques, comment vas-tu ?

— Ça va Philippe, comme un vendredi on va dire, répondit Jacques avec une légère mélancolie, et toi, prêt pour le week-end ?

Les deux hommes se serrèrent la main d'une longue poigne vigoureuse, presque fraternelle. Le sourire de Philippe laissa songer à Jacques qu'il s'impatientait également de quitter la capitale pour deux jours. Philippe, quarante-neuf ans, banlieusard parisien, ne s'imaginait pas qu'il allait rester au travail un peu plus longtemps que prévu en cette fin de semaine. En pénétrant dans l'espace de pause, ils devinèrent devant la cafetière, en train de se servir, leur chef de secteur. Jacques était comptable depuis sa sortie de l'université. Les chiffres l'avaient toujours passionné. Migrant d'entreprise en entreprise, il s'était spécialisé dans la mise au propre et la réorganisation de la comptabilité de sociétés victimes de l'incompétence d'employés sous-qualifiés. Depuis plusieurs mois, les chiffres ne le passionnaient plus. Sa directrice Carolina Rossi, Italienne au caractère bien trempé, le portait en grippe. Jacques n'avait pas réussi à refuser la demande de sa directrice quand elle lui

avait demandé de l'aide pour sa comptabilité personnelle alors qu'elle effleurait son bras avec sa poitrine généreuse.

— Jacques... Jacques.

Sortant de son monde imaginaire Jacques répondit :

— Excuse-moi Philippe, je pensais au week-end.

— Avec les yeux scotchés sur Carolina ?

— Non... NON ! s'exclama Jacques en bafouillant.

— Je passerai bien le week-end avec, moi je te le dis !
plaisanta Philippe.

Effectivement depuis son mètre soixante-quinze, Carolina était une femme sublime. Avec sa longue crinière brune, ses yeux verts, ses lèvres pulpeuses et sa poitrine voluptueuse, elle possédait tous les arguments pour solliciter tous les regards masculins. Un petit air de Monica Bellucci, toujours habillée en tailleur et chemisier. Ses longues jambes interminables recouvertes de jolis bas noirs laissaient les hommes du bureau rêveur. Il adorait plus que tout réussir à entrevoir sa poitrine entre deux boutons de son chemisier. Après un bref regard envers Jacques et un hochement de tête en guise de bonjour, Carolina quitta la cafétéria, sa tasse de café à la main.

— Dis-moi Jacques, elle t'en veut toujours ? lui demanda Philippe, rongé par la curiosité.

— À ton avis ? Tu ne peux imaginer à quel point. Elle est toujours sur mon dos.

— Tu ne m’as jamais expliqué en détail ce qui s’était passé entre vous, dis-m’en un peu plus, allez s’il te plaît ? supplia presque Philippe.

— Impossible, tu es bien trop bavard pour que je t’explique. Tu sais, je t’apprécie, mais je sais qu’il te sera impossible de garder pour toi le détail des événements, lui avoua Jacques.

— Bien sûr que si. Je n’ai jamais rien dit quand je t’ai surpris à prendre les hôtes en photo. Je les aime bien aussi, mais de là à les photographier sans autorisation, j’aurai trop peur que ma femme tombe dessus en fouillant mon téléphone. Pire, elles auraient pu te surprendre, et dans ce cas-là bonjour la réputation...

— Je t’expliquerai tout après mon pot de départ, c’est promis. Quand il arrivera, je t’inviterai à boire un verre le soir pour t’expliquer, ça te va ? Et je n’ai jamais pris de photo des filles en bas, je te l’ai déjà expliqué. J’ai reçu un appel et je ne connaissais pas du tout les téléphones modernes, c’est juste une erreur de manipulation. Cela fait très peu de temps que je suis passé au smartphone, répondit Jacques.

Philippe acquiesça d’un large sourire, laissant comprendre à Jacques qu’il ne le croyait pas du tout. De retour dans son bureau, sa tasse à café pleine, Jacques pris le temps de sortir son ordinateur de la veille nocturne. La pièce se trouvait assez confortable, l’endroit était spacieux, autant que les

bureaux de la direction. Comme il travaillait sur des dossiers sensibles et en contentieux, on l'avait laissé tranquille jusqu'à présent. Depuis son accrochage avec Carolina, la rumeur courait qu'il allait rejoindre les autres comptables et juristes sur le plateau ouvert. Il consulta sa boîte de messagerie électronique. Sans grande nouveauté du côté de ses collègues, il attrapa sa mallette, la déposa sur son bureau et l'ouvrit. La vision de son contenu le conforta dans son idée et le rassura. Les muscles de ses joues, incontrôlables, formaient autour de sa bouche le rictus d'un sourire profond déformant son visage, rongé par la folie.

4

Trois sonneries retentirent et quelqu'un décrocha de l'autre côté de la ligne. Elle mit quelques secondes avant de réussir à formuler une phrase :

— Pourquoi m'envoies-tu ces photos ? demanda sèchement la jeune fille.

— Manon ? C'est toi ?

— Je n'ai pas le temps de plaisanter, je te préviens, j'espère que tu es encore saoul et que tu as voulu t'amuser avec une petite blague... Je te rassure, c'est réussi. C'est beaucoup moins drôle que ce que tu espérais. Autre nouvelle, je vais porter plainte, s'énerva la jeune femme.

— Qu'est-ce que tu racontes ? répliqua Tom.

— Arrête, je pensais que tu avais compris qu'entre nous tout était fini et surtout qu'il ne fallait plus me harceler, de m'appeler, de m'envoyer des messages, maugréa Manon.

— Si tu veux savoir, je suis avec quelqu'un en train de regarder un film et... je ne sais absolument pas de quoi tu me parles, s'excusa Tom.

Manon douta soudainement, il aurait peut-être été plus sage de réfléchir avant de se lancer dans des accusations arbitraires. Seulement, Tom était l'auteur de ces clichés, c'était donc assurément la source la plus probable de la fuite. Un ex-

jaloux qui s’amuse un peu. Au même instant son téléphone vibra sur son oreille, un bref coup d’œil lui permit de comprendre que son corbeau venait de lui écrire à nouveau et se elle sentit bête. En plus de gérer ce problème de photos, elle allait devoir expliquer à Tom que c’était un malentendu. Mission quasi impossible avec un entêté pareil, la tâche allait s’avérer ardue.

— Excuse-moi, c’est possible qu’un collègue me fasse une petite blague, je suis assez fatiguée et j’ai cru que tu te jouais de moi, s’excusa Manon.

— Veux-tu que je passe ? Je peux me rendre chez toi dans trente minutes.

— Non, c’est inutile, je vais aller me coucher et demain je m’amuserai de tout ça. Je suis à cran au travail et je n’aurais sans doute pas dû te déranger.

— On peut se voir demain si tu préfères ? insista Tom.

— Écoute, je t’appelle plus tard d’accord ?

— D’accord à demain, conclut Tom.

Manon raccrocha en tapant du poing frénétiquement sur son canapé, Tom allait la harceler des jours et des jours avant de lâcher le morceau. Pourquoi avait-elle promis de le rappeler. Leur séparation s’était très mal passée, la menace d’une interdiction d’approcher par un juge avait rapidement calmé son conjoint de l’époque. Manon savait qu’elle venait de souffler sur les braises encore chaudes. Harcelée pendant des mois, elle avait été obligée de porter plainte après un tête-à-tête avec

Tom, caché dans son appartement, sous son propre lit. Le souvenir de cette nuit horrible la hantait encore. Ce soir-là, sentant la fatigue l'attraper elle avait entendu un léger froissement sous son lit. Décision difficile à prendre, de se pencher et de passer la tête au ras du sol. Trop de souvenirs d'enfance blottie au fond de son lit à cause des films d'horreur que sa sœur lui avait fait découvrir. Elle s'était penchée et avait découvert Tom, caché sous le lit avec sur son visage une expression de panique. Il avait fui en se rendant lui-même compte qu'il avait largement franchi la ligne rouge. Avec ce retour dans des souvenirs douloureux, elle en avait oublié le message qu'elle avait reçu et le consulta. Il s'agissait cette fois d'une discussion, pas d'images.

Bonsoir Manon, excusez-moi de la manière dont j'attire votre attention, mais je n'ai pas le choix, je dois aller à l'essentiel. J'ai besoin que vous accomplissiez une tâche pour moi. Vous l'aurez compris, les photos que j'ai en ma possession sont un moyen de pression. Si vous ne suivez pas mes instructions, les photos seront diffusées à toute votre entreprise, votre famille, vos contacts et à la faculté de médecine.

Manon resta figée devant son écran. Qui pouvait se cacher derrière ce numéro qui voulait la manipuler... Elle respira un grand coup et prépara une réponse dans sa tête, hors de question que son maître chanteur constate qu'elle réfléchisse

trop avant de répondre en pianotant de façon hésitante sur le clavier virtuel du téléphone. Le seul moyen pour commencer, c'était de ne pas accepter le chantage et envisager de se rendre voir la police. Manon pouvait compter sur l'aide financière de sa famille, mais la vie parisienne restait coûteuse et il n'était pas acceptable de dilapider son argent. Le téléphone vibra à nouveau, encore un message :

Sachez que j'ai en ma possession photos et vidéos de vous. Sur certaines des images, vous êtes seul, par contre sur les vidéos c'est autre chose.

Coup de pression pour Manon, son ordinateur n'avait pas été piraté étant donné qu'elle ne conservait aucune vidéo d'elle dessus, elle savait néanmoins qui pouvait encore les détenir à ce jour. Tom, cet imbécile de Tom. Furieuse, Manon poussa un cri de colère. Avant leur séparation, il lui avait affirmé que les vidéos n'existaient plus. À l'origine d'un simple fantasme réalisé, cette vidéo était née alors qu'elle aurait mieux fait de rester imaginaire. L'acceptation devenait inévitable maintenant. Manon n'avait pas du tout envie que ses parents reçoivent une photo d'elle en position suggestive, encore moins une vidéo. Pire encore, à l'hôpital, la vidéo pourrait largement devenir le fantasme des dizaines de ces collègues masculins qui la penseraient bien plus accessible qu'en réalité. Sans compter l'effet d'une telle diffusion à la faculté. C'était la célébrité assurée pour les mois à venir. Elle décida donc de répondre à

l'appel d'un numéro inconnu sur son téléphone. Un appel d'un numéro qu'elle n'avait pas dans son répertoire, mais affichant tout de même une photo de contact à l'écran. Une image sans intérêt pour la jeune fille, la photo d'un loup hurlant à la mort. Elle avait déjà vu cette photo auparavant quelque part sans se remémorer où. Une voix robotique la salua :

— Bonjour, Manon, merci de me répondre.

— Qui êtes-vous, demanda Manon sachant qu'aucune réponse ne lui serait donnée, et que voulez-vous ?

— Qui je suis n'importe pas. On ne se connaît pas, mais c'est vous que j'ai choisi, vous avez le profil idéal.

— Le profil pour quoi exactement ?

— Le profil d'approche tout simplement, j'ai réussi à obtenir beaucoup d'informations, comme vous avez déjà pu le constater. N'y voyait vraiment rien de personnel. Je vous ai choisi, grâce à votre ancien amant qui a un ordinateur infecté de virus, il m'a été facile de trouver les photos. Maintenant, j'ai besoin de votre aide et il va falloir satisfaire mes demandes, êtes-vous d'accord avec cela ? Questionna la voix robotique.

— Et donc ? Vous croyez peut-être que je vais tuer quelqu'un pour que mon père ne reçoive pas une photo de moi avec les fesses à l'air ? tenta la jeune fille, feignant ainsi sur sa vulnérabilité.

— Cela n'ira pas jusque-là, j'ai besoin d'un service. Une livraison. Dans deux jours, vous allez livrer un colis que vous allez récupérer auparavant.

— Je ne suis pas une mule, s'énerva Manon, je ne vais pas prendre le risque de gâcher ma carrière et mes études pour transporter de la drogue ou autre. Vous êtes cinglé ! Je ne veux pas finir en prison.

— Non, il s'agit d'une enveloppe. Un pli tout simple. Mais je ne peux pas me déplacer pour effectuer cette livraison. Le contenu, vous avez raison, n'est pas du tout légal, mais je compte sur vous pour ne pas y regarder.

— Juste une enveloppe ?

— Juste une enveloppe oui ! Du papier.

Manon voulait comprendre un peu plus, mais elle ressentait ce sentiment de confiance soudain envers l'étranger.

— Qui va me la remettre ? voulut comprendre Manon.

— Demain matin, je vous enverrai une adresse, vous vous y présenterez et l'on vous remettra l'enveloppe. Il faudra la conserver en sécurité jusqu'à ce que je vous contacte pour vous donner l'adresse de destination.

Chose inexplicable, l'appel se termina et toutes les applications se fermèrent, quand Manon consulta ses messages, le fil de discussion n'existait plus. L'historique des appels ne contenait aucune preuve de la discussion. Et si c'était juste un petit pirate qui voulait s'amuser un peu. Manon

s'interrogeait. Si c'était le cas, il en avait assez avec les photos pour s'amuser, donc il était possible que cette personne la fasse chanter pour une raison évidente. Elle allait tomber dans un piège et se réveiller prostituée dans un endroit sordide en esclave sexuelle pour le reste de sa courte vie ou alors victime de trafiquant véreux lui volant ses organes. Était-ce un coup de chance que sa garde venait de se terminer ou alors était-ce voulu de la part du pirate afin qu'elle puisse réaliser sa tâche librement? Dans tous les cas, il fallait qu'elle reste prudente, elle n'avait pas encore totalement exclu Tom de cette histoire, il était peut-être lié à tout cela volontairement. Dans tous les cas, impossible de l'embarquer où elle lui serait redevable pour le reste de son existence. Il lui fallait essayer, pas le choix. Elle n'avait personne sur qui compter et une mauvaise réputation à l'université pourrait lui fermer de belles portes. Elle était seule. La conséquence évidente des études de médecine quand on s'y investissait à cent pour cent. L'éloignement avec les amis en devenait inévitable. La famille c'est un peu semblable, à force de désistements sa sœur et elle ne se voyaient plus. Leurs échanges se résumaient à quelques dîners par an, au mieux quelques jours pendant les fêtes de Noël. Il allait falloir assumer seule, mais surtout il fallait qu'elle s'assure qu'il ne serait plus en mesure de la faire chanter par la suite. Manon se prépara un bol de céréales bio aux trois chocolats avec du lait et le mangea en fixant le vide de son

écran de télévision éteint. Elle devait obligatoirement trouver un moyen de se protéger. Elle pensa à tous ces films à sensations qu'elle adorait plus que tout. Elle avait une mauvaise intuition et se sentait la victime du film d'épouvante. Le dilemme n'était pas si compliqué, beaucoup ne succomberaient pas au chantage, le choix du pirate était plutôt intelligent et Manon le savait. Il fallait la connaître pour la savoir attachée au regard des autres, au jugement de ses proches. Il était évident qu'elle ne laisserait pas une photo d'elle nue pénétrer dans la faculté, à coup sûr elle la retrouverait imprimée et déposée un peu partout dans les amphithéâtres. Sans compter l'arrivée d'une telle chose dans son service à l'hôpital, entre médecins vicieux et patients sans gêne. Elle posa la tête sur le dossier du canapé et ferma les yeux.

5

Tout droit sorti de son sac, trois grenades, un morceau de plastique explosif de confection artisanale, un pistolet automatique avec ses deux chargeurs et pour finir un peu de matériel électronique. Jacques avait passé la matinée à installer les explosifs sur une veste de chasse toute neuve. La charge pesait environ deux kilos et demi. À vrai dire, il s'agissait de plusieurs petites charges assemblées ensemble. D'après ce qu'il avait lu, cela devait raser l'étage dans une énorme boule de feu. Restait à voir si l'explosion d'une telle bombe serait efficace sur les esprits et dans les mémoires.

Jacques se leva, recula sa chaise à roulette et à l'aide de son couteau suisse commença à dévisser la dalle de faux plancher sous son bureau. Une fois sa tranquillité assurée, Jacques ajouta armes, grenades et explosif à l'inventaire sous terrain qu'il avait accumulé sur plusieurs semaines. La tête enfouie dans le faux plancher Jacques entendit immédiatement la porte de la pièce s'ouvrir. Il n'avait pas verrouillé son bureau, erreur de débutant. L'espace qu'il y avait entre la façade du bureau et la moquette laissa entrevoir des escarpins qu'il reconnut immédiatement. Se relevant péniblement et virant à la panique, il vit le regard interrogateur de Carolina :

— On peut savoir ce que tu fais sous ton bureau, tu te caches ? Tu fais le ménage ?

— Je ramasse mon stylo, bafouilla Jacques. Je me rends compte que ma vue a encore baissé ces dernières années, il va vraiment falloir que je fasse réviser ses maudites lunettes chez l'opticien.

— Je suis venue t'informer que tu changes de bureau la semaine prochaine. Tu as dû en entendre parler, mais je tiens à t'en informer moi-même.

Voulant éviter que sa directrice ne découvre l'orifice béant dans le sol Jacques fit le tour de son bureau et s'avança vers elle. Elle resplendissait en ce jour, un vrai rayon de soleil qui traverse les nuages. Cette grande et belle brune représentait son idéal féminin, elle était la source de beaucoup de ses fantasmes. Jacques répondit en s'approchant d'elle :

— C'est à cause de ce qu'il s'est passé ? À cause de notre souci personnel que tu me prives de mon bureau ? Je préfère que tu sois honnête envers moi. Si je n'ai plus ma place ici, inutile de me mettre à l'écart ; j'ai le sentiment que tu as de la rancœur à mon égard.

— Absolument pas. La réorganisation de l'entreprise m'oblige à te transférer sur le plateau afin d'élaborer une solution pour les nouveaux embauchés qui arrivent le mois prochain. Concernant notre différend, c'est de l'histoire ancienne, ton bureau va subir une transformation pour devenir une salle de réunion et la salle de conférence, qui est un peu plus grande, va devenir la nouvelle salle de formation. N'y vois

absolument rien de personnel. Ce n'est pas mon genre du tout, je suis franche Jacques. Pas de coup dans le dos.

— C'est de ma faute, s'excusa Jacques, j'ai tout fait pour agir le plus discrètement possible. Tu peux me croire, je pensais que tout était bien justifié sur le papier, aucun oubli. J'ai vérifié plusieurs fois. Tu le sais, je suis quelqu'un de méticuleux. Je te le dis encore : ce n'est pas moi qui ai prévenu le fisc, ce n'est pas moi ! Je ne suis pas non plus du genre à être rancunier, j'ai compris le message que tu m'as fait passer ce jour-là.

— Je sais Jacques, c'est pour cela que je suis venue te voir également. J'ai appris de source sûre qu'un voisin avec qui je suis en conflit m'avait dénoncé aux impôts. Il s'en est vanté sans le savoir auprès d'une connaissance de mon village. Je me sens bête, j'ai été un peu vite en besogne. Mets-toi à ma place, je t'ai tout expliqué, dans le détail, j'ai refusé tes avances parce que tu m'as surprise. J'ai cru que tu voulais profiter de la situation alors dans ma tête la liaison entre les deux événements était toute faite.

Jacques répondit en rougissant :

— Aucun problème, je ne suis pas ce genre de personne, je n'aurai jamais osé profiter d'une telle situation. J'étais, à l'époque, complètement sous ton charme, c'est quelque chose que l'on n'explique pas.

Carolina était venue quelques mois auparavant dans son bureau pour lui demander des conseils concernant sa situation

fiscale, elle avait été claire concernant la dissimulation à l'état de certains revenus dans la pierre. Ce n'était pas un souci pour lui et quand elle était venue rechercher sa déclaration Jacques avait courageusement tenté sa chance. Il avait essayé d'embrasser sa directrice et avait obtenu en retour un refus digne de sa femme. Jacques était resté dans son bureau sans en sortir de la journée avec la frustration et la honte comme seules compagnies.

C'est à coup sûr le calme platonique de sa relation avec Marie qui l'avait poussé à tenter sa chance avec sa directrice. Le côté classique, un brin vieux jeu de sa femme se retrouvait forcément dans le lit conjugal. Celle-ci laissait à Jacques la constante impression de s'offrir à lui par obligation sans ressentir aucun plaisir ni aucun désir. Jacques voulait pimenter leur vie sexuelle, mais sa femme restait fermée et parfois choquée par toutes ses propositions. Pourtant, il ne trouvait pas troublant d'attacher sa femme au lit avec une paire de menottes. Un petit jeu entre adultes mettait un peu de piment à l'existence, un peu de passion à la relation. Il avait besoin de fantaisie, de changement, de passion justement. La frustration demeurait constante chez lui, il préférait souvent dormir dans le canapé évitant ainsi un nouveau refus de sa femme. Quand il la sentait prête à s'efforcer de remplir son devoir, c'était chaque fois le même cirque. Le visage de sa femme une fois le quart d'heure d'ébat terminé l'exaspérait au plus haut point. La satisfaction

d'une corvée terminée ne reflétait aucun plaisir chez elle et pourtant le partage des émotions de sa partenaire représentait pour Jacques au moins la moitié de sa satisfaction personnelle. Sortant Jacques de ses pensées, Carolina conclut :

— Ta présentation est-elle prête pour cet après-midi ?

— Bien sûr, affirma Jacques, tout est prêt pour en mettre plein les yeux à notre bien aimé PDG qui ira lui-même retranscrire tout cela aux actionnaires. J'aurai peut-être juste besoin d'une assistance technique pour la mise en route. Si tu vois que je me perds, fais-moi signe.

— N'exagère pas, cette réunion n'est pas des plus importantes. Si l'on veut garder l'entreprise dans la course, il faut qu'on fasse encore plus d'économies, mais la trajectoire actuelle est bien suivie. Si tu te perds, je te ferai un sourire, ça sera le signe inhabituel.

Carolina tourna les talons et sortit du bureau, lui jetant un dernier regard.

La comptabilité de l'entreprise reprise en main, Jacques n'avait plus une grande utilité à cet étage. Son départ une fois la dernière présentation faite était connue de la majorité des employés de l'entreprise. Une hésitation le gagna, Carolina avait-elle prévu une suite pour son poste ? Possible au vu des sourires et de sa gentillesse inhabituelle. Étant de nouveau seul dans la pièce, il se remit à préparer sa réunion. Son travail ici était fini depuis bien longtemps et avec son côté solitaire

personne ne venait le voir, c'était ainsi depuis qu'il était petit. Il verrouilla tout de même la porte.

Sous le plancher, hormis armes et explosifs, Jacques avait commencé à stocker des petites quantités de carburant depuis quelques jours. L'espace du sous-plancher étant frais et aéré, on sentait l'air circuler dès l'ouverture de la trappe, cela n'avait pas été compliqué. Jacques referma l'espace ouvert du sol et commença à assembler le détonateur pour sa réunion de fin d'après-midi en suivant les instructions le sourire aux lèvres. Il ne réfléchissait même plus à l'origine de sa rancœur sauf par moments où une espèce de lucidité lui sautait aux yeux. Des années de sa vie données à des entreprises méprisantes. Des week-ends sacrifiés, des heures supplémentaires pour une reconnaissance minime. Des heures de transports grignotées sur le temps familial. Des heures de réunions inutiles. Des séminaires éternels. Et tout cela pourquoi ? Pour que l'on se débarrasse de lui à la première restructuration budgétaire venue. Pas cette fois. Pas sans qu'il laisse une trace, une menace dans les mémoires pour les suivants, que l'on hésitera dorénavant à renvoyer chez eux aussi facilement. Jacques était fier de cette sensation de justicier, de rebelle qui coulait maintenant dans ses veines. Un message à tous les grands patrons, à tous les PDG d'entreprises qui s'engraissent en millions, en milliards, sur le dos de petits salariés peinant à payer leurs factures. Une bouteille à la mer pour tous les petits

travailleurs. Un cocktail Molotov pour la lutte. Il reçut un message électronique sur sa boîte professionnelle, un message d'une adresse anonyme. Il l'ouvrit. C'était un mail du PDG qui confirmait à Carolina la fin de mission de Jacques. En remontant la conversation, il vit que sa directrice avait tenté par plusieurs moyens de prolonger la mission de quelques mois, mais ce n'était pas elle qui devait trancher sur le sujet. Jacques était rassuré, son action restait nécessaire, mais elle, elle n'y était pour rien. Pas de questionnement sur l'origine du message, Jacques savait parfaitement d'où il provenait. La transparence était de mise.

6

A six heures précises le lendemain matin, le réveil de Manon la réveilla en pleine phase de sommeil paradoxal. Malgré la fatigue, le repos avait mis des heures avant d'apparaître et elle peina à ouvrir les yeux tandis que son téléphone crachait la mélodie du réveil avec force depuis plusieurs minutes. Elle se réveilla en quelques secondes quand elle réalisa soudainement qu'elle n'avait programmé aucune alarme la veille. Elle acquitta celle-ci et vit que quelques minutes avant la sonnerie, elle avait reçu un message d'un tout nouveau numéro. Un rendez-vous non galant plus qu'un message, à vrai dire.

Station de métro Saint-Michel Notre-Dame à 07:00.

Une heure ! Manon réalisa qu'elle n'avait pas trop le choix, elle n'avait surtout pas le temps de réfléchir et fila sous la douche pour se réveiller. L'eau brûlante lui rougit la peau en l'espace de quelques minutes. Manon se sécha rapidement et revêtit un gros survêtement de coton, un bonnet, une paire de baskets et se dépêcha de rattraper le métro le plus proche. Après un sprint quand elle vit une rame de train arriver dans la station elle regarda son téléphone, il lui restait encore vingt-cinq minutes avant le rendez-vous, assez de temps pour cogiter sur la rencontre à venir. Comme la veille au soir, Manon analysa les comportements des autres voyageurs déjà nombreux à

l'accompagner. Des regards croisèrent le sien avant de retomber dans le vide. Aucun œil insistant, personne ne semblait la dévisager parmi les regards des autres voyageurs. Quelle mauvaise idée, pensa-t-elle, de s'embarquer dans cette galère seule sans que personne sache où elle se trouvait ! Elle avait ressorti un vieux téléphone, un Nokia avec un forfait à quelques euros par mois en cas de perte de son iPhone. C'était son côté prévoyant. Manon arriva à la station Notre-Dame quelques minutes avant l'ultimatum. Peu de monde déambulait en ce début de matinée dans cette station de métro, les touristes n'apparaissaient que plus tard, la faute aux grasses matinées. Personne n'était en train d'attendre après quelqu'un comme elle, tout le monde se déplaçait et cherchait à atteindre une destination bien précise. Son téléphone vibra de nouveau.

Votre chauffeur Uber va vous conduire au lieu de rendez-vous, votre réservation est présente dans votre téléphone.

Manon fit une moue surprise, elle n'était pas une utilisatrice du service de transport de personne et préférait de temps en temps prendre un taxi. L'application SMS se ferma à nouveau au bout de quelques secondes, sous ses yeux cette fois. Inutile de la relancer pour comprendre que le fil de messages avait disparu. Manon s'aperçut que l'application Uber était bien installée sur son téléphone, celle-ci se lança seule dès qu'elle la vit ; elle découvrit le service installé et lié à son compte

Facebook, service qu'elle avait désactivé des mois auparavant. L'outil pour la réservation en ligne de transport privé était bien configuré à son nom, contre sa volonté, avec une réservation pour un chauffeur à sept heures au matin. Avant d'ouvrir le trajet, elle entendit le klaxon d'une voiture. Une berline noire, propre, avec un homme en costume noir qui l'attendait devant sa portière ouverte en lui faisant signe de la main. L'homme paraissait grand et assez costaud, athlétique plutôt, les traits saillants de ses muscles semblaient visibles à travers sa chemise blanche. Manon comprit rapidement que son interlocuteur numérique avait bien ficelé ses opérations, elle se sentait de plus en plus surveillée, épiée, traquée. Elle comprit tout de suite qu'en expliquant cette situation à n'importe qui elle paraîtrait ridicule. Elle s'avança prudemment vers le chauffeur, le jeu en valait-il vraiment la chandelle ? Monter dans un véhicule n'était pas du tout prévu. Manon commença à s'imaginer le pire dans son esprit et remit en question les conditions exposées la veille. Après tout, que sa famille reçoive une vidéo d'elle n'était pas si grave. En revanche, imaginer ses proches pleurer sur son cercueil c'était autre chose, la menace lui semblait bien plus réelle maintenant. Manon fit demi-tour. Elle marcha une dizaine de pas et comme elle s'y attendait, reçut immédiatement un message. La situation était bien sous contrôle, sous surveillance et ce qu'elle imaginait de pire arriva. Le message contenait des photos de deux documents contenus

eux cette fois dans son espace en ligne. Après une minute à réfléchir, seule et immobile au milieu de la station, elle pivota à nouveau sur ses talons et se dirigea vers le chauffeur. Il lui était impossible maintenant de revenir en arrière, il était clair que ce n'était pas Tom de l'autre côté du téléphone. Elle savait dès à présent que ses projets seraient ruinés si elle n'obéissait pas. Le chauffeur l'accueillit par un bonjour que Manon ne lui rendit pas, elle monta directement dans la voiture après en avoir effectué le tour afin de se placer derrière le chauffeur et ainsi voyager plus isolée. Moins épiée en tout cas. Quand le véhicule démarra, Manon sortit discrètement son vieux Nokia et envoya un message à sa mère, elle lui envoya juste un mot pour lui dire qu'elle l'aimait. La situation était devenue telle qu'elle avait besoin d'aide et surtout de preuve à fournir sur ce qu'on lui faisait subir. Elle tâcha de laisser son iPhone à l'envers sur la banquette, elle suspectait son appareil photo de ne plus s'avérer digne de confiance. Après un long message à rédiger, à l'ancienne, Manon reprit son iPhone et lança l'application Uber. Préférant ainsi limiter les contacts avec son chauffeur qu'elle avait ignoré jusque-là. Elle ouvrit le détail de son trajet et s'aperçut qu'elle se dirigeait vers La Courneuve dans le département quatre-vingt-treize. Son cœur palpita. Elle s'adressa finalement au chauffeur par obligation plutôt que par envie. Elle s'adressa à lui de sa voix la plus douce pour tenter

de récupérer la situation entre eux qui n'avait pas démarré de la meilleure façon.

— Excusez-moi, chuchota presque Manon de sa voix la plus douce, est-ce que je peux vous déranger une seconde ?

— Bien sûr, on aurait pu commencer par un bonjour, mais vous avez l'air un peu stressée si je peux me permettre. Lui répondit le chauffeur.

Manon fut surprise, difficile de donner de la confiance à quelqu'un après les événements des douze dernières heures de sa vie. L'homme en question pouvait très bien être le hacker s'étant créé un compte de chauffeur Uber pour la déposer au bon endroit. Tout en consultant les évaluations de son chauffeur sur l'application, elle continua la discussion.

— Pardon, s'excusa-t-elle, je passe une horrible journée, même s'il est encore tôt, et je n'ai même pas pris le temps de vous saluer, vous n'y êtes effectivement pour rien. Alors bonjour.

Le chauffeur tourna son rétroviseur intérieur et leurs regards se croisèrent.

— Vous voulez bien me parler de votre destination ? Je vous le dis direct, vu votre allure, si vous allez là-bas chercher un sac Louis Vuitton ça sera un faux. Il vaut mieux laisser tomber maintenant. Peut-être que je me trompe, mais vous n'avez pas l'air du coin.

L'homme sourit en la regardant.

— Effectivement, je vais là-bas pour une affaire. Il n'y a absolument pas de rapport avec de la maroquinerie. Vous avez bien deviné, je n'ai jamais mis les pieds dans une cité.

— Je m'en doute bien, qui prend un Uber un matin de semaine pour se diriger en dehors de Paris ? Franchement, je ne sais pas quoi vous dire, soit c'est une tromperie et vous allez vous faire dépouiller ou alors c'est du sérieux et je ne veux pas m'en mêler. Je suis de Trappes moi, j'ai une plaque dans le soixante-dix-huit, je ne suis pas le genre de gars qui raffole des embrouilles et je vais vite me sauver, afin d'éviter que mon véhicule soit caillassé. C'est mon outil de travail. Il y a des gens pour qui l'appartenance à un lieu à une ville ou un quartier est la plus loyale des choses sur terre. Plus loyale que le sang.

— Je vous fais une proposition, proposa Manon... je vous donne deux cents euros maintenant pour que vous m'accompagniez dans la cité. Même à pied, si vous voulez. Et je vous donne deux cents euros pour une nouvelle course en repartant de La Courneuve. Cela vous irait ? C'est une course rapide, quelques minutes je dois juste récupérer un pli et je vous avoue ne pas me sentir des plus rassurées. C'est une histoire compliquée je vous assure, et je serais sereine de vous savoir à mes côtés.

— Cinq cents à l'aller et cinq cents au retour, non négociable. Je serais votre homme de main pour la journée, s'il le faut.

Manon décida de frapper fort afin de s'assurer sortir de cette situation sans encombre, le prix à payer était certes important, mais elle n'avait pas du tout confiance dans le bon déroulement de la suite de la matinée.

— Arrêtez-vous dès que vous voyez un distributeur ! Et merci, conclut Manon.

— Vous êtes vraiment prête à tout ! Vous êtes sûr que cela ne craint rien au moins ?

Manon tenta de lui dévoiler son inquiétude sur un léger ton de plaisanterie.

— À mille euros la journée, sachez que tout est possible. J'irai seule sinon...

Après vingt minutes de route dans une circulation grandissante, le véhicule arriva à l'entrée de La Courneuve. Au lieu de s'engager dans la cité, le chauffeur de Manon préféra se garer. Quand il fut arrêté, il se retourna :

— On va se garer ici et y s'y rendre à pied, j'ai quelques affaires de ma sœur dans le coffre, ça passera mieux.

— Vous voulez qu'on se déguise ? plaisanta Manon.

— Pas en clown, mais histoire que ça passe un peu mieux, on ne va pas prendre de risque. Vous savez, la vie en cité ce n'est pas si terrible quand vous ne faites pas d'histoires à ceux qui font du business. Par contre, quand ils ont l'impression que vous n'êtes pas clean, cela peut vite devenir invivable.

— Quel est votre prénom ?

— Malik, répondit le chauffeur.

Manon s'avança vers Malik. Elle lui tendit l'argent.

— Merci Malik ! De toute mon âme merci.

Il ouvrit le coffre, et tendit à Manon un panier en osier qui était rempli de quelques courses faites la veille, afin de le mettre à son épaule. Elle changea également des baskets blanches flambant neuves pour une paire de Nike bien usée et mis un bonnet sur sa tête.

— Prenez ça et allons-y !

Malik demanda à Manon son téléphone qu'elle gardait en main afin de vérifier l'adresse exacte du rendez-vous, puis il lui rendit en lui demandant de le ranger et de ne plus le sortir. Ensemble, ils avancèrent d'un pas déterminé vers la destination que le chauffeur aurait dû prendre en voiture. Manon observait Malik, il semblait aux aguets, prêt à bondir, elle ne s'était jamais imaginé à quoi aurait ressemblé sa vie si elle était née quelqu'un d'autre. Malik lui, semblait assumer l'expérience de cette vie où proies et prédateurs doivent cohabiter en grand nombre. Est-ce que la vie est réellement différente ici ? Tout en marchant à travers la cité entre parkings, trottoirs et routes, Malik engagea de nouveau la conversation.

— Sans vouloir paraître trop curieux, votre rendez-vous c'est un truc clean ou pas ? Si vous voulez quelques grammes de cocaïne, il y a plus simple, vous savez.

— Non, je dois récupérer un papier pour un ami qui ne peut se déplacer, le seul problème c'est... Manon hésita.

— Il y a une embrouille, je m'en doutais, dit Malik en s'arrêtant soudainement.

— Non, non pas d'embrouille. C'est juste que je ne connais pas la personne qui va me remettre le pli, c'est tout.

Manon voyait Malik acquiescer de la tête, mais elle sentait la méfiance dans son regard. Il fallait espérer que tout se passe bien ou son guide détaierait rapidement se contentant des cinq cents euros déjà payés. Ils arrivèrent dans une ruelle sans issues avec au bout une tour plus petite que les autres. Malik la regarda en lui précisant qu'ils étaient arrivés au lieu où la course Uber devait normalement se terminer. Il y avait trois voitures stationnées devant l'immeuble de quatre ou cinq étages. Celui-ci semblait complètement abandonné, la majorité des fenêtres éventrées n'avaient plus de vitres, du béton manquait par endroit, mais surtout il n'y avait aucune lumière allumée dans les appartements. L'observation de Manon fut interrompue par un léger coup de coude de Malik qui lui désignait l'une des voitures, d'un geste du menton. Dans le véhicule, une jeune femme les observait, et lorsque Manon s'avança prudemment, la jeune fille sortit de la voiture. Elle était vêtue d'un survêtement vert assez voyant, avec des baskets Nike de couleur jaune. Dans sa tête, Manon pouffa et rit intérieurement de sa tenue vestimentaire pour se rassurer. Elle s'approcha de Manon dans

une démarche masculine, assumée, et s'arrêta bien plus près de son visage que ce que Manon aurait souhaité. Ainsi le premier contact avec l'étrangère venait déjà violer son espace privé.

— C'est toi qui viens pour le colis ? demanda la fille au jogging sur un ton agressif et autoritaire.

Manon confirma d'un léger mouvement de tête sans oser adresser la parole à son interlocutrice. Des changements prenaient place dans son corps, des choses qu'elle n'avait jamais ressenties avec une telle intensité. Son cœur battait la chamade, elle le sentait battre si fort à travers sa poitrine qu'elle pensa soudainement que n'importe qui pourrait s'en apercevoir. Ses jambes tremblaient, mais elle tenait tout de même sur ses pieds, elle était tout simplement aux aguets. Quand elle se rendit compte qu'elle se tenait droite, poings et mâchoire serrés, elle comprit qu'elle était prête pour affronter cette épreuve. Une fois ce moment passé elle retournerait à sa vie tranquille intramuros.

La fille les dévisagea quelques secondes puis leur adressa de nouveau la parole :

— C'est qui lui ? maugréa la jeune fille en crachant sur le sol.

— Un ami qui m'accompagne, je ne connais pas bien le quartier.

Sur un ton autoritaire, la jeune fille leur donna la suite de la marche à suivre.

— Suivez-moi, le colis se trouve dans le hall de l'immeuble !

— Je préfère que vous alliez le chercher, s'il vous plait. Tenta Manon.

La fille ne releva même pas la remarque de Manon et avait déjà fait demi-tour. Plusieurs secondes après qu'elle eut disparu dans le hall de l'immeuble Manon et Malik échangèrent un regard. Ils avaient tous les deux compris que la jeune femme ne ressortirait pas de l'immeuble et que c'était bien à eux d'effectuer le déplacement. D'un nouveau coup de menton, Malik déclencha le mouvement vers le hall de l'immeuble. Manon marchait doucement vers l'entrée, la démarche n'était pas trop assurée. La double porte vitrée était ouverte vers l'intérieur, aucune lumière ne ressortait de cette zone piégée dans le temps. Manon franchit le seuil, une odeur d'urine lui prit le nez. Quelques secondes après cette première agression, elle franchit la seconde partie du sas et une odeur de cigarette, d'herbe mélangée à de la résine lui prit la gorge. Le sas était rempli d'une fumée épaisse qui pénétrait sa gorge puis ces poumons, mais aussi ses vêtements, ses cheveux. À peine entrée dans le hall, Manon vit la fille assise sur des marches d'escalier. Quelques mètres devant elle. Elle se mit à marcher vers la jeune femme, voyant qu'elle surveillait une boîte en

carton posée entre ses pieds. Malik voulut la rattraper, mais il s'y prit trop tard, il reçut une décharge électrique à l'arrière de la jambe qui lui fit poser le genou à terre. Manon entendit un cri sortir de la bouche de son ami en devenir. En se retournant, elle vit deux hommes. Ils se trouvaient de chaque côté de la porte, vêtus de jeans et blousons de cuir, capuches en coton sur la tête. Le plus massif des deux hommes était proche de Malik qui restait au sol, genou à terre, tête baissée. Elle se retourna et reçut à son tour le message d'accueil. La fille était juste devant elle le bras en mouvement et Manon ne put éviter la claque qui fouetta son oreille. La douleur fut vive, transperçant son tympan à la façon d'une aiguille. Afin de ne pas prendre un nouveau coup, elle opta pour la même stratégie que Malik. Elle posa un genou au sol et baissa la tête en tenant son oreille. Rapidement, elle fut agrippée par le bras et déplacée de quelques mètres vers le fond du hall. La douleur commença à diminuer, Manon ouvrit les yeux. Elle se trouvait debout dos à l'ascenseur en panne à côté de Malik qui la regardait. Manon pouvait lire à travers ses yeux le message que l'homme lui envoyait : pas de panique, il s'agissait d'un brin d'intimidation, il semblait ne ressentir aucun stress alors que la situation dérapait totalement. Étonnamment, elle se sentait à l'aise avec le chauffeur au point de se comprendre par un regard. Un sentiment étrange l'envahissait, une sensation de le connaître depuis des années. Face à eux se plantait la fille, les deux hommes qui bloquaient

la sortie par le hall et une autre personne. Le dernier personnage du lieu. Ce que Manon découvrit ne la rassura pas, il paraissait trop vieux pour incarner un simple délinquant, la quarantaine, une barbe de trois jours sur les joues. S'il était rentré dans un amphithéâtre de la faculté, tout le monde l'aurait pris pour un professeur. Veste en coton gris sur une chemise à carreaux, avec un jean et des chaussures habillées assez simples. Manon voulut lui adresser la parole, mais fut coupée dans son élan par l'homme en question :

— Ferme ta gueule ! C'est moi qui parle ici. Jura le caïd.

Il s'approcha assez près pour que Manon puisse humer son haleine chargée de tabac et d'un relent de café. L'apparence de l'homme se révélait en complet décalage avec son attitude.

L'homme lui adressa à nouveau la parole :

— Alors c'est toi !

Il tourna autour d'elle pour se retrouver derrière et continuer son intimidation.

— Je n'aime pas qu'on me donne des ordres, tu piges ! Encore moins que l'on me fasse chanter. Je ne sais pas à quoi tu joues, mais ce n'était pas une bonne idée de me menacer comme tu la fais ! Tu joues avec ta vie ici.

— Je... je n'ai rien fait, je rends juste service à un ami qui...

— Ferme ta bouche ! hurla l'homme avant de reprendre. Je n'obéis à personne moi, je suis mon propre dieu, mon propre ange gardien et personne ne me dicte la conduite à tenir. J'ai préparé le colis que tu m'as demandé, mais quand je vois vos gueules d'amateurs je me dis que je n'ai vraiment rien à craindre, vous allez repartir d'ici sans rien. Vous êtes aussi convaincant que des putains de flics sortis de l'école.

L'homme revint face à Manon et s'adressa à Malik :

— Vous allez partir d'ici.

— Il n'y a pas de problème, monsieur, on ne veut pas d'ennuis. On venait juste pour quelqu'un, mais on lui fera savoir votre désaccord sur cet échange. Tenta diplomatiquement Malik.

Malik espéra s'en tirer avec une simple sommation de fuir, mais les intentions du caïd étaient toutes autres. L'homme le regarda en souriant :

— Oui, on s'est bien foutu de ta gueule, tu vas repartir d'ici les mains vides et en cadeau on va vous fracasser la mâchoire.

Midi, première coupure de la journée pour Jacques. Il sortit de son bureau, en prenant bien soin de fermer la porte derrière lui et se dirigea vers la cafétéria de l'étage, avec les restes du repas de la veille au soir à la main. L'espace détente demeurait vide. Personne n'avait encore pris place sur l'une des tables où en général se retrouvait une quinzaine de personnes, les habitués. Le reste des employés sortaient pour manger dans une brasserie, un fast-food, ou tout simplement pour manger un sandwich en flânant dans les immenses galeries commerciales toutes proches. Jacques enfourna son plat dans le four à micro-ondes et s'installa seul à la table la plus éloignée de la porte quand il récupéra son repas chaud. C'est Philippe qui rentra en second pour manger. Celui-ci revenait avec un sac en papier à la main laissant transparaître des traces de gras et s'installa en face de Jacques. Il entama la discussion :

— Laisse-moi deviner à l'odeur... ça sent rudement bon, mais je ne sais vraiment pas, du pot au feu ?

— Carbonnade flamande. Répondit Jacques après avoir dégluti. Il détestait parler la bouche pleine.

— De la vraie culture de chez toi !

— Oui, enfin ce sont les restes et il y a plus de sauce que de viande.

— C'est ta petite femme qui t'a préparé ça ?

— Non, à part les plats surgelés il n'y a pas grand-chose qu'elle tente dans la cuisine.

Philippe se mit à sourire et lança à Jacques :

— Comme au lit c'est ça ?

Carolina entra dans la pièce alors que les deux collègues étaient en train de rire haut et fort. C'était assez rare de voir Jacques sourire. Quelques secondes après son entrée dans la pièce les rires stoppèrent :

— J'espère que vous n'êtes pas en train de rire de moi, plaisanta-t-elle.

— Non, ne t'en fais pas, répondit Philippe. Jacques lui adressa un sourire auquel il reçut une réponse.

À chaque fois qu'il se retrouvait en sa présence, Jacques perdait ses moyens et sa timidité prenait le dessus. Ses pommettes devenaient rouges, elle le remarquait, mais sans le lui témoigner. Malgré cela, elle lança à Jacques un discret regard avant de se diriger vers le réfrigérateur. Après en avoir sorti sa salade, Carolina s'installa à la table derrière Jacques en lui tournant le dos. Quelques secondes après, Philippe était déjà en train de se moquer de la patronne en imitant une bourgeoise passant une main dans ses cheveux. Le repas se passa dans le calme pour les deux hommes. La cafétéria s'était remplie rapidement et les conversations ne pouvaient désormais plus demeurer privées. Par chance, son

ami avait besoin de sortir réaliser quelques achats, les fêtes de Noël n'étaient plus très loin. Jacques refusa poliment son invitation à la promenade digestive, inutile d'éterniser le repas. De retour dans son bureau, après s'être efforcé d'échappé au brouhaha de la pause déjeuner, Jacques ferma la porte et déverrouilla son armoire afin d'y récupérer son sac de sport rempli de matériel. Son sac était tellement plein qu'il ne put glisser la fermeture sans que celle-ci menace de craquer. Le moment se révélait crucial pour le bon déroulement de son plan. Sortant de son bureau d'un pas rapide, il se dirigea rapidement vers la salle de réunion par le seul itinéraire possible de l'étage. Personne n'avait encore repris ses activités, la pause traînait en longueur et ses collègues riaient assez fort dans la salle de pause sous le feu des histoires des uns et des autres. Jacques passa devant les vitres de la cafétéria, la vie continuait dans l'espace commun. Personne ne daigna jeter un regard vers lui. L'adrénaline glissait dans ses veines, il sentit son cœur battre dans tous les membres de son corps, la sensation lui plaisait, lui donnait l'impression de revivre, de renaître. Fut-il à peine entré dans la salle de réunion que Jacques ferma la porte et se dépêcha de ranger son sac dans le placard près de la place qu'il devrait occuper plus tard pour la présentation. La salle de réunion était vaste et pouvait accueillir une vingtaine de personnes assises. Jacques contempla les quelques affiches collées sur les murs, les dernières campagnes de publicité de

la boîte intelligemment collées là pour rendre les employés fiers de leur entreprise. La culture du corporatisme pour le profit, pas pour l'humain. La vue par la grande baie vitrée sur l'extérieur demeurait grise et sans mouvement, une vision complètement surnaturelle pour Jacques. Le paysage l'étouffa au bout de quelques secondes et il préféra détourner les yeux. Il lui restait environ vingt minutes avant que le reste de l'équipe ne libère l'espace détente pour migrer vers les bureaux. Jacques sortit de la pièce pour retourner à son bureau et prendre un dernier temps de repos avant la grande réunion. De nouveau à l'abri il entreprit de démonter à nouveau la dalle de faux plancher sous son bureau, pour cette fois s'y glisser à l'intérieur. Les cours de spéléologie de ses dernières vacances lui remontèrent directement en mémoire. À la façon d'un soldat des troupes d'élite, Jacques se dépêcha de ramper, réalisant des allers-retours pour déposer des bidons d'essence un peu partout sous les bureaux. N'oubliant pas de dévisser les bouchons de ceux-ci. Le faux plancher était comme un espace ouvert sur tout l'étage, pas de cloisonnements, pas de murs et haut d'une cinquantaine de centimètres, par contre la poussière se montrait très présente. Partout, des tâches collantes venaient l'empêcher d'avancer, restes de thés ou cafés renversés sur le sol et ayant filtré entre les dalles. Après quelques voyages, Jacques avait placé ses bidons ouverts un peu partout sous le plateau au cas où il en aurait besoin. Dans le reste de l'étage,

les dalles n'étaient pas vissées et se soulevaient avec une simple ventouse. Il se trouvait à l'origine du verrouillage du sol de son bureau par sécurité pour que personne ne vienne y fourrer son nez. Il remonta dans son bureau, remit en place la dalle et entreprit de changer de chemise rapidement en espérant que plus tard personne ne remarque le passage du bleu au vert. Il se posa à son bureau, mit une minuterie de dix minutes sur sa montre et posa sa tête sur ses bras croisés à même son clavier. Le repos du guerrier pensa-t-il. Des souvenirs lui revinrent en tête, il avait déjà pris la peine d'explorer le dessous des bureaux à plusieurs reprises. Le gros avantage, c'est qu'il se situait proche du bureau de Carolina, il se souvint avoir passé plusieurs minutes à écouter des conversations privées juste en glissant sa tête sous le sol. Des conversations avec sa famille, ses amies, ses amants. Cette curiosité malsaine qui le poussait à s'immiscer dans la vie de certaines personnes lui semblait incontrôlable. Il tirait une satisfaction énorme lorsqu'il arrivait à voler un moment privé à sa voisine ou à quiconque d'autre. Un moment de vie par une fenêtre, un message sur un écran de téléphone dans le train. C'est d'ailleurs une des conversations de Carolina avec un amant qui avait poussé Jacques à dépasser le stade de la curiosité pour s'immiscer réellement dans sa vie, sans succès. Une conversation sulfureuse sur la soirée passée la veille par le couple avait mis Jacques dans un état d'excitation

incomparable. Il avait lutté pour conserver le désir qui le consumait jusqu'à chez lui, pour le partager avec Marie. Les visions passaient dans sa tête sans lui laisser la possibilité de se concentrer sur autre chose, il était obligé de s'occuper l'esprit, de se concentrer sur autre chose afin de ne pas y penser. Le soir venu, il s'était montré amoureux de sa femme, avait tenté de jouer sur le tableau de la séduction, d'une redécouverte de leur passion. Il avait été doux, tendre et aimant. Il récolta un refus pour seule réponse de la part de sa femme prétextant des douleurs au ventre. Il était pourtant facile pour lui de lire dans le regard de sa moitié, facile de deviner qu'elle avait lancé ce mensonge espérant ainsi rester tranquille. Insurmontable frustration pour Jacques, les nuits blanches avec pour seule compagnie le cumul grandissant de ses échecs et la difficile épreuve de s'endormir avec la frustration pour seule compagnie. Sa montre sonna, il n'avait pas vu le temps passer en allant fouiller dans ses pensées. Il se leva, se rhabilla afin de ne pas éveiller les soupçons sur sa tenue, convaincu qu'il effectuait le bon choix.

8

L'esprit de Manon était au point mort, la situation demeurait telle qu'il était difficile d'imaginer une sortie possible où tout le monde serait satisfait. Elle avait besoin du colis qui lui aurait sans aucun doute été remis si elle en imposait un peu plus. Quant au caïd, on l'avait très probablement fait chanter également. Ce genre de personne n'aimait pas qu'on lui impose un échange sans qu'il y gagne quelque chose. Elle n'avait pas l'expérience de la rue, mais les médias relayaient assez souvent les faits de violence lors des règlements de compte en zones réputées dangereuses. Le caïd, c'est comme cela que Manon le nomma dans son esprit. Il avait sorti un pistolet de l'arrière de son jean. Impossible pour Manon de distinguer s'il s'agissait d'un vrai ou d'un faux, elle n'avait de toute façon aucune connaissance sur le sujet. Peu probable que ça soit un jouet, le personnage semblait assez crédible pour se mouvoir avec une vraie arme à feu. Le caïd s'avança vers Manon, elle fut prise de tétanie. Impossible de mouvoir la moindre partie de son corps pourtant, le moindre centimètre carré de sa peau était rempli de frissons. Ses muscles étaient bandés comme des arcs, ses poings étaient serrés comme des étaux, faisant rentrer ses ongles dans la chair de la paume de ses mains. Elle demeurait inactive, immobile des pieds à la tête, mais prête. Arrivé à son niveau, il

laissa monter son bras armé en pointant son arme sur le front de Manon. Elle voulut parler, mais aucun son n'arriva à percer dans sa gorge. Ses cordes vocales semblaient gelées par le froid. La déflagration partie, elle perça les oreilles de Manon et dispersa dans l'air une odeur de poudre et de brûlé. La jeune femme sentit un liquide chaud couler dans son cou. La balle avait touché son oreille et un filet de sang s'en échappait. Malgré la douleur, elle se demanda comment l'homme avait pu la rater de si près. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle le vit glisser doucement contre sa poitrine, elle tenta de le rattraper, mais chuta au sol avec lui. La différence de poids était trop importante. La chute fut longue, Manon se laissa tomber sans aucune retenue pensant vivre le dernier instant de sa vie. La douleur causée par l'impact au sol en fut multipliée. Elle se retrouva sur le dos, le caïd dans ses bras et du sang plein le visage. C'est à ce moment qu'elle vit Malik, avec une barre en métal dans la main, il venait de frapper l'arrière du crâne du caïd. Ses acolytes étant trop occupés à contempler la scène de la mise en joue pour se préoccuper du jeune homme. La remise en activité fut soudaine et ils reprirent immédiatement leurs esprits une fois leur patron au sol. Les chiens fous se jetèrent immédiatement sur Malik et la fille se précipita, elle, sur le caïd pour lui apporter son aide. Malik fut immédiatement projeté par les deux hommes, dans un coin du hall où le carrelage crasseux était mêlé aux débris. Une violente pluie de coups de pied et

de coups de poing s'abattit sur lui. Manon tenta de repousser la fille des pieds, mais celle-ci lui envoya son poing directement dans le nez causant un craquement sec entre ses deux yeux. Sa tête heurta le sol en arrière, un flash de lumière vint recouvrir sa vision tandis que son nez envoyait des pulsations de douleur au cerveau. Le sang qui coula de son nez dans sa gorge la sortit de sa léthargie naissante et elle cracha la mélasse dans les cheveux du caïd gisant sur son torse. Elle entendait les hommes frapper Malik avec violence, les bruits sourds de chaussures frappant sans relâche comme dans un sac résonnaient dans toute la pièce. La fille vit que Manon reprenait ses esprits et arma de nouveau son poing dans une grimace qui lui laissa penser que le deuxième round se révélerait encore plus violent. Manon ferma les yeux et voulut s'appuyer sur ses mains pour reculer de quelques centimètres quand soudainement elle sentit le froid du canon de l'arme dans sa main gauche. Sans réfléchir, elle saisit l'engin, leva le bras malgré la découverte du poids de celui-ci et appuya sur la gâchette. L'arme bondit de sa main par la seule force du recul et faillit la percuter en plein front pendant qu'une gerbe de feu sortait par le canon. Elle ouvrit les yeux malgré tout, la fille se tenait la poitrine de ses deux mains et regardait le sang s'échapper entre ses doigts. Elle regarda Manon, surprise, étonnée de la situation, avant de s'écrouler en basculant sur le côté. Manon s'extirpa de sous le caïd avec difficultés et se releva, la fille se trouvait au sol, face contre terre

avec les yeux grands ouverts. Les deux hommes de main avaient déguerpi au coup de feu. Elle se jeta sur Malik, fouilla ses poches jusqu'à trouver les clés de la berline et se rua à l'extérieur de l'immeuble pour entamer un sprint endiablé. Elle courut, comme jamais elle n'avait pu courir auparavant. Quelques minutes après le départ de Manon, Malik émergea comme d'un lendemain de soirée trop alcoolisé. La tête dans un étai, il n'arrivait plus à ouvrir son œil gauche. Ses côtes, extrêmement douloureuses, le faisaient souffrir, plusieurs d'entre elles devaient être cassées ou au moins fracturées. Il peina à se relever et se rappela avoir frappé l'homme armé. Puis, ce fut le trou noir. La pièce ressemblait à une vraie scène de roman policier, sombre, enfumée. La pièce était remplie d'une fumée âcre qui brûlait la gorge, rien à voir avec les habituelles vapeurs de cannabis. Lorsque ses yeux arrivèrent à s'habituer de nouveau à l'ambiance de la pièce, il vit deux corps empilés, en s'approchant doucement il reconnut immédiatement le survêtement vert de la jeune femme qui les avait accueillis. Elle semblait endormie sur le sol, mais ses yeux vides et grands ouverts indiquaient au jeune homme qu'elle avait basculé dans une autre dimension. Il peina à s'abaisser pour retourner la jeune femme, celle-ci roula sur le dos laissant apparaître une ouverture béante et rouge de sang au milieu de la poitrine. Libéré du poids de la jeune femme, le second corps commença à remuer légèrement. Malik vit l'arme derrière le corps mouvant

et se précipita pour la ramasser. L'arme de poing en main, il se sentait un peu plus rassuré. Il frappa d'un violent coup de crosse sur la tête de l'homme qui se réveillait. Manon avait disparu, les deux autres hommes de main l'avaient sûrement emmenée ailleurs, mais alors que signifiait la fille morte sur le sol. Que s'était-il donc passé ici durant sa période d'inconscience ? Il entendit une voiture approcher à grande vitesse, freinant devant le hall dans un long crissement de pneus. Malik leva l'arme et mit son doigt sur la détente prêt à faire feu pour protéger sa vie. Cette fois, hors de question de se laisser intimider. Après un claquement de porte, une silhouette apparut dans la luminosité de l'entrée du hall, le doigt du chauffeur pressa légèrement la détente pour démarrer le processus d'auto défense. La silhouette entra brusquement dans le hall, Malik plissa les yeux, avec les coups reçus, la douleur ressentie demeurait trop violente à chaque mouvement oculaire. Trop de doutes dans sa tête l'empêchaient de prendre une décision, quand l'ombre passa le deuxième seuil c'est son instinct qui réagit et pressa la détente sans lui demander son consentement. La balle siffla à travers la pièce créant une traînée claire dans la fumée stagnante du hall. Quand Manon entra dans le hall, elle crut tout d'abord que le caïd avait repris ses esprits et qu'il se trouvait debout, la menaçant de son arme. Elle fut rassurée en voyant qu'il s'agissait de Malik, mais prit peur quand elle entendit le coup de feu partir. Elle resta pétrifiée, suspendue dans le temps.

Elle ne ressentit aucune douleur, en baissant les yeux elle ne vit aucun jet de sang sortir de son corps. Outrepassant cet événement, elle se jeta sur le côté main en l'air en hurlant à Malik sa présence :

— Malik c'est moi, c'est Manon. Ne tire surtout plus.

Le visage de Malik s'assombrit en pensant qu'il avait sûrement blessé Manon.

— Je t'ai blessé ? lui demanda-t-il.

— Non, ça va. Je ne sais pas où tu as tiré, mais évites de recommencer. Tu n'es vraiment pas bon viseur.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ici ?

— Écoute, on s'en va vite fait et je t'explique dans la voiture ? Lui demanda Manon, survoltée comme une cocaïnomane.

— Tu as conduit la voiture ici ?

— Oui, j'ai pris la clef dans ta poche, ça sera plus facile que de t'obliger à remonter à pied tout le chemin. Je n'en ai pas la force, tu ne croyais tout de même pas que j'allais te laisser ici ? répondit fièrement Manon.

— Merci ! Aide-moi s'il te plait.

Manon attrapa le bras le Malik et le passa autour de son cou. Ils sortirent ensemble du hall regardant dans tous les sens si un groupe de truands n'était pas en approche. La voiture attendait juste devant eux avec les deux portières avant ouvertes et le moteur ronronnant. Manon tenta de déposer Malik

délicatement sur son siège, mais le bonhomme pesait trop lourd et il chuta sur le cuir du siège dans une explosion de douleurs. Manon fit le tour de la voiture en courant, claqua la porte après s'être jetée dedans. Elle regarda Malik en jurant et ressortit immédiatement de la voiture. Trente secondes après, elle revint, elle ouvrit la portière arrière gauche et la referma aussitôt. Malik se retourna et vit qu'elle avait jeté sur la banquette arrière le carton qu'ils étaient censés récupérer lors de leur échange cordial, pas la moindre trace d'une éventuelle lettre. Manon se précipita à nouveau dans la voiture, passa la première vitesse et démarra en trombe. Le chauffeur la guida tant bien que mal dans la cité, afin de l'aider à en sortir le plus rapidement possible, plus vite qu'à leur venue. Quand il lui indiqua le dernier croisement, il sentit la fatigue envahir son esprit, son corps avait encaissé des dizaines de coups. Il tourna la tête vers Manon et lui chuchota :

— Dis-moi, est-ce que ça te gêne si je ferme les yeux quelques minutes ?

— Non, repose-toi, on discutera plus tard, le plus important c'est de se mettre à l'abri. Je peux te déposer à l'hôpital si tu veux ? Tu n'as pas l'air en grande forme quand même ?

— Non ça va t'inquiètes, ce n'est pas la première raclée que je reçois, mais elle était pas mal celle-là. Ça sera plus cher du coup !

Manon sourit à la plaisanterie et voulut lui répondre, mais lorsqu'elle le regarda, il dormait déjà. Du moins, il gardait les yeux fermés et ne réagissait plus. Elle mit le GPS en fonctionnement sur l'écran tactile de la voiture et commença à suivre l'itinéraire indiqué. Le GPS prévoyait presque deux heures pour réaliser les 150 kilomètres de trajet jusqu'à Orléans. La destination choisie n'avait rien du hasard, ses parents possédaient une petite maison en banlieue champêtre d'Orléans. Impossible pour Manon de retourner chez elle, elle saisit son iPhone et l'éteignit sans regarder si elle avait reçu un message. Sortie du périphérique, elle s'engagea sur l'A86. Le calme de l'autoroute lui permit de réfléchir à la situation, elle n'avait pas encore pris de temps de cogiter sur ce qu'il s'était passé dans la cité. Elle avait tué la fille au jogging, elle avait pris une vie. Certes, la vie de quelqu'un qui lui voulait du mal, mais la punition se trouvait plus digne d'un bourreau et elle ne se sentait pas à la hauteur de ce statut. La matinée reflétait l'exact inverse de ses motivations depuis des années. La médecine, sauver des vies, aider des personnes dans la difficulté. Un nœud apparu dans son ventre, elle n'avait jamais connu la violence et était tombée dans l'extrême en quelques heures. Malgré sa culpabilité grandissante, elle restait fière de se trouver là, vivante, meurtrie, mais debout. La tranquillité de la route n'aida pas Manon à se détendre. Des tremblements apparurent dans ses doigts et le nœud dans son ventre avait muté en

douleurs dans le haut de sa poitrine. Elle ne pourrait pas s'en remettre, prendre la vie d'une jeune femme, elle devait surement vivre tant de choses encore, tant de moments de vie volés. La route défilait, Manon tenta de se calmer en contrôlant sa respiration. Elle avait déjà subi des moments de grand stress au travail. Il était impossible en médecine d'hésiter ou de douter, il fallait garder son calme afin de conserver l'esprit libre pour bien réfléchir et opter pour la meilleure solution. Le contrôle de sa respiration l'aidant à reprendre son calme, elle mit un peu de musique sur l'autoradio. Malik était branché sur Skyrock, elle écouta les animateurs plaisanter sur les ondes en se calant au fond du siège. La route passa assez rapidement, elle était rentrée dans un état d'hypnose, le bitume défilant devant ses yeux. Arrivée à destination, Manon fut emplie d'une fatigue soudaine, le besoin de lâcher prise devenait pressant. Quand elle coupa le moteur, Malik peina à ouvrir les yeux. Manon descendit du véhicule pendant qu'il émergeait, elle alla ouvrir la porte de la maisonnette et fit deux allers-retours pour décharger la voiture du colis et des affaires du coffre. Le troisième voyage fut uniquement pour aider Malik à descendre de la voiture, pour migrer jusqu'au canapé dans la salle à manger. Elle se dirigea vers le cellier pour prendre une bouteille d'eau et en ramena une à son compagnon. Elle se jeta dans le fauteuil face au canapé, posa sa tête lourde sur le dossier et ferma les yeux.

Malik la laissa reprendre ses esprits et parla pour la première fois depuis la sortie de La Courneuve.

— Merci encore de ne pas être partie sans moi et... je suis désolé pour la route. C'est mon métier et je t'ai laissée seule après tout ce qu'il s'est passé.

— C'est normal. Répliqua Manon. Si quelqu'un devait rester bloqué là-bas il aurait été légitime que ce soit moi.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? C'est le vrai trou noir pour moi. Lui demanda Malik.

— Tu as frappé le chef, du moins je pense que c'était le chef, sans cela j'aurais sûrement pris une balle en pleine tête. À la place, la balle m'a juste abimé une partie de l'oreille. Il est tombé sur moi et à ce moment-là les deux autres types se sont jetés sur toi. En tombant, j'ai réussi à attraper l'arme et j'ai malheureusement dû m'en servir sur la fille. Elle était en train de me frapper, je n'ai pas eu le choix. Enfin, je crois. Je pense qu'elle est morte, par contre quand je suis retournée chercher le colis, le chef était en train de se relever. Ils vont sûrement vouloir nous retrouver.

Les larmes inondaient les joues de Manon. Elle parlait d'une voix tremblante, elle réalisait soudainement la gravité de la situation. Malik enchaîna la conversation avant qu'elle ne s'écroule en sanglots.

— Oui, je suis du même avis, quelle histoire. Je me revois frapper quelqu'un, mais ensuite c'est le vrai trou noir. Avant que

l'on discute un peu plus je vais sortir pour déplacer un peu la voiture et récupérer l'arme dedans, je l'ai prise près de lui avant que tu reviennes, elle était à ma ceinture.

— J'espère que personne ne nous a suivis, il y a des chances qu'ils aient mis en place un ou deux guetteurs avant notre arrivée.

— Tu es sûr que ça va ? Je peux partir si tu préfères ? proposa gentiment Manon.

— Non, ça ira, repose-toi quelques minutes, tu l'as bien mérité.

Malik se leva, sortit de la maison et partit s'occuper de la voiture. Il n'avait pas tort, la discrétion devait demeurer de mise. Quand il revint après quelques minutes, il vit Manon penchée sur le colis ouvert au sol. Ils n'avaient pas pris le temps de regarder le paquet. C'était un cube de trente centimètres de côté, il semblait assez rigide et assez lourd, mais la couleur du carton était passée, vieillie par l'humidité d'une cave sans doute. Manon était en train de regarder dans le paquet, le sang séché sur son visage blanc laissa penser à Malik qu'il se trouvait face à un zombie. Elle avait mis un pansement sur son morceau d'oreille amputée et avait tenté de nettoyer un peu le sang sur son visage. Son menton semblait teinté de rose et des tâches noires, violettes ou jaunâtres étaient en train de se former sous ses yeux, elle leva les yeux, inquiète, et il lui demanda :

Méto, boulot, chaos.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'y a-t-il dans le carton ? Tu es toute blanche.

— Viens voir par toi même ! lui répondit Manon, inquiète.

9

Cinq minutes avant ses collègues, Jacques entra dans la salle de réunion s'assurant ainsi d'obtenir la place qu'il avait choisie pour le début d'après-midi. Il alluma son ordinateur portable, brancha la pieuvre audio pour d'éventuels correspondants en télétravail et connecta son ordinateur sur le vidéoprojecteur. La salle était la plus belle de l'étage, une des plus convoitées pour les réunions. L'éclairage naturel fourni par les grandes baies vitrées et la vue sur le cimetière arboré d'un côté laissait imaginer un Paris verdoyant. Tromperie sur la marchandise, tout était bien bétonné autour du lieu. Doucement, les collègues de Jacques entrèrent dans la pièce en petits groupes provenant de la cafétéria ou des plateaux ouverts. Dans les minutes qui suivirent, si un observateur externe avait pu regarder la scène de façon différente, il aurait vu une douzaine de personnes se déplaçant dans la pièce à la recherche d'une bonne place. Souvent près de quelqu'un avec qui chuchoter lors des creux de l'après-midi. Cet observateur aurait également vu Jacques totalement immobile, sur sa chaise, au milieu du mouvement des autres, du bruit, des changements d'éclairage. Il n'aurait pas vu la petite bosse dans le bas du dos du comptable sous sa veste. En quelques minutes, les autres personnes conviées à la réunion avaient trouvé leur place. Jacques connaissait tout le monde

plus ou moins parmi la douzaine de personnes présentes. Ces réunions regroupaient souvent les mêmes personnes et seulement quelques-unes demeuraient vraiment nécessaires à la prise de connaissance, les autres étaient présents pour occuper leur après-midi. 13 h 30, la réunion démarra calmement, le président pris le temps d'ouvrir le débat en invitant Jacques à procéder à sa présentation pour donner suite à son discours de cinq minutes sur les enjeux des mois à venir pour l'entreprise. Un directeur habitué des repas d'affaires, petites lunettes rondes au bout du nez avec une calvitie bien installée, mais dissimulée grossièrement sous une mèche de côté rabattue sur le dessus de son crâne. Le portrait type de l'emploi, Jacques était toujours étonné que la plupart du temps le physique des gens fût si bien adapté à leur emploi. Il se leva sereinement et vérifia la présence visuelle de son support de réunion sur son écran. Tout semblait bien professionnel dans son comportement. Le simulacre était parfait tant il l'avait répété depuis des années de carrière à exécuter la même chose. Simultanément, Carolina se leva pour fermer les stores à moitié et glissa sur le côté afin d'éteindre la lumière de la salle de réunion. L'interrupteur unique se trouvait près de la porte d'entrée de la salle, Carolina se donnait du mal pour aider Jacques, de gros enjeux de carrière se jouaient sur des petites réunions comme celle-là. Les yeux eurent du mal à s'habituer au changement d'éclairage et chacun chercha à y voir plus clair.

Ambiance tamisée en place dans la pièce, certains esprits laissaient déjà la digestion prendre le dessus sur la concentration. D'autres entamaient des conversations à base de chuchotements créant ainsi du bruit de fond. Quelques secondes après, l'ampoule du projecteur se mit en marche à la demande du présentateur, projetant un fond bleu sur la toile blanche. Jacques apparut comme étant sa propre ombre corporelle, dos à l'écran. Les employés le regardaient et tous eurent la même réaction, aucune. L'homme restait debout dans le contre-jour artificiel, le bras tendu vers eux, une arme à la main. Impossible pour n'importe quel employé de bureau de penser sérieusement que cette situation était réellement en train d'arriver. La prise de conscience ne semblait pas instinctive. Quand un malfrat sort une arme, c'est crédible. Quand un toxico sort un couteau, ça l'est également, mais quand le comptable se prend pour un tueur à gages, c'est impossible d'obtenir une réaction crédible. La détonation fut soudaine et terrible, elle glaça le sang de toute l'équipe, personne ne bougea, car personne ne comprit ce qui était en train de se passer. Certains n'eurent même pas le temps de voir quoi que ce soit. Quelques sursauts de chaises avaient réussi à émettre un son métallique strident sur le sol. Le bras de Jacques était descendu de quelques centimètres avant de faire feu, un flash de lumière accompagnant la détonation était sorti du canon. Le bruit résonna de multiples fois sur les murs de la pièce créant un effet

déstabilisant dans les oreilles. La tête d'Aurélie, stagiaire depuis deux mois pour valider son master en management, assise en première ligne comme une bonne élève avait littéralement explosé. Son voisin et tuteur de stage était recouvert du contenu de la boîte crânienne de la stagiaire. La force de l'impact, après avoir ouvert son crâne, la fit basculer tête la première. Du moins ce qu'il en restait, sur les genoux de son voisin. Celui-ci n'eut qu'un seul réflexe immédiat, il décolla ses fesses de sa chaise, retenu par le poids de sa collègue, pour vomir l'intégralité de son déjeuner sur la table de réunion tout en hurlant. Scène cauchemardesque pour tout le monde, mais jubilatoire pour Jacques, tant d'événements horribles en ayant juste à écouter la volonté de son index. L'homme avait le visage recouvert de sang et de fragments de cerveau. Un cadavre on ne peut plus frais sur les genoux l'empêchant de bouger. Autant dire que le public se trouvait en état de choc et contemplait la scène avec dégoût. Il était trop tentant d'en rester là, Jacques se laissa tenter pour un second essai. C'est dans cette position que la seconde balle tirée vint traverser le cou de l'homme, ayant fini de vomir, pour se loger ensuite dans la cuisse son voisin le preneur de notes du jour. Le tuteur de stage s'étala sur la table de réunion les mains autour de son cou se vidant de son sang en quelques secondes, de la vomissure lui sortant maintenant par le nez. Des bulles de sang sortaient de sa bouche et ses yeux exorbités cherchaient de l'aide. Aide qu'il n'obtint pas.

Jacques fut déçu, la réaction du groupe ne se révélait pas comme celle qu'il avait anticipée. Tout le monde le regardait, la bouche entrouverte comme signe de stupéfaction. Aucun cri dans l'assemblée, Carolina n'avait pas encore enlevé sa main de l'interrupteur de la lumière. Attente. Par les vitres de la salle, Jacques commença à voir passer des têtes par les portes de bureau, personne ne s'aventurait encore dans les couloirs. Dans la salle de réunion, une odeur de poudre les prit tous à la gorge. La plupart d'entre eux n'entendaient plus grand-chose à part un sifflement, quelques-uns se mirent à tousser, seul le preneur de notes s'agitait en se levant la cuisse pleine de sang.

Aurélié la stagiaire gisait maintenant sous la table, son tuteur de stage, lui, était complètement étalé sur le bureau, maintenant recouvert d'une énorme flaque de sang s'étalant lentement dans un mouvement visqueux ralenti. Tout hurlant Jacques donna le ton des minutes à suivre.

— Que tout le monde aille au sol, assis, face à moi.

La réaction fut instantanée et personne n'avait envie de défier la menace réelle qu'était devenue Jacques. Alors que dans un calme chaos tout le monde s'installait contre la paroi vitrée, Jacques lui se dirigea vers l'armoire et en sortit son sac de sport sans jamais les lâcher du regard. Ils sursautèrent quand il posa son lourd sac sur la table. Il était rempli jusqu'à en craquer la fermeture éclair, un beau sac de sport noir jamais utilisé avec une étiquette de prix encore accroché dessus par

son fil de nylon. Pointant son doigt vers le directeur Jacques ordonna :

— Tout le monde s'assied au sol, les fesses sur vos mains. Quant à vous, venez me voir.

Michel Raviaux feinta de ne pas comprendre. Jacques se dirigea immédiatement vers lui, un feu intense brûlait dans son crâne, la haine apparaissait visible sur son visage et à ce moment-là personne ne pouvait espérer reconnaître le petit comptable tranquille. La grimace de haine accompagnée de la douleur qu'il ressentait soudainement agissait sur les muscles de son visage, le transformant en une caricature de lui-même. Pointant l'arme sur le front du directeur, Jacques insista :

— Tu bouges ou tu es le suivant ! hurla Jacques.

Michel se leva, Jacques le poussa vers le côté opposé de la pièce avec le canon de l'arme dans son dos et le fit asseoir face à tous, adossé à l'écran. Dans le couloir, Jacques commença à voir le reste des employés bouger et approcher, se demandant ce qu'il se passait. Pour s'assurer qu'il avait bien été compris, il leva son arme vers la grande vitre de la salle de réunion et tira une rafale de balles. La vitre explosa littéralement et les éclats de verre tombèrent sur la tête des otages toujours assis sur leurs mains. Les employés qui n'étaient pas séquestrés dans la salle de réunion se précipitèrent vers les ascenseurs et les cages d'escaliers. Les otages eux se mirent à hurler. La situation de stress intense se trouvait là. Vent de

panique immédiat à la défense, quelqu'un déclencha même l'alarme incendie. La sonnerie stridente se mit à résonner dans les locaux, les flashes lumineux des appareils d'évacuation se mirent à clignoter sans relâche. L'alerte serait vite donnée sur l'étage problématique, depuis la vague d'attentats causés par l'état islamique en France les esprits demeuraient sur le qui-vive. Surtout ici à Paris. L'air froid rentrait par la brèche dans une des fenêtres, les feuilles volaient dans la pièce, la cause des tremblements de chacun n'aurait pu être identifiée, tellement de facteurs possibles en étaient la source. Jacques regarda ses collègues et leur présenta son plus beau sourire, déformé par un sentiment de complétude à l'origine inconnue. Il avait le visage déformé, les yeux exorbités, la sueur perlait sur son front au teint devenu blanc. Il se dirigea à nouveau vers le groupe, le cœur pulsant dans ses tempes.

10

Les deux acolytes étaient assis côte à côte sur le canapé, regardant dans le carton, puis alternativement se regardant l'un l'autre sans se trouver du regard. Malik se cala au fond du canapé en cuir usé par les années de détente, il était fatigué des événements matinaux et complètement désespérés de se retrouver dans une situation aussi délicate. Son instinct l'avait poussé à se méfier, emmener une fille dans une cité, accessible en transports en commun, depuis une station de méto, c'était vraiment trop louche. Manon avait une sincérité dans les yeux qu'il n'avait pas pu repousser. Matinée tellement intense qu'il était presque treize heures et il n'avait exceptionnellement pas faim, son programme quotidien était complètement bouleversé, pas de musculation, pas de douche ou de course. Ses clients qui avaient réservé des trajets étaient restés sans réponse pendant des heures jusqu'à ce qu'il émerge à nouveau. Son œil gauche était complètement fermé, impossible de l'ouvrir, Malik avait la sensation que du fil de couture retenait ensemble ses deux paupières endolories. Il avait la lèvre du bas fendue en son milieu, la douleur restait vive, à chaque parole prononcée sa lèvre se tendait prête à craquer de nouveau. Le plus douloureux restait plus bas, ses côtes meurtries le faisaient souffrir. Certaines d'entre elles devaient se trouver fracturées ou fissurées. Chaque respiration lui piquait

le ventre, chaque mouvement le faisait gémir. Impossible de tousser sans qu'une larme perle au coin de son œil. Manon était fatiguée également, son oreille saignait encore par moment. Son nez allait mieux, mais demeurait douloureux. Le dessous de ses yeux était de plus en plus coloré, elle ressemblait à une boxeuse après un combat de dix rounds. Un combat subit contre son gré, mais dont elle ressortait vainqueur et debout. Elle se cala au fond du canapé également, posa sa tête et la tourna vers Malik.

— Je suis désolée de t'impliquer dans mes problèmes, je ne savais vraiment pas ce qui m'attendait là-bas. J'étais juste censé récupérer un pli. Je te jure que lorsque je t'ai demandé de venir, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait...

— On est bien dans le pétrin, tu as raison. D'après ma légère expérience de la délinquance pendant mon adolescence, sache qu'il y a peu de chance que ces types nous laissent tranquilles. Surtout au vu de ce qu'il y a dans cette boîte... Qui t'a demandé de te rendre à La Courneuve pour récupérer juste un pli ? Et toi pourquoi vas-tu dans l'endroit le plus dangereux de l'île de France pour le récupérer ? C'est quelqu'un qui t'a sauvé la vie qui t'envoie au feu comme ça ?

— Écoute... c'est assez compliqué à expliquer et...

— Tu as deux choix avec moi, maintenant qu'on est ici, je vais être cache avec toi. Soit, tu m'expliques, et comme je pense que tu es assez dans la misère comme cela je te file un coup de

main parce que je pense que je dois le faire. Soit, tu ne me dis rien. Mais à ce moment-là, je monte dans ma caisse et je rentre chez moi en espérant disparaître du radar des types de La Courneuve et de la police si elle s'en mêle. À toi de choisir. Mais, je veux une réponse maintenant.

Manon le regarda, il était encore assis avec elle. Il s'était fait passer à tabac, il figurait complice d'un meurtre même par légitime défense et il allait devoir assumer une armée de jeunes banlieusards sur le dos avec la soif de vengeance pour seule motivation. Malik lui semblait digne de confiance et elle avait besoin d'un appui solide pour se sortir de cette anarchie.

— Bien entendu, je vais t'expliquer. Capitula Manon.

Manon le regarda dans une dernière hésitation puis se lança, elle lui raconta toute son histoire depuis la réception du premier message jusqu'à sa rencontre à la station de métro. Malik était troublé, impossible pour lui d'imaginer se mettre autant en danger pour quelques photos, il avait conscience que sa situation n'était pas la même, mais pour lui vie numérique et vie sociale étaient bien séparées.

— Quand je t'ai vu, tu as fait demi-tour, puis tu es revenue. Tu veux donc dire que tu es surveillée en permanence ? Comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas, j'ai l'impression qu'il maîtrise tout, qu'il peut me voir ou m'écouter par mon téléphone, ou par des caméras de sécurité. Cela ne serait pas impossible. Mais quand

j'ai fait demi-tour, j'ai reçu plus que des photos de moi. Quand je me suis retournée, j'ai immédiatement reçu un message, c'était une photo de mes résultats de première année de médecine.

— Il t'a envoyé tes résultats scolaires ? Dis donc s'il avait voulu jouer les maîtres chanteurs avec moi il aurait eu du mal à trouver un truc sur ma scolarité. Sourit Malik.

— Tu ne comprends pas, certaines notes étaient mises en évidence sur l'image et je vais m'efforcer de me montrer franche avec toi, comme tu me l'as demandé. Médecine, ce n'est pas vraiment facile tu sais, j'ai vraiment envie de réussir alors pour placer toutes les chances de mon côté j'ai un peu triché aux examens. Rien de bien méchant. Mais, il y a deux matières où je n'avais quasiment rien travaillé, il était hors de question pour moi de refaire ma première année, alors on m'a aidé. Avec la complicité d'un autre élève que j'ai rencontré, on a mis en place un moyen de communiquer afin qu'il m'envoie les bonnes réponses sur un QCM et ça a plutôt bien marché. C'était vraiment le début de l'ère des montres connectées, je l'ai payé et lui a redoublé sa première année volontairement.

— Il a fait exprès de redoubler pour toi ?

— Non, c'est quelqu'un qui voulait prendre son temps, intelligent, mais pas travailleur. Les seules matières qu'il a travaillées sont celles que je n'ai pas faites moi-même, bref cela m'a coûté assez cher. S'il décide de me dénoncer, il peut y avoir

une enquête interne à l'université et je peux perdre ma place. Je n'ai pas le choix, il faut que je finisse mes études de médecine, c'est mon avenir, je le sais. Maintenant, si j'avais su ce qui m'attendait, je n'aurais sûrement pas été à La Courneuve, tu peux me croire.

Malik resta blême quelques secondes

— Dis donc tu es vraiment le genre de fille qui est souvent dans le pétrin comme ça ? Un aimant à problèmes.

Elle sourit également, relativiser sur la situation était important, surtout en ce moment. Elle rougit légèrement, mais ce fut invisible sur son visage tuméfié. La réaction de Malik apparaissait comme inespérée dans une telle situation. Après un léger temps mort dans la conversation Malik se mit à cogiter, bien décidé à l'aider pour se sortir de la situation également. Il s'intéressa à la suite des événements à venir.

— Tu n'as encore rien reçu sur ton portable après l'échange de ce matin ?

— Je l'ai éteint dans la voiture en quittant Paris, je voulais me concentrer sur la route. Je vais le rallumer.

En allant chercher son téléphone dans son sac à main, Manon alluma la télévision devant le canapé. Elle attrapa la télécommande et l'envoya à Malik qui grimaça d'effort pour la rattraper. Quand elle revint au canapé, il zappait de chaîne en chaîne et finit par s'arrêter sur une chaîne d'information en

continu. Ils s'arrêtèrent tous les deux sur le bandeau d'information qui défilait en bas de l'écran.

Un règlement de compte en banlieue parisienne fait un mort. Pas plus d'informations, selon la police judiciaire de Paris.

Ils se regardèrent, certains de comprendre la même chose tous les deux. Il s'agissait forcément de leur aventure de ce matin. Restait à espérer qu'ils ne seraient pas mêlés à cette affaire, les sentences resteraient lourdes sur leurs vies personnelles. Manon prit son téléphone et s'encouragea mentalement pour affronter ce qu'elle aurait reçu, car elle était bien certaine qu'elle aurait reçu un message durant la matinée. Le téléphone mit une bonne minute à démarrer, elle saisit son code PIN puis son code de déverrouillage. Le téléphone mit quelques secondes de plus à se connecter sur le réseau. Dès qu'il fut connecté, un message arriva d'un nouveau numéro encore une fois. Elle prévint Malik qu'il fallait filmer au cas où le message disparaîtrait après la lecture. Ils avaient au préalable mis en place une stratégie ou Malik filmerait avec son propre téléphone l'écran de celui de Manon, ils se devaient de détenir le plus de preuves possible. Il s'agissait d'un message texte basique :

Vous avez le colis ?

Manon entama une réponse sous l'œil vigilant de son compagnon :

Vous m'avez menti, il s'agissait d'un pli normalement ! L'échange ne s'est pas bien passé du tout.

Nouvelle réponse

Vous avez le colis ?

Manon comprit que la discussion demeurerait impossible.

Oui, je l'ai

Après quelques secondes :

Vous recevrez demain matin un message avec l'adresse et l'heure de la livraison, ne le perdez pas, ne les laissez pas le reprendre. Le chauffeur vous aidera encore où son nom sera envoyé avec le vôtre, comme information à la police concernant l'enquête sur le meurtre de Sarah Azhafi à La Courneuve ce matin.

L'application de la messagerie se ferma comme prévu au bout d'une petite minute et revint sur l'écran d'accueil du téléphone de Manon. Elle fut tout aussi surprise quand elle vit le comportement similaire sur le téléphone de Malik. Il devint blanc. Au-delà de sa motivation initiale, il prit conscience qu'il était mêlé à Manon de façon officielle maintenant. Pour le pirate en tout cas. Plus inquiétante encore restait la référence au fournisseur : « ne les laissez pas le reprendre ». Cela voulait dire que le caïd de la cité se trouvait sur leurs traces et que le pirate en avait bien conscience, ils n'étaient surement pas son unique carte à jouer et n'auraient aucune aide de sa part. Cela, ils l'avaient bien compris. Manon se dit qu'elle aurait dû rallumer

son téléphone bien plus tôt. Cependant, il était impossible qu'ils sachent où ils se trouvaient actuellement. Malik figurait sur la même ligne de pensées, elle le comprit quand il lui dit :

— Penses-tu avoir été suivie ?

— Je ne pense pas non, je n'ai pas fait attention sur la route, mais j'ai été seule sur l'autoroute durant une bonne partie du trajet. Je t'avoue que j'ai été pas mal dans mes pensées. Et avec mon nez lancinant, je n'ai même pas imaginé être suivi. Je n'ai absolument pas fait attention, la douleur et ce qu'il s'est passé monopolisent mon esprit.

Ils furent coupés par un message qu'ils reçurent au même instant sur leurs téléphones respectifs. Chacun le lut sur son mobile. Ils étaient écoutés, ils en prirent conscience tous les deux. Impossible que ce message soit le fruit du hasard encore une fois.

Regardez dans le colis, vous n'auriez pas dû rompre le contact ce matin, il vous reste quelques minutes pour partir.

Il est vrai qu'ils avaient juste regardé dans la boîte, sans toucher de peur d'y laisser des traces. Malik se précipita sur le carton et en fouilla l'intérieur retournant son contenu avec violence. Il en sortit un téléphone qu'il tendit à Manon puis continua de fouiller. Mauvaise surprise, quand Manon en alluma l'écran, elle tomba sur une application ouverte, on y voyait une carte et leur position était signalée par un point bleu clignotant.

Le téléphone était bloqué dans cet état, impossible de fermer l'application, impossible d'éteindre l'appareil. Le colis était surveillé. Logique étant donné que la situation avait dérapé dans la matinée. Malik lui envoya un signe de la tête négatif pour lui indiquer qu'il n'y avait rien de plus dans la boîte, elle lui montra l'écran. Des années de visionnage de films policiers, de films à sensations et autres l'aidèrent à comprendre instantanément lui aussi. De combien de temps d'avance disposaient-ils tous les deux ? Surement pas grand-chose. Le marqueur devait apparaître fixe depuis plusieurs heures sur l'écran des propriétaires du colis.

— La voiture est garée loin ? questionna Manon.

— Non, la rue juste à côté, j'avais peur de ne pas réussir à revenir si j'allais trop loin.

— D'accord, je te propose que l'on s'en aille rapidement ou l'on va vite festoyer ici, avec nos amis de ce matin.

— Je valide. Prends quelques trucs à manger et à boire si tu en as dans cette maison, moi je vais chercher la voiture et l'on se rejoint devant le portail ? dit malik tout en se levant difficilement.

— Bien. Sois discret et surtout... prudent, s'il te plait.

Malik acquiesça de la tête et lui renvoya un léger sourire, content qu'on s'inquiète pour lui, chose dont il n'avait pas l'habitude dans sa vie. Hormis sa sœur, il ne fréquentait personne qui aurait pu s'inquiéter pour lui. Il espéra de tout son

cœur qu'elle ne serait pas mêlée à cette affaire, il ne se le pardonnerait jamais. Sortant de ses pensées il prit la direction de la porte d'entrée. Manon, quant à elle, s'affairait déjà à leur prendre des provisions et de l'eau, elle mit le tout dans un sac à dos qu'elle avait pris sous l'escalier. Elle récupéra son téléphone, laissa celui de La Courneuve sur la table de salle à manger, prit le colis et sortit. La rue semblait calme, ensoleillée, et les oiseaux chantaient. L'angoisse naissante de Manon prenait forme encore une fois dans sa poitrine, elle ne pourrait subir les mêmes assauts physiques que ce matin. Malik non plus, pensa-t-elle. Il fallait se dépêcher, s'échapper pacifiquement cette fois. Une voiture apparut, c'était Malik, soulagement dans le ventre de Manon. Il se gara juste devant le portail et Manon monta à l'avant de la voiture après avoir déposé le sac à dos et le colis sur la banquette arrière. Lorsqu'elle ferma sa porte, le chauffeur démarra. Le mouvement de la portière lui laissa voir dans le rétroviseur de droite une voiture sortant de son stationnement. Elle avait passé plusieurs minutes à attendre la voiture et n'avait vu personne monter dans un véhicule aussi proche de chez ses parents. Dans la voiture déboitant derrière eux, cela ne pouvait pas être un voisin. C'était forcément quelqu'un qui attendait, la maison faite de mur épais avait sûrement empêché le GPS du téléphone de fonctionner correctement. Maintenant, ils les pourchassaient et elle en était sûre.

Méto, boulot, chaos.

11

Tous étaient terrorisés, l'alarme incendie résonnait en boucle, sans pauses, des hurlements retentissaient dans l'étage. Ça sentait la poudre et le sang frais. La tension dans la pièce était palpable. Jacques regarda sa montre, encore quelques minutes et les premières sirènes se feraient entendre. Après quelques secondes de flottement, il se dirigea vers son sac de sport, l'ouvrit d'un grand geste et en ressortit une veste de chasse aux multiples poches qu'il donna à son directeur.

— Enfile ça. Lui cria Jacques.

La veste pesait lourd, Michel Ravaux l'observait discrètement et remarqua les fils électriques qui allaient de poche en poche. La veste devait bien peser au moins deux kilos et quand Michel commença à passer le premier bras, Jacques le stoppa en pointant le canon de son arme sur sa tempe :

— Doucement, pas de gestes trop brusques où l'on va tous finir en petits morceaux.

Michel Ravaux revêtit doucement la veste et, suivant le geste du canon de l'arme de Jacques, finit par s'asseoir sur le siège face à ses employés. Discrète jusqu'à maintenant, Carolina décida au moment où Jacques se tourna vers elle d'entamer la discussion.

— Qu'est-ce que tu fais Jacques, tu as perdu la tête ?

Elle restait calme et son comportement inadapté laissa Jacques fébrile. Il devait lutter, car elle demeurait son talon d'Achille. Carolina sentait sur son visage le sang séché, quand la vitre avait explosé elle avait reçu quelques éclats, Jacques la trouvait encore plus jolie comme ça, naturelle, sans sa carapace professionnelle, à sa portée.

— J'en ai juste marre qu'on me prenne pour un imbécile, je vais d'une entreprise à l'autre et quand tout va mieux on me met dehors, malgré les demandes d'embauche que j'effectue en interne. Vous êtes en train de préparer mon départ, je le sais.

Carolina lui répondit énervée :

— Et selon toi, c'est un motif valable pour tuer tes collègues ? Allons, réveille-toi. Tu es devenu complètement fou ! Personne n'assassine ses amis pour un motif aussi absurde, tu es devenu fou !

Des larmes commencèrent à couler de ses yeux, c'est vrai qu'elle s'entendait bien avec à peu près tout le monde ici et elle venait de perdre deux amis. Deux personnes qu'elle avait recrutées elle-même, pourtant Jacques ne doutait pas, il était allé trop loin pour revenir en arrière de toute façon et l'enfermement n'était pas envisageable.

— Je n'ai plus rien à perdre, mes enfants me parlent à peine, ma femme vit dans sa bulle. Je ne sais pas pourquoi et, quelles qu'en soient les conséquences, parfois, tu dois passer à l'acte. Je sais que je contribue à tout cela, même si je n'arrive

pas à réaliser que cela est vraiment réel. Maintenant que j'ai pris cette décision, je vais finir ma mission, conclure jusqu'à l'accomplissement de mes souhaits.

— De quoi parles-tu, Jacques ? Tu as tué des gens parce que tu t'ennuies dans ta vie de merde ? Parce qu'on t'a refusé un CDI ? Tu trouves ça légitime ? Saute par la fenêtre, tire-toi une balle en pleine tête, mais ne tue pas tes collègues. Certains d'entre eux sont tes amis, ils ont des familles, des enfants.

Carolina se trouvait en larmes, Jacques comprit qu'elle essayait de lui montrer que la situation dérapait, mais que c'était rattrapable. Elle voulait le résonner. Jacques ne répondit plus et fit signe à Carolina de s'approcher de lui. Le temps que sa responsable le rejoigne, il saisit dans son sac une télécommande et un rouleau de ruban adhésif. Le genre de ruban qu'un chasseur de crocodile utilise quand il attrape sa victime. Le temps d'attacher sa télécommande à un passant de son pantalon et Jacques jeta à Carolina le scotch. Regardant l'Italienne dans le blanc des yeux, il lui adressa la parole.

— Attache Philippe à sa chaise, les mains sur les accoudoirs, s'il te plaît.

Carolina se pencha sur son directeur pour attacher chacun de ses bras à la chaise. Michel regardait son employé en larmes l'attacher au plus beau siège de la pièce. Des larmes tombèrent sur le ruban adhésif. Michel Ravaux baissa la tête acceptant son sort temporaire pour protéger au moins le reste

des employés encore vivants dans la pièce. À peine le directeur attaché, Carolina replongea dans le blanc des yeux de Jacques pour tenter une nouvelle discussion :

— Tu peux encore t'arrêter là ! C'est certain que tu vas rencontrer des problèmes, mais tu peux laisser tout le monde ici en vie ! Jacques, ces gens ont des vies, des familles, des enfants, des petits enfants. Tu ne peux pas juste tuer des êtres humains. Ce n'est pas toi, il faut que tu redeviennes raisonnable, que tu réfléchisses aux conséquences sur la vie des autres. Sur ta vie, celle de tes proches !

Elle le suppliait, ses deux mains jointes au milieu de sa poitrine et elle s'approcha doucement.

— Jacques...

L'homme la coupa, levant une main vers son oreille, l'index pointé vers le haut

— C'est trop tard, écoute...

Même avec les fenêtres fermées, tous entendaient en bas les sirènes de la police et des pompiers résonner. Pour Jacques, c'était signe que les choses devaient s'accélérer, il s'approcha de son directeur qui était terrifié. Dans les yeux de Jacques, Michel Ravaux vit qu'ils allaient passer un moment désagréable. Jacques enfonça le canon de son arme dans le cou de son chef. Le bout métallique de l'arme froide déclencha chez celui-ci des frissons remontants le long de sa colonne vertébrale et créant dans son ventre une boule de stress qui lui

coupa presque la respiration. Jacques connecta rapidement les broches de la veste entre elles, ce qui déclencha un bip long suivi d'un bip court qui s'enchaînait toutes les deux à trois secondes. Michel aperçut à travers le tissu de la veste des petites diodes rouges qui clignotaient. Jacques approcha son visage de celui de Michel et le menaça.

— Si vous déconnectez les deux broches, vous n'aurez même pas le temps de vous en rendre compte.

— Pourquoi tout ça Jacques ?

Jacques approcha son visage de celui de Michel et avec sa voix la plus basse, il lui répondit :

— Honnêtement, je n'en sais rien, j'ai comme l'impression de rêver en permanence. Je dirais même que je passe un bon moment. J'ai cette sensation d'avoir perdu l'emprise sur mes faits et gestes.

Michel était effrayé, son employé ressemblait à un psychotique, tout droit sorti de l'asile. Il était littéralement trempé de sueur et quand il s'exprimait ses yeux semblaient lui sortir du crâne. Il apparaissait avec le teint blanc, livide, aux aguets comme un toxico en phase de descente. Ce qui terrifiait le plus son directeur, c'était le sourire de Jacques avec ses lèvres étirées jusqu'à ses oreilles dans un rictus malsain qu'il n'arrivait pas à dissimuler. Jacques sursauta, la sonnerie du téléphone l'avait saisi. L'homme savait qu'il s'agissait sans doute de la police qui venait d'arriver au pied de l'arche. Il vit rouge,

Méto, boulot, chaos.

totallement hors de contrôle il ne maîtrisait plus aucun de ses gestes et dans un mouvement horizontal il balaya d'une rafale de balles la grande fenêtre extérieure de la salle de réunion. La vitre vola en éclats, laissant l'air hivernal s'engouffrer dans la pièce et la paperasse bureaucratique de chacun se mit à flotter dans les airs.

12

Il était presque quinze heures, cela faisait environ une heure que le couple de fortune roulait en voiture, allant de village en village et en faisant rigoureusement attention à respecter le Code de la route. Malik conduisait et passait plus de temps à regarder derrière lui par le rétroviseur que devant lui. Manon lui donnait de légers coups de coude pour éviter de relancer la douleur dans ses côtes quand elle sentait le chauffeur distrait se rapprochant trop vite d'une voiture à l'arrêt. Ils avaient remarqué que depuis au moins quarante-cinq minutes une voiture les suivait, de loin, prenant bien soin de laisser plusieurs véhicules entre eux. La voiture avait même disparu plusieurs minutes pour réapparaître ensuite. Malik avait reconnu la plaque d'immatriculation du véhicule suspect, par contre, ils n'arrivaient, ni l'un ni l'autre à distinguer le visage des personnes assises. Manon tenta de réfléchir à une stratégie.

— Tu les vois encore ?

— Oui, toujours derrière. Vraiment, je ne comprends pas, ce n'est pas le genre de la maison de juste suivre comme s'ils voulaient savoir où on va. Pourquoi est-ce qu'ils ne nous bloquent pas tout simplement ?

— Je me dis la même chose que toi, mais pense au colis. Avec ce qu'il y a à l'intérieur, on n'est pas obligé de se laisser

faire. On peut les menacer, proposa Malik, les faire tomber, et c'est peut-être pour cela qu'ils restent loin sans intervenir.

— C'est certain, mais c'est tout de même étrange, en général malgré le danger, les hommes d'un gang te foncent dessus et ne vont surement pas prendre des gants.

— Malik, tu penses que l'on va pouvoir s'arrêter bientôt ? On peut tenter de se garer et de les laisser passer, s'ils s'arrêtent on jette le carton par la vitre et l'on fonce. Tant pis pour la suite, j'accomplirai autre chose de ma vie que médecine. Si je ne finis pas en prison, c'est déjà une bonne chose.

— Tu as de ces idées sérieusement, tu veux vraiment que je m'arrête ? S'ils sont armés, ils vont surement nous tirer dessus avant que tu aies le temps de jeter le carton. Je te rappelle que l'on a tué l'un d'entre eux pour ce colis et s'ils veulent régler des comptes, il n'y aura aucune pitié. Dans le milieu, c'est œil pour œil et dent pour dent. Pour tes études, tu pourras tenter autre chose, c'est sûr, mais après combien d'années de prison ? Tu y penses à cela ? Moi en tout cas je ne veux pas finir enfermé, je ne suis pas sûr que l'on puisse reprendre un mode de vie classique après avoir connu l'enfermement.

Manon arrêta de le regarder et se concentra de nouveau sur la route, ils traversaient un petit village loin du tumulte parisien. La verdure lui procurait une sensation de bien-être, venir ici dans un autre contexte aurait été tellement agréable.

Respirer, se promener seul sans croiser personne. Regarder les arbres, sentir l'odeur des gazons tondu. Elle remerciait sans cesse Malik pour sa décision de rester avec elle, plusieurs fois, il lui avait demandé d'arrêter de lui dire merci. Elle le trouvait plutôt beau garçon, il lui semblait gentil et il lui avait sauvé la vie au moins une fois. À vrai dire, il apparaissait de plus en plus beau, le contexte psychologique des événements devait sûrement jouer. Depuis Tom, son ancien amant, Manon n'avait connu personne et avait décidé de consacrer tout son temps aux études. Les hommes sortis de sa vie, elle avait progressé rapidement et n'était plus distraite par les soirées, les disputes et la routine de la vie de couple. Juste en regardant Malik du coin de l'œil, elle s'était dit qu'elle n'avait pas forcément fait le bon choix. Qui peut se vanter de pouvoir progresser seul finalement, tout le monde a besoin d'une moitié avec qui l'on peut réellement se sentir libre, parler de ses émotions, de ses colères. Tout ce stress qu'elle avait emmagasiné aurait pu juste être dilué dans la vie quotidienne d'un couple lui assurant un moral plus solide pour avancer. Elle vit que le chauffeur qui les suivait avait capté son regard et elle détourna la tête. Soudainement, la voiture émit un drôle de bruit. Un son aigu et strident sortait du tableau de bord comme un long cri dans la nuit, Manon s'inquiéta et interpella Malik.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je ne sais pas, mais le voyant de température du moteur vient de grimper en flèche, on dirait qu'il y a un problème dans le système de refroidissement de la voiture.

— Il faut s'arrêter tu crois ? Lui demanda Manon soudainement inquiète.

— J'en ai bien peur, si l'on roule comme ça on risque de casser le moteur, ce n'est pas fait pour tenir des heures, je vais essayer de me garer dans un endroit un peu tranquille. Heureusement, dans notre malheur on a un peu de chance. J'ai l'impression que la voiture ne nous suit plus depuis quelques secondes. Il a tourné à gauche au dernier croisement.

Malik roula encore quelques dizaines de mètres avant d'arrêter le véhicule. Une légère fumée blanche commençait à sortir par le capot et l'obligea à stopper la voiture. Il sortit du véhicule après avoir basculé la manette d'ouverture du capot. Après une sortie pénible, il peina à se déplacer jusqu'à celui-ci qu'il leva péniblement. À cet instant, le nuage de fumée s'intensifia obligeant Malik à reculer. Manon sortit de la voiture pour aider son compagnon ou du moins lui demander s'il avait besoin d'assistance. Elle se sentait en permanence inutile et redevable.

— Malik, as-tu une idée de ce qu'il se passe ?

— Oui, regarde par toi-même, une durite du système de refroidissement est percée. Le moteur a chauffé au fur et à mesure que l'eau sortait et commençait à manquer et

maintenant tout est bien trop chaud et le liquide a presque totalement disparu.

— Regarde comment est percé le tuyau. Lui indiqua Manon penchée sur le moteur.

Malik se pencha et constata le problème par lui-même, le tuyau était percé en haut et en bas. On voyait clairement le passage d'un couteau au travers du tube, la plaie apparaissait bien nette sur un bon centimètre de longueur. Ils avaient perdu le précieux liquide comme le petit poucet semant ses cailloux, le fluide avait quitté le véhicule doucement au fur et à mesure que la température augmentait durant la longue route.

— Je pense que quelqu'un voulait qu'on s'arrête, regarde comme c'est percé, c'est forcément volontaire.

Malik était en train de parler quand Manon l'attrapa par le bras pour l'emmener rapidement vers le bas-côté puis elle l'entraîna à l'écart droit devant eux. Malik se laissa diriger malgré la douleur causée par un déplacement si rapide qui lui avait coupé le souffle. Ils entrèrent dans une propriété privée à une centaine de mètres de la voiture. Face à une grande bâtisse qui semblait abandonnée, ils restèrent quelques secondes, dos au mur extérieur qui bordait le jardin autour de la maison. Manon tourna le visage vers son compagnon et lui fit signe de se taire. D'un simple regard, elle lui fit comprendre qu'elle allait se déplacer et se mit à marcher rapidement le long du mur dans la direction opposée à leur arrivée. Le jardin semblait à l'abandon

depuis des années et une nature sauvage, mais organisée, y avait repris ses droits. Hormis les orties et les pissenlits, des arbustes, sûrement taillés à l'époque, avaient poussé de façon naturelle rendant le jardin presque plus beau que s'il était entretenu. Ils évitèrent un ancien bassin à poisson maintenant vide et passèrent sous l'ancienne balançoire qui n'était plus en état d'accueillir des enfants. Manon avançait prudemment sans répondre aux sollicitations de Malik sur son épaule, il fallait qu'il lui fasse confiance cette fois. Après avoir effectué le tour de la maison, elle se retourna vers son compagnon et lui demanda de la suivre. Il acquiesça de la tête, résigné à attendre le bon moment pour entamer le dialogue. Manon avança vers la maison, certaine que celle-ci était bien abandonnée vu l'état du jardin. Elle attrapa la poignée de porte extérieure, rouillée par le temps, et la baissa. Elle sentit le frottement du pêne dans son encoche quand il pénétra celle-ci, mais le déclic se produisit et Manon sentit la porte s'ouvrir. Elle était lourde, gorgée d'eau et frottait le sol, ils réussirent à l'ouvrir d'environ quarante centimètres, juste assez pour se faufiler à l'intérieur dans la douleur déclenchée par leurs difficiles contorsions. Ils refermèrent la porte et se mirent à observer le hall de la demeure qu'il venait de pénétrer par effraction. Un double escalier menait à l'étage, les vitres des fenêtres étaient peintes en blanc confirmant ainsi la non-présence d'un locataire officiel. Le sol, en carrelage ancien, était recouvert de feuilles mortes, il

régnait dans cette maison une vieille ambiance de demeure hantée. Les araignées y vivaient en symbiose avec la communauté de mouches qui se nourrissaient des détritux. Manon et Malik se dirigèrent vers les escaliers, faisant attention où ils posaient les pieds. Arrivée à l'étage, elle emmena Malik dans une pièce face à la rue où se trouvait la voiture. La maison avait sûrement déjà été squattée. De nombreux détritux jonchaient le sol et la peinture sur les vitres de la pièce avait été grattée par endroit, afin de laisser quelques espaces disponibles pour la lumière ou pour l'observation. Par une balafre dans la peinture, Malik regarda et comprit à son tour pourquoi Manon l'avait emmenée ici. La voiture qui les suivait depuis un moment était garée quelques mètres derrière la leur. Deux hommes venaient d'en sortir. Ils se déplacèrent vers la voiture de Malik pour en inspecter la totalité, méticuleusement. Ils n'avaient pas l'allure des hommes de main du matin, ils ressemblaient à des hommes classiques en jean, polo et blouson de nylon. L'observation dura quelques minutes, les hommes n'intervinrent pas et repartirent vers leur voiture alors que le colis avait été laissé sur la banquette arrière de la leur, encore ouverte. Cela ne pouvait être les malfaiteurs de La Courneuve, ils auraient récupéré le colis dans tous les cas. Le jeu de l'observation continua un bon moment, le couple se relaya pendant plusieurs heures pour surveiller par la fenêtre l'activité autour de la voiture. Manon finit par s'asseoir à côté de Malik qui se reposait,

après de longues minutes debout à attendre en souffrant, afin de discuter avec lui de la suite de leur voyage.

— On est bloqué ici, je ne sais vraiment pas comment on va pouvoir sortir de cette maison, récupérer le carton et reprendre la route, j'en ai marre de tout ça. Je vais me rendre à la police si ça continue. Maugréa Manon.

— Ils nous surveillent, c'est vrai, il faut que l'on essaye de mettre un plan au point afin de reprendre la route. Leurs intentions sont peut-être mauvaises, j'ai le sentiment qu'il y a plus qu'une simple surveillance. Pour la voiture, si je réussis à verser quelques litres dans le radiateur, on peut espérer prendre la route et rouler tranquillement quelques kilomètres. Ne crois pas qu'ils aillent te laisser te rendre jusqu'au commissariat le plus proche. C'est le pire des choix que tu puisses faire.

— Ils ne sont pas dans la voiture. Rien ne bouge et je ne sais pas où ils sont. Surement dans le coin pas loin de nous en train de nous observer. D'ailleurs, je suis désolée tu sais, de t'avoir embarqué dans toute cette histoire. Je n'arrête pas de me dire que si tu n'avais pas été là je ne serais surement jamais ressorti de ce hall d'immeuble. S'excusa encore Manon.

— Je t'ai déjà dit qu'il n'y avait pas de mal, je ne suis pas du genre à laisser une jolie fille dans les difficultés si j'en croise une. Les vieilles dames non plus, rassure-toi.

Malik se rendit compte du compliment qu'il venait de glisser involontairement à Manon quand il la vit rougir et baisser

les yeux vers le sol. Il passa avec douleur son bras autour du cou de la jeune fille pour la guider délicatement vers son épaule ou elle y déposa tout aussi doucement sa tête. Elle posa sa main sur la poitrine de son compagnon et se laissa entraîner à fermer les yeux dans un long soupir. Il ferma les yeux également, conscient que ce moment de tendresse entre eux se trouvait peut-être le meilleur dernier moment qu'ils vivraient ensemble. Manon releva sa tête pour noyer ses yeux dans ceux de Malik, leurs lèvres se rapprochèrent doucement au même rythme que leurs paupières se fermaient à nouveau. Manon fut inondée par une vague de chaleur au contact de ses lèvres sur celles de Malik. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas embrassé un homme, cela faisait encore plus longtemps qu'elle n'avait pas autant apprécié un baiser. Il glissa sa lourde main sur la joue de Manon prenant soin de ne pas accrocher son oreille blessée. Elle ne pensait de toute façon pas à la douleur, elle était concentrée sur ses sensations perdues qui la prenaient dans le bas ventre. Elle avait l'impression de ressentir soudainement de la fièvre, une fièvre localisée lui délivrant une envie soudaine d'un contact plus profond. Était-ce le fait d'avoir frôlé la mort qui lui faisait ressentir ce besoin de vivre, de ressentir du plaisir. Elle était soudainement remplie d'un désir profond de se sentir heureuse, d'un désir profond pour Malik. Elle se dégagea du bras de Malik pour le chevaucher d'un geste lent. Elle l'embrassa en déboutonnant sa chemise tachée de sang,

pendant que celui-ci glissait ses mains sous le pull de Manon. Il souleva celui-ci et aida Manon à lui retirer délicatement sa chemise. Quand ils furent dévêtus de leurs hauts respectifs, leurs peaux entrèrent en contact et tous les deux frissonnèrent à cette première expérience entre leurs deux corps. Ils se laissèrent envahir par la passion dans une étreinte sauvage et délicate, dans l'écoute des sensations de l'autre, malgré leurs corps violentés.

Ils s'étaient finalement tous les deux endormis à même le sol sur leurs vêtements étalés. Ils se réconfortaient, blottis l'un contre l'autre, comme s'ils avaient l'habitude de dormir ensemble depuis des années. Le bruit d'un camion poubelle travaillant dans la rue vint la réveiller. Elle se releva doucement, embrassa Malik et se rhabilla en lui jetant ses vêtements dans un sourire affectueux. Après avoir pris le temps de se rhabiller tous les deux, ils entreprirent de fouiller les détritiques de l'étage à la recherche de vieilles bouteilles pour les aider à récupérer de l'eau et permettre à la voiture de repartir. Ils en trouvèrent quelques-unes au contenu douteux, mais réussirent à ramasser deux bouteilles d'eau vides. Manon se dirigea vers la salle de bain de la chambre où ils étaient installés, elle regarda Malik d'un air soucieux en tournant le robinet espérant que le précieux liquide s'en écoule. Elle se mit à rire quand il commença à cracher de l'eau et de l'air dans un vacarme assourdissant. Après quelques secondes, l'eau s'écoula assez correctement

pour qu'elle puisse remplir les bouteilles. Malik habillé, il entreprit de chercher un sac plastique pour transporter les bouteilles. Quand celles-ci furent remplies, ils s'installèrent devant la fenêtre pour constater qu'à leur grande surprise la voiture qui les suivait avait bien disparu. Ni une ni deux, sans réfléchir, ils se précipitèrent dans le hall de la maison. Ils ouvrirent la porte et s'échappèrent sans prendre soin de la refermer. Dehors le ciel commençait à s'assombrir en cette fin d'automne et ils se faulèrent discrètement jusqu'à la voiture.

— C'est tout de même étrange, il n'y a plus personne. Chuchota Manon, rassurée.

— Je suis assez d'accord, je ne comprends pas pourquoi cette voiture nous a suivis, pour juste disparaître ensuite, répliqua Malik.

— Je pense que la voiture est surveillée. Il est possible que les hommes qui nous ont suivis soient guidés par le hacker qui nous fait chanter également. La voiture demeurerait abandonnée, ouverte, moteur au vent et personne n'a pris ce qu'il y a à l'intérieur. Pas de voiture de police, rien. Aucun habitant ne se demande ce qu'il se passe dehors.

— Je suis d'accord avec toi, il faut qu'on s'en aille, ce n'est pas forcément bon pour nous de rester là. Monte dans la voiture, j'arrive.

Malik ouvrit le bouchon du radiateur, pour y déverser le contenu des bouteilles trouvées dans la maison. Il était

complètement vide, le liquide jaunâtre avait refroidi la voiture jusqu'au bout, il s'étalait maintenant partout sous le moteur. Il tenta de tourner légèrement la durite afin que la nette coupure se retrouve vers le haut, évitant ainsi de perdre toute l'eau rapidement. Il referma le capot d'un geste brusque qui le fit grimacer lorsqu'il le lâcha, puis il grimpa dans la voiture, mit les clefs et démarra le moteur. Malik entreprit de quitter au plus vite le village. Manon regardait la route défiler devant ses yeux, le comportement de Malik avait évolué. Les sachant seuls, il roulait à vive allure afin de placer le plus de distance possible entre le couple et d'éventuels inconnus qui en avaient après eux ou le colis. Après environ quinze minutes de route, Manon sentit son téléphone vibrer, elle le sortit de sa poche. Son moment de calme avec Malik lui avait fait perdre la notion du temps et elle en oubliait presque qu'elle était surveillée. Un message était arrivé, d'un numéro qu'elle ne connaissait pas, encore une fois.

RDV demain matin à 8 h 30 à Rouen, Place du général de Gaulle. Vous remettrez le colis à un homme vêtu d'un blouson rouge.

Manon regarda bien le message avant que celui-ci ne disparaisse et comme prévu il disparut, mais l'application Google Map se lança sur son téléphone. Une coordonnée GPS était enregistrée dans ses favoris, elle appuya dessus et le marqueur apparut sur la carte, à l'adresse exacte où la rencontre aurait lieu. Elle fit part du message à Malik.

— Rouen ? Tu es sérieuse ?

— Écoute, oui c'est ce qui est apparu dans le message, il y a également un nouveau favori dans mon application Maps. Encore une fois, si tu veux partir je comprendrai...

— Tu plaisantes ? Après ce qu'il s'est passé entre nous, je veux bien te garder avec moi quelque temps, si tu penses te débarrasser de moi si facilement...

Elle lui sourit. Lui rendant son sourire, il lui demanda :

— Par contre, on ne va jamais réussir à rouler sur l'autoroute comme cela, tu pourrais trouver l'adresse d'une casse pas très loin. Normalement, ça ne devrait pas nous bloquer, il n'est pas compliqué de trouver une durite de rechange. Il faudra s'arrêter le moins possible.

Après avoir fouillé une bonne minute sur internet, Manon activa le GPS du tableau de bord et y entra l'adresse de la casse qu'elle avait trouvée à peu près dans la direction du rendez-vous. Ils allaient devoir rouler comme cela encore au moins vingt minutes, avant d'espérer réparer la durite pour ensuite remonter vers Rouen. Manon n'arrivait toujours pas à assimiler la situation. Elle avait du mal à se dire qu'ils étaient en danger, qu'elle avait ôté une vie. Remettre ce colis à quelqu'un de sûrement pire que l'ensemble des personnes qu'elle avait rencontré dans sa vie était impensable.

13

D'un geste vif, Jacques remplaça le chargeur de son arme laissant tomber celui à moitié vide sur le sol. Si un futur héros avait prévu d'intervenir pendant que Jacques rechargeait son arme, c'était désormais trop tard. Carolina le regarda se déplacer vers la grande baie qui donnait à l'extérieur. À ce moment, elle comprit qu'il était devenu incontrôlable, il irait jusqu'au bout de son idée quitte à tous les tuer. Elle était toujours debout à le regarder, à essayer de le comprendre et elle s'en voulait maintenant de ne pas avoir vu la situation arriver, il y avait sûrement eu beaucoup de signes annonciateurs de la crise. Elle en avait fait abstraction, par rancœur pour l'homme qu'elle méprisait encore au début de la semaine. Jacques revint comme une furie vers son sac pour y enfoncer la main. Quand elle en ressortit, le cœur de Carolina s'emballa et un vent de panique commença à s'emparer d'elle. Comme un virus, la panique se propagea dans l'esprit de toute l'équipe. Elle se sentait comme face à un vent soudain, si violent qu'il pouvait couper la respiration selon sa force et sa surprise. Elle tremblait comme tout le monde dans la pièce et n'arrivait pas à réaliser qu'elle se trouvait dans la réalité. Dans la main de Jacques, deux grenades flottaient dangereusement. L'homme dégouilla la première en marchant vers l'orifice béant dans la fenêtre et jeta l'objet dans le vide. Il se mit à régner dans l'air

comme un silence absolu, des feuilles volaient, portées par les courants d'air causés par l'éventration de la baie. Les gens se regardaient, sachant que la déflagration allait arriver, mais ignorant la puissance d'un tel engin explosif. L'explosion fut monstrueuse, Jacques avait senti l'espace d'une seconde le bâtiment trembler, ils entendirent les vitres des étages inférieurs exploser. Des dizaines d'alarmes de voitures se mirent à chanter. Jacques était déçu, cela se lisait sur son visage, la grenade avait explosé pendant sa chute entre le troisième et le quatrième étage. L'étendue des dégâts était difficilement évaluable pour le terroriste. Menaçant toujours le groupe avec son arme, Jacques s'approcha à nouveau de la fenêtre pour jeter un œil dehors. Au sol, en bas, le désordre avait pris place. Il dégoupilla la deuxième grenade avec les dents et la jeta comme une balle de baseball vers le sol à l'extérieur passant son bras par la vitre brisée. Celle-ci fut projetée assez fort pour terminer sa course sur le bitume et exploser au sol parmi les pauvres gens affolés qui couraient. L'explosion fut plus lointaine, comme absorbée par le béton, mais quand Jacques regarda de nouveau à l'extérieur, il retrouva rapidement le sourire. Plusieurs corps gisaient sur le sol, au moins deux en uniforme. Jacques s'étonna même de voir plusieurs membres arrachés à leurs propriétaires. Du 17^e étage, la scène semblait juste surréaliste, des fumées épaisses montaient vers le haut de l'arche. En bas, c'était la panique, les gens criaient, les sirènes

hurlaient. Par la fenêtre brisée, une fumée noire et dense entra dans la pièce, la fumée des étages inférieurs ou un incendie avait démarré, l'anarchie souhaitée par Jacques était en place, il pouvait enfin être heureux. Dans la pièce, la terreur se trouvait bien au rendez-vous elle aussi. Entre les pleurs, les odeurs corporelles inhabituelles en société, les cris, le silence, la situation se compliquait de minute en minute pour le petit groupe qui prenait de plus en plus conscience que leurs sorts étaient déjà scellés. Ils devenaient les sacrifiés, ceux qui auraient manifesté une opposition et tenter de renverser la situation, mais qui, faute de courage, avaient juste subi cet attentat, jusqu'à leur propre extermination.

14

Ils partirent de la casse quand Malik eut réussi à changer la pièce défaillante avec l'aide du gérant qui les regardait du coin de l'œil, soupçonneux, curieux. Pas trop regardant sur les deux billets de cent euros tendus par Malik. Ces billets avaient permis d'acheter une intervention tardive, presque nocturne, mais tolérée. Manon comprit assez rapidement que son compagnon avait l'habitude avec la mécanique, qu'il était habitué à se débrouiller seul. Il avait démonté la pièce directement sur la voiture indiquée par le commerçant. Ils prirent la route en direction de Rouen dans la foulée et décidèrent de manger un morceau en route, quand ils furent certains que plus personne ne se trouvait derrière eux. Ils s'arrêtèrent sur une aire de repos de l'autoroute. L'endroit n'était pas très peuplé, mais il y avait tout de même un peu de monde ce qui rendait l'endroit un peu moins glauque et moins grisâtre. Ils passèrent dans la file d'attente d'une petite cafétéria où le choix était restreint par un manque de passage en semaine, avec leurs plateaux ils s'installèrent sur une table isolée. Malik la regardait avec tendresse, comme s'ils se retrouvaient là en amoureux pour leur second rendez-vous, il la taquina :

— C'est la première fois que j'invite une fille à dîner sur l'autoroute.

— C'est vrai ? C'est pourtant un grand classique des rendez-vous romantiques. C'est ce que je trouve de plus charmant. En plus s'il te manque quelque chose chez toi, pour le repas, tu peux l'acheter en même temps et repartir avec le plein d'essence. Répondit-elle en souriant.

— Je ne te connais pas depuis longtemps, mais ça fait plaisir de te voir sourire. En tout cas, j'espère que demain matin cette histoire sera réglée pour que je puisse retourner à une vie classique, enfin un peu plus tranquille.

— Tu ne vas pas m'échapper si facilement, tu vas bénéficier de ma présence dans le coin et je vais solliciter de plus en plus souvent mon chauffeur Uber privé. J'adore cet homme, il est tellement serviable.

Son regard s'assombrit, elle continua :

— Je ne sais pas comment je vais continuer en fait, avec tout ce qu'il s'est passé, je ne suis pas sûre que l'on ne cherche pas à nous retrouver. On a dû laisser des traces dans cet immeuble. Toi et moi nous pourrions être recherchés.

— Il faudra vivre en te disant que tu as fait le nécessaire pour ta vie. C'était toi ou eux et si tu n'avais pas tiré ce coup de feu, ils auraient sûrement continué de me frapper au sol. Je ne m'en serais sûrement pas remis, déjà là je ne sais pas comment je tiens debout. Avoua Malik.

— C'est vrai, mais la pilule est dure à avaler tout de même, alors que fait-on ?

— Je dirai... on roule, on file le plus tôt possible à Rouen et l'on se trouve un petit hôtel pas trop loin du lieu de rendez-vous. Cela serait pas mal de pouvoir surveiller un peu avant de rencontrer les inconnus. Je préfère savoir combien ils sont cette fois ! Je n'ai pas envie de reprendre une volée.

— Cela me va parfaitement, tu veux que je conduise pour que tu te reposes un peu et que tu sois en forme demain ? proposa Manon.

— Je t'avoue que si tu t'en sens capable j'aimerais me reposer un peu, lui répondit Malik. C'est quand même incroyable, je ne me suis jamais autant fait conduire de toute ma vie.

Ils prirent le temps de finir leur repas, de boire un café et de discuter encore un moment. Ils firent connaissance, contents de se découvrir des points communs en dehors de cette histoire. Ils se dirigèrent vers la voiture tranquillement, Manon s'installa au volant et régla le siège pour conduire de façon sereine cette fois. Malik, assis du côté passager, alluma la radio quand Manon s'engagea sur l'autoroute et il entreprit de chercher une station où ils pourraient entendre les informations. Rien, il chercha sur son téléphone si l'incident de La Courneuve avait fait parler de lui. Il trouva un article et le lut à Manon.

— Est-ce que tu te souviens du bandeau sur BFM qui évoquait juste un règlement de compte ? demanda Malik.

— Oui

— Et bien maintenant, nous avons le droit à un article sur le site du journal Le Parisien, je te le lis :

Seine-Saint-Denis: une femme de 23 ans entre la vie et la mort à la suite d'une fusillade à La Courneuve.

Une femme de 23 ans et un homme, âgé de 38 ans, blessés par balles, lors d'une fusillade à La Courneuve, en Seine-Saint-Denis, a-t-on appris auprès du parquet de Bobigny. Une enquête a été ouverte et confiée à la brigade criminelle, selon une source proche de l'enquête. La voiture des tireurs présumés, toujours en fuite, n'a pas encore été identifiée. Les enquêteurs essayent d'en retrouver la trace grâce aux différents enregistrements vidéo, a précisé cette source. La fusillade a eu lieu à 8 h 15 au niveau de la rue Paul Verlaine, une des rues calmes et secondaires de cette ville de Seine-Saint-Denis. Selon cette source, le mode opératoire évoque un règlement de compte. Le pronostic vital de la jeune femme serait encore engagé à l'heure actuelle selon une source venant de l'hôpital, qui est en contact avec la famille.

Manon jeta un rapide coup d'œil à Malik avec un léger sourire au coin des lèvres.

— Je ne suis pas encore une meurtrière, c'est ça ?

— C'est ça, doucement tout de même Manon, il est noté que son pronostic vital est bien engagé. Elle peut encore mourir d'une minute à l'autre. Si elle se réveille, elle pourrait conserver

de lourdes séquelles. Mais sur le fond, tu as raison, pour l'instant, tu as blessé quelqu'un dans un mouvement de légitime défense.

— J'espère que la chance va un peu me sourire. Je souhaite de tout mon cœur qu'elle vive, pour moi, mais aussi pour elle, je suis sincère, espéra Manon.

— Je trouve que la chance est de notre côté depuis quelques heures, laissons passer un peu de temps, souligna Malik.

Elle tourna de nouveau sa tête et vit Malik en train de lui sourire, elle s'était déjà fait la réflexion aujourd'hui. Sa rencontre avec le chauffeur restait la meilleure chose dans sa vie ces derniers mois. Ils devaient gérer la remise de ce colis du mieux qu'ils le pouvaient, pour ensuite se sauver à Paris et tenter de reprendre une vie un peu plus casanière. Laisser la situation mourir dans l'œuf. Elle roula tranquillement en empruntant l'itinéraire qu'ils avaient choisi, en évitant Paris. Elle ne rencontra aucune difficulté sur la route, la réparation faite plus tôt semblait solide et Manon arriva aux alentours de Rouen vers vingt heures. Elle se gara sur le parking d'un grand supermarché en suivant les conseils de Malik qui s'était réveillé quelques minutes avant d'arriver à destination. Ils abandonnèrent temporairement la voiture et partirent à la recherche des transports en commun de la ville. L'aide des téléphones leur fut plus que profitable et ils rejoignirent

rapidement une station de métro. Malik avait le colis sous le bras et Manon portait quelques affaires sorties du coffre afin de passer pour des touristes malgré son visage contusionné. Ils arrivèrent rapidement sur la place où avait lieu le rendez-vous le lendemain matin. Ils se trouvaient sur les lieux en avance, analysant la place pour sécuriser l'échange et leur fuite. Manon s'assit sur un banc, fatiguée. Les douleurs palpitantes envoyées par son système nerveux l'épuisaient et elle ressentait soudainement le besoin de dormir, ou juste de fermer les yeux. Quand Malik vit que sa complice était assise, il s'approcha doucement. Sans aucun besoin de lui demander ce qu'il se passait, il lui proposa de rester là quelques minutes le temps qu'il leur trouve un hôtel pas loin. Il savait exactement le mal que ressentait Manon. Lui-même dut dormir plusieurs fois en route pour ne pas tomber. Le corps fatigué demandait du repos. Manon acquiesça sans paroles et vit Malik partir d'un pas rapide à la recherche d'un endroit où se reposer. Elle resta là, léthargique, sans la possibilité ou la volonté de se mouvoir. Elle fut soudainement inondée d'une vague de chaleur sur le visage, sa nuque devint raide comme du bois et elle sentait doucement sa vision s'éclaircir, un voile de lin venait se poser doucement sur ses pupilles. Si elle s'en référait à ses souvenirs, elle allait bientôt subir un énième malaise et cela ne pouvait se produire. Là, assise sur un banc avec le colis à livrer et Malik absent. Elle sortit de sa poche une paire de lunettes de soleil qu'elle avait

prise dans la voiture de Malik pour cacher ses yeux tuméfiés et elle les enfila. Elle se cala dans une position confortable ou sa tête reposait sur le dossier du banc par chance assez haut. Elle glissa son bras autour du carton et s'abandonna à la fatigue, éreintée, dans l'impossibilité de lutter plus longtemps contre les traumatismes de son corps réclamant du repos. Elle ferma les yeux. Elle les rouvrit quelques minutes plus tard sous la pression exercée sur son bras par une main encerclant celui-ci. Elle prit peur et se débattit de toutes ses forces, mais s'arrêta brusquement lorsqu'elle vit le regard de Malik, encore, il lui souriait.

— J'espère que je ne t'ai pas fait peur, dit-il pour la rassurer.

— Si un peu. Répondit-elle en souriant.

— Tu as réussi à t'endormir si rapidement, je suis parti 10 minutes à tout casser. Je nous ai trouvé un hôtel, juste ici, face à l'église où nous avons rendez-vous demain.

— Merci. Malik, j'ai vraiment besoin de me reposer.

Malik attrapa la jeune femme qui tentait de se relever seule et l'assista jusqu'à pouvoir passer son bras derrière sa taille. Il l'aida à marcher ensuite quelques mètres, afin de découvrir leur chambre pour la nuit. Manon peinait à marcher et sentait les regards posés sur ses blessures. Malik se sentait lui-même dans une forme mitigée et tous les deux se sentaient heureux de pouvoir se reposer quelques instants. Ils passèrent

devant le concierge de l'hôtel en lui adressant un sourire, l'homme, la cinquantaine, les observait d'un regard suspicieux, parfois témoin d'événements un peu folkloriques dans l'établissement. Ils empruntèrent l'ascenseur jusqu'au troisième étage. Malik put enfin ouvrir la porte de la chambre et délicatement venir poser Manon sur le lit. Elle souffla de soulagement à l'idée de ne pas devoir bouger dans les heures à venir. Elle se laissa à nouveau sombrer dans les méandres de son subconscient, elle se sentit avalée par le matelas. Il lui était impossible de résister. Le dessus de lit, pourtant légèrement crasseux, semblait doux et bienfaisant. Elle partit dans ses songes, ses rêves et ses cauchemars. Elle s'enfonça dans la couette, avalée par les plumes. Malik s'installa près de la fenêtre dans un siège confortable, il avait pris dans le minibar un Redbull et un paquet de M & M's. Il concentra son observation sur la rue. La vie était foisonnante sur cette place devant l'énorme cathédrale Saint-Ouen. Le lieu choisi n'était pas anodin. Au petit matin, il serait envahi par les travailleurs du jour, mais aussi les touristes matinaux, de quoi mettre à l'abri des regards leur échange discret.

Manon ouvrit les yeux, il était une heure du matin sur la pendule face au lit. Elle trouva rapidement Malik, qui était endormi comme un bébé dans le fauteuil près du carreau. Il était encore loin de pouvoir postuler dans la police, la surveillance ne

s'avéra être pas son fort apparemment. Elle le réveilla avec douceur et l'invita à se coucher lui aussi sur le lit, il s'exécuta sans discuter et se laissa choir sur le côté du lit où dormait Manon. Elle vint se placer à côté de lui, mit une alarme à huit heures sur son téléphone et posa sa tête sur le torse du chauffeur. Elle prit de grandes inspirations, ferma ses yeux. Avec Malik, ils tombèrent de sommeil ensemble, parfaitement synchronisés par leurs souffles respectifs.

15

Dans la pièce, certains avaient commencé à pleurer. D'autres essayaient de jouer sur la discrétion pour ne pas attirer l'attention sur eux. Carolina ne lâchait pas Jacques, elle tentait par tous les moyens possibles et imaginables de raisonner le comptable. Elle l'interpella encore :

— Jacques, fais évacuer Sylvain au moins ! Regarde-le. Il va mourir, il est en train de se vider de son sang, supplia Carolina.

— Et qui va l'emmener en bas ? Tu te proposes, je présume ? C'est bien ton genre ça, quitter le navire pendant qu'il coule. Répliqua Jacques en agitant son arme au-dessus des têtes.

— Tu es ignoble et injuste, s'il meurt ça va devenir encore plus compliqué pour toi. Pense à lui Jacques, à ses enfants, à sa femme ! Mince, à quoi joues-tu ?

Sur le visage de Jacques, aucune hésitation. Pas de remords non plus. Sylvain gisait sur le sol, il apparaissait blanc comme un linge. Trop tard. Jacques le connaissait pourtant bien, pourquoi cela ne le touchait pas de voir son collègue presque mort ? Le contraste avec son pantalon couvert de sang l'amusait, il leva son arme en direction du blessé, dans une lueur de sadisme Jacques voulut achever son collègue plutôt que de le sauver. Dans un réflexe non réfléchi, Carolina se précipita sur

le tireur pour l'empêcher de faire feu sur Sylvain. La décharge résonna dans la petite pièce. L'Italienne eut soudain les yeux qui cessèrent de pleurer, les deux mains serrées sur son ventre. Elle regarda Jacques les yeux pleins de détresse. Il fut comme frappé par un électrochoc quand il vit la tache sombre s'agrandir sur le chemisier de Carolina. Il n'avait pas prévu de la tuer, au fond elle se retrouvait toujours dans ses pensées, dans ses désirs, dans son cœur. Il n'avait pas prévu de la blesser non plus. Il se demandait encore ce qui avait pu lui passer par la tête. Poussé par son instinct soudain, Jacques attrapa Carolina avant qu'elle ne s'effondre sur le sol.

16

L'alarme sonna, Manon ouvrit les yeux délicatement, elle avait dormi d'un sommeil réparateur comme cela ne lui arrivait que trop rarement. Elle n'avait pas changé de position de toute la nuit, elle était toujours posée sur le torse de Malik. Lui était déjà réveillé et la regardait dormir. Ils savaient l'un comme l'autre qu'il fallait se lever et c'est Manon qui se mit en marche la première.

— Je file prendre une douche, je fais rapide. Je te laisse reprendre ta surveillance de policier amateur, tu veux bien ?

— J'avoue qu'on fait une fine équipe, plaisanta Malik. On passe notre temps à dormir. Je ne voulais pas t'inquiéter hier soir, mais j'ai revu la voiture rouge passer plusieurs fois dans la rue. Ils étaient deux à l'intérieur, je ne sais pas comment cela est possible, mais on a bel et bien été suivi.

— Je ne le sens vraiment pas cet échange, je me dépêche ! On boucle cette histoire au plus vite, car je suis de moins en moins rassurée avec ce colis dans les parages et ceux qui le cherchent.

Manon fila sous la douche pendant que Malik continuait d'observer sur la place, ce qu'il se passait. La rue prit vie rapidement et une petite brocante avait pris place devant leur immeuble. Pas de trace du véhicule observé hier. Manon sortit de la douche et vint à côté de Malik, ensemble ils s'organisèrent.

— Je vais descendre quand on verra l'homme au loin, il faut surveiller pour le trouver. Un homme avec un manteau rouge qui patiente cela ne devrait pas prendre trop longtemps, les gens portent des vêtements sombres l'hiver. Proposa Malik.

— Qu'est-ce que tu comptes entreprendre seul ? s'écria Manon. C'est tout simplement hors de question, je t'ai entraîné dans cette galère. Tu as risqué ta vie pour moi, maintenant il faut que tu me laisses gérer et agir seule, d'accord... Tu peux descendre si tu veux, mais tu restes sur la route.

— Impossible. Si tu veux gérer, pas de soucis. Mais je viens avec toi, aucune autre solution n'est envisageable. Conclut Malik.

— Tu es sûr ? Ça risque de devenir dangereux encore une fois et je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose, juste parce que tu as voulu m'aider.

— Je pense qu'on est un peu plus qu'un chauffeur et sa cliente non ? Même si l'on n'est ensemble que depuis quelques heures ça ne change rien à ma personnalité. Si je peux aider quelqu'un dans le besoin, je l'aide ! Et si je peux revoir tes jolis sourires en prime, c'est encore mieux. Dit-il en souriant.

— Allons à la fenêtre, il va arriver.

Après quelques minutes d'observations, ils furent en mesure d'identifier leur interlocuteur, l'homme attendait sur le trottoir face à l'hôtel, immobile, il observait les alentours sans bouger dans son manteau rouge. Ils descendirent ensemble,

calmement, Malik tenait le colis dans les bras. Ils passèrent devant le comptoir, il n'y avait personne cette fois, ils sortirent. Devant eux à quelques mètres, l'homme se tenait droit comme un piquet, téléphone à la main. Il s'avança vers eux, sourire au bout des lèvres et entama le dialogue.

— Bonjour, est-ce avec vous que j'ai rendez-vous ?

— Bonjour monsieur, répondit Manon. Excusez-moi, mais comment savez-vous dans quel hôtel nous étions ?

— Je pense que vous le savez très bien, comme les autres j'ai reçu l'information par SMS. À vrai dire, c'est le troisième rendez-vous que j'ai pour cet échange et vous êtes les premiers que je rencontre. Vous êtes les premiers à accomplir la mission jusqu'à la fin, puis-je prendre le colis ? Ma famille m'accompagne sous le prétexte d'un week-end et ils vont s'impatienter.

Malik lui tendit le paquet qu'il inspecta rapidement, ses yeux s'écarquillèrent quand il en découvrit le contenu. Manon sursauta quand il en ressortit la main, elle fut rassurée en voyant un téléphone, mais mis quelques secondes à comprendre. L'homme tendit le téléphone à Manon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous vous êtes laissé piéger ? Le carton est rempli d'explosif et vous vous pointez avec un mouchard, débarrassez-vous de ça. Éloignez-le de moi le plus possible. Mon identité ne doit pas s'échapper de cette

place, surtout pour la police. Je remonte vers Lille, tâchez de vous déplacer dans une autre direction avec le téléphone.

Manon saisit le téléphone tandis que l'homme s'éloignait déjà d'un pas rapide. Elle s'adressa à Malik, un peu paniquée.

— Comment le téléphone est-il revenu dans le carton ? Je suis sûre de l'avoir laissé à Orléans dans la maison de mes parents, je me vois encore en train de le poser sur la table.

— Je pense comprendre pourquoi la voiture nous suit depuis hier, sans s'en prendre à nous. C'est eux qui ont dû remettre le téléphone dans la voiture le temps que l'on se cache dans cette maison abandonnée. À tous les coups, ce n'est pas nous qu'ils veulent, mais juste le destinataire du colis. On retourne chercher la voiture et on le jette dans un fossé quand on aura repris la direction de Paris.

Quand ils traversèrent la route main dans la main, Manon eut à peine le temps de se retourner pour localiser la provenance du crissement de pneu. Malik s'envola, percuté par un véhicule roulant à vive allure. Leurs mains se séparèrent et Manon vit son compagnon retomber au sol dans un fracas de chair et d'os. Elle courut vers Malik, et elle tomba à genou devant lui, les mains jointes sur sa poitrine. Les larmes lui coulaient des yeux. Elle abandonna le combat, posa sa tête sur le torse de Malik et commença à pleurer.

17

Carolina se raccrocha à son cou, leurs regards se croisèrent et Jacques vit que la vie était en train de quitter son corps. Ni une ni deux, Jacques quitta la pièce avec Carolina accrochée à son épaule. Dans la salle de réunion, tout le monde se demandait si c'était la fin du cauchemar. Était-ce terminé ? Personne ne bougea. Jacques marcha vers la porte qui menait à l'ascenseur, ils se trouvaient maintenant à une dizaine de mètres de la cage métallique, mais Carolina commença à ne plus marcher. Un pied déjà ne se relevait plus pour donner la cadence du déplacement, Jacques la regarda tenta de la rassurer.

— Tiens bon, je vais te déposer dans l'ascenseur et les secours en bas s'occuperont de toi

— ... Non, c'est trop tard Jacques, je n'y arriverai pas.

— Essaye bon Dieu, s'énerma Jacques qui voyait que les yeux de Carolina regardaient dans le vide.

À ce moment précis, Jacques ne regardait plus où il marchait, les yeux rivés dans ceux de Carolina. Elle était en train de partir, la vie quittait son corps, son teint était pâle et Jacques n'arrivait presque plus à la tenir debout. Il ne vit pas le sac à dos abandonné en plein milieu du passage, et c'est sans surprise qu'il fut saisi quand ses pieds s'accrochèrent dans l'une des bretelles. Carolina d'un côté et son arme de l'autre, Jacques ne

put garder l'équilibre. Le poids de Carolina l'entraîna avec force vers le sol, frappant celui-ci de côté. Jacques comprit immédiatement au déclic sonore qu'il entendit qu'il venait de tomber sur le détonateur accroché à sa ceinture. L'explosion fut gigantesque, l'étage fut soufflé pour ensuite imploser sur lui-même. L'essence aidant, le feu se propagea à grande vitesse dans les étages inférieurs. C'est là que commença le chaos.

Méto, boulot, chaos.

Partie II : Origines

18

Debout depuis presque six heures du matin la migraine venait frapper son front de ses pulsations régulières. Jacques se leva du fauteuil et se dirigea vers la cuisine, les quatre heures de lutte avaient eu le dessus et il décida d'abandonner la bataille. Il se remplit un grand verre d'eau et attrapa sa boîte de médicament au-dessus du réfrigérateur. Il prit dans la plaquette l'avant-dernier cachet et le goba en buvant un grand verre d'eau. Deux solutions pour lui, habitué des maux de tête, soit le cachet se trouvait efficace et la journée était sauvée, soit le cachet ne l'était pas et la puissance des céphalées n'en serait que multipliée. Il alla se poser à nouveau dans son fauteuil, espérant se reposer encore quelques instants avant que la maison ne se réveille. Il sentait son cœur battre dans ses tempes, une barre lui martelait les yeux. Il ferma ceux-ci et prit son mal en patience. C'était la première journée des vacances d'été, quatre semaines de liberté à tenter de décrocher de son travail, à se rapprocher de ses enfants et de sa femme. Depuis quelques mois, ses migraines avaient pris plus d'ampleur qu'auparavant, de passagères elles étaient devenues chroniques. De gênantes, elles étaient devenues paralysantes. Il en était conscient, quelque chose ne tournait plus très rond dans son monde ces derniers temps, plus de joie au quotidien, la tristesse en

permanence, était-ce une dépression ? Un surmenage professionnel ? Impossible de comprendre pour lui, il continuait à poursuivre sa vie gardant son malheur passager enfoui au plus profond de lui-même. Nul besoin de mêler Marie à tout cela elle n'en serait que bien trop contente. Elle aimait s'immiscer dans ses pensées, le laisser avouer ses faiblesses afin d'agrémenter son quotidien. Elle aimait se donner un rôle de médiateur des problèmes du quotidien. Devenir encore plus utile pour lui, plus importante. Il lui fallait lutter, quelque temps encore au moins, la tristesse passerait, la joie de vivre reviendrait forcément. Il décida de sortir prendre l'air, de s'aérer l'esprit. Il chaussa ses baskets, passa par la cuisine pour écrire un mot et le laissa bien en évidence sur la table pour que Marie s'en aperçoive dès la descente du premier étage qu'il savait imminente. Il entendit du bruit à l'étage, pressa le pas pour ouvrir la porte et sortit sur la rue. Il sentit le soleil lui caresser immédiatement la peau, cette sensation le remplissait de bonheur pour son début de journée, il s'engagea dans la rue. Il marcha, dans un premier temps autour de la citadelle lilloise, petit passage de verdure au sein de la cité. Contrairement à ses habitudes, il se rendit ensuite dans le centre-ville. Il traversa toutes les rues pavées pour atteindre son but, jamais il n'avait autant apprécié une promenade citadine comme celle-là. Il était plutôt habitué des sorties à la campagne, des randonnées dans les bois, des visites d'églises et de cathédrale. La ville grouillait

en cette heure où le soleil commençait à percer un peu plus haut dans le ciel. Jacques observait la population s'épanouir en ce début de week-end, la même question le taraudait quand il observait les autres : que faisaient tous ces gens ? Où allaient-ils ? Quels étaient leurs buts en cette journée ? Il s'arrêta devant une boutique de téléphone, attiré par les appareils exposés à son regard. Il ne possédait pas de téléphone, encore un vieux modèle à touche qui lui correspondait tout à fait, du moins c'est ce qu'il pensait jusqu'à ce jour. Il entra dans la boutique et se mit à déambuler entre les différents modèles de téléphones qui étaient proposés. Il s'arrêta devant la dernière version du smartphone proposé dans la boutique, il le saisit dans la paume de la main en faisant attention à ne pas tirer trop fort sur l'antivol. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de passer pour un voleur aux yeux de tous. Le téléphone se trouva plus léger que ce qu'il imaginait, il le trouva agréable à tenir. L'appareil vibra dans sa main et un message apparut à l'écran, la démonstration était immersive au plus haut point, la publicité était bien ficelée pour rendre le visiteur déjà semi-proprétaire de la machine. Étrange phénomène, le message lui était adressé personnellement.

Un vendeur va venir s'occuper de vous. Allez avec lui au bout de la démarche commerciale, j'ai besoin de vous parler et vous avez besoin d'un appareil moderne. Ne réfléchissez pas plus, écoutez votre instinct.

Il sursauta quand un vendeur se présenta derrière lui. Il était en tout cas impossible que le message soit issu d'une quelconque technique publicitaire. Dans le cas contraire, c'était vraiment osé et le retour de flamme pouvait s'inverser et rater l'effet escompté. Le vendeur entama la discussion avec Jacques et ils parlèrent durant plusieurs minutes. Jacques évoqua le message sur l'écran, mais celui-ci avait disparu. Le vendeur fit mine de ne pas comprendre et expliqua à Jacques que tous les modèles étaient bien reliés au réseau téléphonique et que certains plaisantins pouvaient jouer avec les clients. La technique de vente était parfaite. Aucun besoin de se rendre en caisse pour y patienter dans la file d'attente. Jacques eut juste à remplir le formulaire pour créer son compte sur le site de la marque. Il paya le vendeur sur place grâce à un terminal mobile et quelques minutes après on lui rapporta dans un joli sac sa nouvelle acquisition. Il sortit rapidement de la boutique, marcha quelques minutes et s'arrêta. C'était la première fois qu'il succombait à l'impulsivité pour un besoin qui lui était jusqu'à maintenant futile. Il se remit en marche et décida de rentrer chez lui cherchant un moyen d'expliquer à Marie pourquoi il avait acheté ce téléphone. Achat injustifiable alors qu'il en décrivait l'inutilité depuis des années auprès de ses amis, de sa famille et surtout de ses enfants. Il fit un léger détour pour rentrer, profitant du soleil habituellement timide dans la région. Une fois le plein de luminosité effectué, il rentra chez lui. Dans sa tête, il

répétait sans cesse le motif motivant l'achat. Il n'avait pas écouté le vendeur plus que cela, mais quelques arguments de vente avaient tout de même retenu son attention. Il arriva rapidement chez lui et franchit la porte d'un pas décidé. Marie se trouvait déjà aux fourneaux, les enfants n'étaient pas au rez-de-chaussée, ils s'amusaient dans leurs chambres. Marie tourna la tête et sourit à son compagnon.

— Où avais-tu disparu chéri ? Je te pensai dans le garage ou le jardin, je n'ai pas vu ton mot tout de suite, interrogea Marie.

— Je suis allé à contrecœur dans le centre afin d'y réaliser quelques achats pour le travail, j'ai longtemps refusé le progrès, mais Carolina m'a proposé quelque chose que je n'ai pas pu refuser.

— Ah bon ? Elle ? Elle t'a proposé quelque chose ? Sans intérêt pour elle ? Je suis curieuse de savoir ce qu'elle a bien pu te demander, lança Marie, en croisant les bras sur sa poitrine.

— Je me suis acheté un téléphone. Avoua Jacques.

— Un téléphone ? Non ! Jacques Desmoulin s'est acheté un téléphone, fais-moi voir ça.

— Tiens, regarde, répondit-il en sortant la boîte du téléphone de son sac en papier.

Marie attaqua son mari à travers la brèche ouverte par l'achat compulsif.

— Qui va payer ce téléphone ? Tes enfants vont être jaloux tellement il est moderne. Et dis-moi, quel avantage tu aurais, à dépenser autant pour le travail.

— Attends, ne la juge pas trop vite, je suis freelance, je me dois de suivre les progrès technologiques pour rester efficace, dans l'air du temps. De plus, Philippe m'a expliqué où Carolina voulait en venir. Je peux utiliser le téléphone dans le train pour internet. Une heure le matin et le soir. Carolina m'a proposé de terminer une heure plus tôt le soir, si je travaille dans le TGV.

Marie demeurait sceptique, elle tenta de faire comprendre à Jacques qu'il devait se méfier.

— C'est étrange qu'elle soit si gentille avec toi tout d'un coup. Fais attention, que ce ne soit pas une manœuvre pour te mettre en faute, je ne la sens pas honnête cette femme avec tout ce que tu m'as déjà raconté.

— Ne t'en fais pas, je suis prudent. conclut Jacques

Il s'installa avec son nouveau jouet dans le fauteuil club et passa près d'une heure à démarrer l'engin. Il fut surpris de l'intuitivité de la prise en main d'un appareil aussi complexe et moderne. Il se rendit compte au bout de plusieurs minutes que ses deux enfants étaient descendus et qu'ils étaient tous les deux appuyés sur le fauteuil, de chaque côté de sa tête à contempler sa nouvelle acquisition. Hypnotisés par l'écran.

Il reçut son premier message alors que ses deux enfants étaient en train de regarder au-dessus de son épaule, instinctivement, il retourna l'écran sur sa cuisse et ordonna aux curieux de dresser la table. Quand ses enfants furent partis, Jacques consulta les messages, il s'agissait d'un numéro qu'il ne connaissait pas.

Bonjour, merci d'avoir été au bout de ma demande et de vous être procuré un téléphone digne de ce nom. Nous ne nous connaissons pas et j'aimerais vous rencontrer pour vous exposer un problème auquel je suis confronté et dont vous êtes victime vous aussi, sans le savoir.

Jacques eut du mal à réaliser, il avait certes reçu un message dans la boutique, mais il pensait jusqu'alors qu'il s'agissait d'une publicité innovante de la part de la marque. Sachant que ce n'était finalement pas ce qui avait décidé son achat, il supprima le message, non pas sans difficulté, puis il verrouilla le téléphone. Le téléphone vibra de nouveau et Jacques prit connaissance du message entrant, identique au premier. Il le supprima à nouveau une dizaine de fois pour le voir systématiquement réapparaître. Il décida de le laisser sans réponse quand Marie l'appela pour le repas. Il verrait pour résoudre le problème plus tard.

19

Il était environ trois heures du matin et sa dernière tentative n'avait toujours rien donné, des heures à fixer son écran dans l'attente d'un retour positif à l'appât lancé. Sa boîte mail s'enrichit soudainement d'une nouvelle entrée, il en vérifia la provenance. Il s'agissait d'une réponse à un email envoyé la veille et non le jour même. La demande avait été complétée soigneusement avec tous les renseignements nécessaires, il s'agissait maintenant d'agir avec rapidité avant que la personne ne s'en rende compte. L'accès à l'ordinateur d'un inconnu était toujours source de plaisir pour Lucas, la satisfaction de pénétrer son espace numérique privé restait le summum dans l'art de l'intrusion. La victime avait reçu un mail concernant son compte en ligne personnel lui indiquant une inactivité de celui-ci. Il lui était également précisé que sans connexion rapide, son volume disponible serait bloqué et ses fichiers seraient supprimés. Réaction immédiate chez les personnes les plus crédules détenant leur vie numérique intégralement stockée en ligne et protégée par un mot de passe en général peu compliqué. Lucas venait d'obtenir un accès total à un compte iCloud et se dépêcha de lancer le programme de duplication sur sa machine. L'opération demeurait simple, elle consistait à télécharger l'intégralité du compte en favorisant des dossiers prioritaires, les photos. En quelques minutes, il avait téléchargé les données.

L'utilisateur pouvait bien s'en rendre compte, il était trop tard. Maintenant, restait le travail le plus agréable selon lui, fouiller, analyser, s'immiscer. Il parcourut les photos en premier lieu, il y en avait quelques centaines qu'il fit défiler rapidement devant ses yeux d'habitué. Il arrêta le défilement, comme un chien de chasse à l'arrêt. Jackpot. Des photos d'une jeune femme nue, dans des positions aguicheuses. Un problème était à résoudre avant de continuer plus loin, les photos se trouvaient féminines et le compte piraté était lui clairement masculin. Il allait falloir remonter plus loin afin de trouver qui était la jolie demoiselle allongée nue, avec sa peau blanche contrastant avec le rouge des draps de soie. Il archiva temporairement ce dossier passant ainsi de nouveau dans sa boîte de réception espérant y trouver à nouveau une réponse positive à ses requêtes. C'était le cas, une excellente nuit en perspective pour le pirate aguerri. Le challenge était à la hauteur de son talent, une belle récompense était à la clef. Ils se chiffrèrent à quelques centaines à travers le monde, un millier peut-être d'après les renseignements qu'il avait réussi à se procurer. Des pirates informatiques sur un projet commun pour réaliser un défi fou, réussir à constituer la plus grande armée de zombie. La démarche était généralement différente, les pirates infectaient des machines afin de bénéficier de zombies numériques pour attaquer de gros sites web ou des sites gouvernementaux. C'était différent ici, il s'agissait d'obtenir assez d'informations sur une personne, un être humain, afin de

recourir au chantage. Photos, documents confidentiels, liaisons adultères, trafic, déclaration de revenus. Tout était bon à prendre et sa mission consistait juste à fournir un dossier contenant des profils éligibles au chantage. Cent euros de récompense par profil, un mois pour réaliser l'opération. Son dossier serait ensuite jugé et il recevrait la somme en bitcoin sur son portefeuille numérique. Il espérait gagner un paquet d'argent, selon son estimation, il détenait déjà plus de cinq mille euros de données numériques à revendre. La cause, la vraie, c'était de démontrer aux gens, quand l'attaque serait finie, que leur vie n'était pas protégée et isolée des personnes malveillantes sur le web. Le but était aussi lucratif, il serait possible pour Lucas de profiter quelques mois sans chercher comment manger, les défis de cette taille étaient rares et peu disponibles aux pirates de son genre. Il était calé techniquement, mais il lui restait encore beaucoup à apprendre, il s'en voulait souvent de pratiquer ce genre d'escroquerie, techniques non appréciées par la communauté mondiale des plus grands pirates. Le chantage des particuliers n'était d'aucune utilité pour eux. La lutte menée par la piraterie avait souvent un but précis consacré en général à des causes nobles, éthiques, défendant la liberté et les opprimés. Il travailla d'arrache-pied toute la nuit, fumant cigarette sur cigarette au point que la fumée stagnante lui brûlait les yeux. La vie des gens était tellement passionnante qu'il pouvait passer des heures

assis à son bureau à fouiller. Que s'était-il passé de différent sur son parcours et sur la leur, pour que des vies soient à ce point éloignées ? Comment ces gens qui ne voyaient pas défiler les années pouvaient-ils bien vivre sans dérailler, pour ne pas tout lâcher, tout abandonner et vivre, vivre la vie ? Supporteraient-ils sa vie de pirate sans pouvoir prévoir les choses du jour au lendemain ? Et lui supporterait-il une vie planifiée des mois à l'avance avec comme seule interrogation la grande question du choix du film devant lequel il s'endormirait ? Pourquoi la différence entre les êtres pouvait-elle s'avérer si importante ? Quand on regarde des enfants, ils évoluent en général de la même façon. Les mêmes découvertes au même âge, les mêmes bêtises au même moment, pourquoi tout cela devenait-il différent en étant adulte ?

20

Il passa au salon tandis que Marie se lançait dans la vaisselle et que les deux enfants eux s'en échappaient en courant dans le jardin, bien couvert de leurs manteaux d'hiver, bonnets enfoncés sur les oreilles. Avec un peu de chance, elle ne l'appellerait pas pour essuyer verres et assiettes. La table du samedi et du dimanche était généralement dressée avec le plus beau service, mais Marie évitait de le soumettre à la torture de l'engin électrique comme le lave-vaisselle. Lorsqu'elle finit par l'appeler, il prétextait requérir du temps pour régler son téléphone, elle n'insista pas plus. Il s'affaira donc à régler ce problème de message parasite, des messages supplémentaires étaient arrivés et Jacques en prit connaissance. Le message semblait toujours le même et lui donnait rendez-vous le lendemain matin dans un quartier de Lille, un léger doute vint titiller son esprit. Rien de tout cela ne lui ressemblait, un achat compulsif, un rendez-vous avec un inconnu qu'il n'avait pas envie de refuser, des mensonges à sa femme. Il avait pris sa décision avec hésitation, il irait le lendemain à cette rencontre, la curiosité le démangeait trop pour ne pas comprendre. Pourquoi plus rien ne le faisait douter, il se sentait extrêmement libre depuis quelques jours. Il lui fallait trouver une excuse afin que sa famille ait envie de partir avec lui en vadrouille. Une brocante matinale ferait parfaitement l'affaire, il avait bien

compris ces derniers temps que Marie fatiguait un peu des videgreniers, des objets militaires et de la routine des dimanches matin. Il était encore plus surpris quand il la voyait danser sur des airs de Zumba dans le salon ou quand elle décidait de se rendre en ville pour y boire un café avec sa sœur. La famille entière était en train de quitter la routine et changeait de comportement. Il se leva et alla essuyer la vaisselle avec sa moitié. Il commença son numéro d'acteur :

— Marie, je sais que tu ne raffoles pas des sorties du dimanche matin à fouiller les stands de vieux vétérans, mais il y a une brocante privée demain matin dans une courée pas loin d'ici. Un événement entre connaisseurs. Cela te dérange si je vais y passer une heure ou deux là-bas ?

— Je voulais suivre le cours de yoga demain matin, je veux profiter justement des vacances pour changer un peu mes habitudes et me remettre au sport, répondit Marie en espérant de la compréhension de son mari. Elle avait acheté une panoplie complète pour le sport. Tapis, gourde et survêtement tout neuf étaient déjà posés sur le canapé en attendant d'atterrir dans le sac de sport. Jacques n'avait porté aucun intérêt aux effets de sa compagne.

Elle le regardait en lui faisant comprendre que s'il souhaitait se rendre au vide grenier, il devrait se débrouiller avec les enfants.

— Bien sûr, vas-y. Veux-tu que je dépose les enfants chez tes parents si tu veux en allant à la vente ? Ces endroits sont bourrés d'objets qui peuvent tout de même les effrayer et certains des vendeurs ne sont pas toujours des plus rassurants. Lui avoua Jacques.

— Non pas de problème, cela ne me dérange pas, mais tu ne crois pas que financièrement tu as déjà dépassé le quota du week-end ?

— Pas du tout, de quoi parles-tu ?

— De ton téléphone Jacques, combien a coûté cet appareil ? Il doit valoir quelques centaines d'euros.

— Non pas du tout. Je l'ai payé avec la carte professionnelle, je vais pouvoir en déduire quasiment la totalité de mes charges, c'est le premier achat que je réalise dans ce sens. Je vais également apporter quelques objets en espérant procéder à quelques échanges, j'ai retrouvé un vieux carton de choses dont je voulais me débarrasser.

— Je te fais confiance. Soit tout de même raisonnable, la cave est déjà bien remplie.

Il lui fit un sourire, l'embrassa sur la joue et finit d'essuyer la vaisselle avant de retourner au salon. Il sortit son téléphone de la poche de son jean comme une vieille habitude et répondit au message, en confirmant sa présence au rendez-vous mystère. Il sourit. Impossible de savoir pourquoi, mais il se sentait heureux de s'accorder un peu d'aventure dans sa vie

bien rangée. Marie qui était en train de passer l'éponge sur la table l'observait indirectement, elle n'avait jamais vu son mari agir de façon aussi compulsive, ce téléphone n'était vraiment pas dans ses habitudes. La soirée fut tout aussi inhabituelle pour la famille Desmoulins. Contrairement à leurs habitudes, ils sortirent à pied se promener dans le vieux Lille un samedi soir. Ils burent en famille un apéritif en terrasse et finirent la soirée au cinéma après avoir partagé ensemble deux sublimes cornets de frites. Le retour à la maison fut magique pour Jacques, depuis des années il n'avait pas profité ainsi du quartier. Les lumières, le bruit, la douce agitation du début de soirée. Il se rappela soudainement pourquoi ils s'étaient installés ici et n'avaient toujours pas déménagé. Ils rentrèrent main dans la main avec les enfants devant eux, marchant fraternellement sur les pavés brillants. Quand ils se retrouvèrent dans la maison, Marie le remercia pour cette magnifique soirée et disparue dans la salle de bain afin de revêtir son pyjama. Jacques reprit tout de même ses habitudes hebdomadaires et s'installa dans son fauteuil club pour regarder les émissions de deuxième partie de soirée. Il n'allait jamais se coucher avec Marie, il préférait attendre qu'elle dorme et ne pas subir ses propres désirs face à sa femme résignée. Elle vint lui dire bonne nuit comme d'habitude et Jacques sentit comme une légère hésitation chez sa femme, elle allait lui dire quelque chose, mais se retint pour rapidement fuir la pièce et partir. Trop puritaine pour avouer à

son mari ses désirs soudains. Jacques attendit quelques minutes en zappant de chaîne en chaîne, il sentait ses yeux se clore lentement, doucement et surement. Il décida de prendre son nouveau jouet et d'en découvrir toutes les possibilités. Il cligna des yeux difficilement, des heures s'étaient écoulées et il n'avait rien trouvé d'intéressant, hormis les réseaux sociaux et il en était satisfait. Jusque-là, rien de révolutionnaire, il avait recherché le nom de certaines de ses connaissances et avait trouvé des profils sans intérêt. Un éclat de lucidité lui était venu soudainement. Il avait recherché le nom de sa directrice, Carolina, et avait trouvé un profil. D'abord hésitant, il fut extrêmement satisfait de découvrir que le profil était bien celui de la Carolina qu'il connaissait. Il avait rapidement compris la différence entre les profils privés et publics et se heurta à un mur quand il découvrit que le profil de sa patronne était verrouillé. Il eut accès à quelques photos de profil, mais rien de plus. Le nombre de personnes la suivant se comptait en dizaines. Il n'osa pas terminer sa démarche, créer un faux profil c'était tout de même franchir la limite au-delà de la simple curiosité. C'était confirmer son épanouissement au travers du voyeurisme. Un pas plus qu'engagé. Il ferma les yeux sans s'en rendre compte, comme cette année ou sur la route en rentrant d'un mariage il avait fini dans le fossé, sans gravité, mais sans voiture quelque temps. Il ouvrit les yeux vers deux heures du matin, il se déshabilla, tout désorienté qu'il était. Il monta les

escaliers en slip et alla se jeter dans son lit comme s'il sortait d'une fête beaucoup trop alcoolisée. Il s'endormit rapidement, épuisé, sûrement une des conséquences du relâchement total qu'il avait décidé pour ses vacances d'été. Sa nuit fut moins calme que le sommeil par lequel il s'était laissé happé dans le salon. Il se réveilla de ses cauchemars avec un mal de tête abominable, deuxième matinée de vacances, deux migraines. Quelque chose clochait là-haut. Il descendit et la maison lui parut vide, dans la cuisine c'était à son tour de recevoir un message écrit :

Je t'ai laissé dormir, les enfants sont chez mes parents. Rejoins-nous ce midi.

Ses vêtements se trouvaient encore dans le salon, posés sur le fauteuil club. Il s'habilla sans se laver, son esprit demeurait dans la brume. La sensation d'avoir le cerveau coincé entre de gros morceaux de coton, la langue gonflée et les yeux forçant pour quitter les orbites. Il quitta la maison en traînant les pieds, envahi par une sensation de mal-être, cette sensation qui brouille parfois l'esprit et rend n'importe quelle situation inconfortable. Jacques sut à ce moment précis qu'il serait mieux chez lui et non pas en promenade, mais il n'avait pas le choix. Les rues du vieux Lille lui parurent moins jolies, moins conviviales, moins accueillantes. Il marcha jusqu'à sa destination programmée sur son téléphone. Le quartier devenait

très vivant pour un dimanche matin. Arrivé à destination, il s'assit sur un banc décidé à attendre un signe extérieur. Il n'avait pas l'envie de chercher après quelqu'un le regardant, après tout si quelqu'un lui avait donné rendez-vous, il lui suffisait de le laisser venir à lui. Il continua à observer autour de lui, le temps demeurait grisâtre et les pigeons s'agglutinaient doucement, mais sûrement à ses pieds, en quête d'un morceau de nourriture à se mettre dans le bec. C'était le marché à quelques dizaines de mètres de lui, le festin des volatiles se ferait bien assez tôt. Jacques continua à exercer son passe-temps favori, l'observation. Le marché était bondé, rempli d'hommes et de femmes, déambulant au ralenti sous les auvents. Criants, échangeant des sacs pleins de nourriture contre de l'argent. La nuit n'avait pas apporté à Jacques son quota de sommeil. Ses yeux étaient légèrement irrités, comme remplis de quelques grains de sable. Un sable si fin qu'on ne le sentait pas, mais qui à chaque battement de paupière lui brûlait un peu plus la rétine. Personne ne vint durant plusieurs minutes, ce fut suffisant pour laisser Jacques se sentir idiot. Il était sur un banc assis devant le marché attendant qu'un inconnu vienne lui expliquer pourquoi il était important qu'ils se parlent. Sa femme dehors à pratiquer son sport et ses enfants étaient chez leurs grands-parents, il était seul, comme un demeuré qui s'était laissé berné par une simple publicité. Il se leva et fit front à son envie de rester pour comprendre, il décida de rentrer à pied. Il

détestait cette sensation. Se sentir idiot après s'être fait embobiner comme un bleu. Tout le monde connaît un jour ou l'autre cette sensation où l'on se laisse quasiment consciemment convaincre par une idée habituellement rejetée. Dans son métier, Jacques avait développé sa rigueur, sa droiture, sa personnalité qui aujourd'hui, l'empêchait de sortir des clous. Et pourtant, il avait effectué un achat compulsif, avait menti à sa famille, était venu rencontrer un inconnu, qu'aurait-il fait si un homme ou une femme s'était présenté à lui. Qu'aurait-il répondu si cette personne lui avait posé des questions ? Il était incapable de penser par lui-même, était-il vraiment conscient quand tous ses événements s'étaient enchaînés ? Pourquoi avait-il soudain l'impression qu'il devenait étranger aux choix faits dans sa vie, guidé par une force spirituelle inconnue ? Peut-être se trouvait-il en surmenage comme beaucoup en ce moment ? Ou devenait-il schizophrène ? Il accéléra le pas, presque au rythme d'un footing matinal, il se mit à courir doucement vers chez lui, pour se vider l'esprit.

21

Après quelques recherches, il avait bouclé le dossier, la fille sur les photos était bien identifiée, non pas grâce aux photos, mais grâce à d'autres documents qui existaient sur le stockage en ligne. Un joli dossier contenant des factures bien rangées laissait apparaître deux noms, le nom de l'homme propriétaire du compte et celui d'une fille, sûrement sa compagne. Lucas n'arrivait pas à décrocher des photos. Impossible de passer à autre chose, il revenait sans cesse dessus. Lucie, le prénom collait parfaitement avec le visage doux de la jeune fille. Avec sa poitrine, ses jambes et ses fesses également. Il y avait assez de photos pour découvrir la jeune femme sous tous les angles, mais ce qui intéressait le plus Lucas fut la vidéo. Il ne l'avait pas encore visionnée, il s'imaginait pour l'instant le son de sa voix, sa façon de se mouvoir. Il ferma la fenêtre avec les photos de la jeune femme et décida de vérifier sa boîte mail, une douzaine de messages attendaient datant de la veille quand il avait décidé d'abandonner de fatigue et de se coucher. Il avait temporisé la récupération des comptes de stockage le temps de terminer le développement de son logiciel d'automatisation de la récupération. C'était maintenant au point. Il lui suffisait de remplir un fichier avec les informations des comptes utilisateurs et ensuite son logiciel, lui, téléchargerait automatiquement les

données bien rangées sur l'ordinateur. Il n'avait plus qu'à trouver de bons clients et fouiller leurs vies. Un email sortait pourtant du lot, un message d'une adresse inconnue. Jusque-là rien d'anormal sur internet. Ce qui le fit accrocher le mail du regard fut l'objet de celui-ci. Recrutement équipe France. Il l'ouvrit et le lut tranquillement, conscient qu'il s'agissait très certainement d'un message important. Il prit son temps pour lire le contenu une deuxième fois, lentement ce coup-ci, un peu abasourdi par ce qu'il venait de comprendre. Avait-il bien compris ? Pourquoi lui avait-on envoyé ce message. Il savait que pour un événement de ce genre, il allait sûrement se retrouver sous surveillance, mais de là à se voir recevoir une promotion de ce genre si rapidement, c'est qu'il était plus que surveillé. Il lui fallait réfléchir, mais vite, un lien était présent dans le mail et il cliqua pour l'ouvrir. Il arriva sur une page web où il commença à naviguer. De menu en menu, il consulta la documentation qui lui était proposée. L'in vraisemblable vérité dévoilée à ses yeux le laissa sans voix. La révélation d'une telle manipulation des esprits pourrait s'avérer dangereuse et laisser éclater des manifestations partout. Bien pire que cela, une petite révolution pourrait bien s'enclencher. Lucas n'était pas un simple pirate informatique, cela faisait quelques années qu'il vivait rangé avec pour seuls excès les défis informatiques, mais il traînait tout de même un passé criminel assez important d'activisme contre l'état. Il avait passé des années en ZAD, les

zones à défendre, à organiser la vie des petites villes autonomes, à motiver les troupes pour mettre au point de nouvelles manifestations de rébellion. Des années durant, il eut à affronter la police et la gendarmerie. Des nuits à subir les assauts des forces de l'ordre. Des semaines passées couchées pour se remettre des coups reçus, matraques, jets d'eau, grenades de guerre, gaz lacrymogènes. D'autres journées passées à arbitrer les conflits au sein des ZAD, ces luttes entre extrémismes différents, ces différences de granularité d'implication dans la lutte contre le système. Les années de squat l'avaient fait vieillir prématurément, la vie y était dure, stressante et sans certitude d'un bonheur proche. Il s'était rangé, avait décidé de prendre un virage dans sa vie ou un peu de calme et de béatitude lui permettraient d'élever sa fille à mi-temps de façon conventionnelle. Ne pas lui imposer une vie qu'elle choisirait probablement plus tard selon sa propre volonté. Il lui était tout de même impossible d'avoir une vie rangée à cent pour cent, impossible de renoncer à ses convictions. La lutte numérique était certes plus confortable. Bien utilisée, elle restait tout aussi efficace malgré de légères baisses de la crédibilité dues aux fausses nouvelles sur les réseaux sociaux. Si la demande qu'il avait reçue était authentique alors il foncerait tête baissée. L'objectif était noble, à grand impact, mais la finalité demeurerait assurément plus proche de l'utopie que la réalité dans laquelle il baignait depuis

tout petit. Il répondit au message, acceptant une future rencontre en chair et en os avec les organisateurs de l'événement. Sa mission première était terminée et il reçut l'ordre d'envoyer ses dossiers récoltés jusque-là pour recevoir son nouvel ordre de mission. L'envoi des données lui prit le reste de la nuit et il fut satisfait du travail effectué. Il avait collecté près de soixante-dix dossiers et son logiciel tournait en boucle, encore, pour récupérer les données personnelles des nouvelles victimes. Les documents qu'il avait lus auraient pu lui paraître totalement absurdes tellement le contexte était énorme, tellement le sujet semblait invraisemblable. La manipulation du peuple par la technologie était un sujet largement exploité ces dernières années, les grandes compagnies du numérique étant sur une ascension exceptionnelle de la connaissance du cerveau humain. Il possédait tout de même quelques bases sur la connaissance du sujet qui était bouillant, mais tellement impossible d'en imaginer une réelle mise en œuvre aujourd'hui. Il fut sorti de ses pensées par l'arrivée d'un nouveau message. Comme il lui fut expliqué lors du premier contact, une nouvelle mission allait lui être confiée. Elle figurait là, sa mission de promotion, après lecture du message il fut doublement satisfait, il avait récupéré le suivi de Lucie. L'armée de pirate devait se compter en dizaines de petits génies de l'informatique, derrière chaque dossier constitué par les collecteurs, il y avait une autre personne qui allait l'exploiter avec un but ultime, une mission

importante faisant partie du projet. Il avait donc récupéré une mission pour la fille, et non pour lui, il était juste le levier qui devait agir afin de l'accompagner dans son épreuve. La mission paraissait assez simple, mais sa réalisation pouvait s'avérer complexe et dangereuse pour toutes les parties. Le texte était court et Lucas prit le temps de le relire doucement, plusieurs fois, mot par mot. Il devait aider une jeune femme, Lucie, à accomplir une tâche. Pas en étant gentil ni en étant serviable, mais bien en la faisant chanter. D'après le but de l'action, la jeune femme ferait partie d'une vague d'actes qui permettraient de libérer l'humanité de l'esclavage moderne. Avant d'accepter, Lucas devait vérifier la cause, le pourquoi. Il lui était impossible de foncer dans une pareille aventure tête baissée. Si vraie était la cause, si l'humanité devenait vraiment esclave, soumise comme l'indiquait le manifeste reçu alors le groupe de pirates pourrait compter sur lui plus que jamais. Il cliqua sur le deuxième lien reçu et téléchargea le dossier en ligne, il dut saisir le code reçu dans un mail. La double vérification effectuée, il patienta en croisant les bras, regardant sur son écran la progression du téléchargement. Quinze minutes après la réception des fichiers il alluma une cigarette et bascula la tête en arrière pour souffler la fumée vers le plafond, les yeux fermés. Il se leva, et sortit sur son minuscule balcon. La ville de Rouen face à lui était entrée dans sa phase nocturne. Du haut de la tour, il apercevait les rues du centre-ville au loin toutes

illuminées. Son appartement se situait au dernier étage, avec un accès au toit. Aucun problème de voisine en talons qui le gênait pour dormir la journée. L'appartement n'était pas grand, une pièce de vie, une chambre et une salle de bain. La salle de vie était remplie d'ordinateurs, allumés ou démontés. Des outils traînaient un peu partout, des câbles, fers à souder et autres instruments lui permettant de bricoler des machines au top de la technologie, sans se ruiner. Dans la chambre, juste un lit, des livres, des dessins et des toiles en cours de peinture. Deux univers bien distincts au sein de quarante mètres carrés. Séparés par une cloison de plâtre de quelques centimètres. Il jeta son mégot dans la canette de cola qu'il venait de boire et il prit un pétard bien parfumé dans le paquet au fond de sa poche qu'il alluma. Fini la réflexion pour cette soirée, place à un moment plus calme, quatre heures du matin c'était une bonne heure pour griller un pétard, divaguer une bonne heure et se retirer dans les bras de Morphée. Il fallait se reposer pour ne pas arriver les traits tirés dans la famille d'accueil de sa fille ou l'assistante sociale ferait encore des siennes. Le brouhaha de l'autoroute encore fréquentée malgré l'heure s'atténua doucement sous l'effet des plantes, il sentit les tensions de sa journée disparaître de son dos, de ses épaules. À l'inverse, son cerveau entra en ébullition, tout était si logique, il commençait à comprendre. Pourquoi luttait-il depuis des années, en guerre toute sa vie, en état de rébellion constante alors que d'anciens

amis à lui, de la même espèce, gisaient à des années-lumière de ses pensées ? Bien sûr, il restait conscient que la diversité de pensée dans son ensemble servait à élever la société, à élargir la vision commune, la pensée globale. Mais il était toujours impossible pour lui de comprendre comment deux esprits peuvent fondamentalement se trouver opposés dans leurs idées. Pourquoi leur étaient-ils impossibles de digérer les arguments de l'autre ? Cela jusqu'à vingt minutes avant la lecture du document. La nuit ne serait pas facile pour lui avec le sommeil trop léger qu'il traînait depuis des années. Elle serait mouvementée par des pensées obscures, souvent imaginées, mais jamais réellement validées. Il allait falloir confirmer certains points, mais il accepta la situation devant la preuve la plus évidente, la société. Celle-ci était sa propre esclave, chaque citoyen apportant sa contribution au repli sur elle-même. Il écrasa le mégot dans le cendrier posé au sol et rentra dans l'appartement. Il but un grand verre d'eau, enleva son t-shirt et se jeta sur le lit, bras croisés derrière la tête. S'il se lançait, il fallait qu'ils puissent s'assurer de la véracité des documents reçus. Que le tout demeure plausible, il lui fallait vérifier. Il laissa son esprit divaguer entre toutes ces nouvelles données, une nouvelle révolution semblait en marche et la chance lui avait permis d'y contribuer, il ne laisserait pas l'occasion lui échapper.

22

Il était trempé, à bout de souffle et ses jambes lui faisaient mal. Des années qu'il n'avait pas fait de sport, il avait soudainement ressenti le besoin de se dépenser, de courir pour évacuer les pensées dans son esprit. La migraine lui dévorait le cerveau. Il se retrouvait sous la torture de son propre corps. Pulsation après pulsation, il lui envoyait des décharges électriques dans le front, les tempes et l'arrière du crâne. Ses yeux pesaient lourd et il ne rêvait que de les fermer, de poser sa lourde tête et de rester le plus immobile possible. Éviter la lumière, le son, les interactions, juste laisser son corps se reposer et laisser passer cette crise. Il entra dans son domicile. La lumière qui pénétrait par la verrière lui brûla la rétine. Une seule envie, s'enfermer dans une pièce et se rouler en boule. Tenir sa tête entre ses mains puis attendre. Quand il franchit le couloir pour entamer l'escalier, il tomba nez à nez avec Marie qui resta figée face à sa moitié.

— Mon Dieu, Jacques, tu vas bien ? Tu es blanc comme un linge et tu transpires tellement ! Tu es en crise ? Encore ?

— J'ai dû rentrer de la vente, j'ai une terrible migraine. Je vais me coucher. Désolé les vacances commencent vraiment mal. Répondit Jacques en se massant les tempes.

— Ne t'inquiète pas pour cela. Je croyais que ton traitement était efficace ? Tu avais l'air de te sentir mieux ces

derniers temps. Ou alors tu ne m'as rien dit quand tu étais mal, interrogea Marie.

Jacques lutta pour maintenir la discussion.

— Non, tout allait bien, mais depuis hier matin la crise monte et maintenant j'ai besoin de me reposer. Je vais me coucher, on en discute plus tard, tu veux bien ?

— Oui, as-tu besoin de quelque chose ? demanda Marie. Je vais chez mes parents ensuite et je te laisse la maison. Tu seras bien au calme. Je sais que c'est de cela que tu as besoin.

— Ça va, merci. J'ai de l'eau en haut, il faut juste que je m'allonge. On parle plus tard. Je suis désolé chérie.

— Appelle-moi sur le portable si tu as besoin. Je t'aime.

Jacques monta les escaliers lentement, sans un regard pour sa femme qui connaissait de toute façon le comportement de l'homme face à l'intensité de la douleur. Chaque pas resonait dans son corps, lourd, mais le rapprochait de son sanctuaire dans les combles. Il arriva à la chambre avec difficulté, Marie attendait toujours en bas de l'escalier, en attente. Elle se mit en route quand elle entendit le son des stores de la chambre descendre. Jacques s'écroula dans le lit. Elle savait qu'il ne bougerait plus de là pendant plusieurs heures. Après quelques minutes dans une immobilité parfaite, les pulsations diminuèrent, mais ne libérèrent pas l'homme pour autant de sa souffrance. Il sentait toujours son cœur battre dans ses yeux. Alors qu'il commençait à relativiser sur sa souffrance

et à s'apaiser tranquillement, la sonnerie stridente de son téléphone lui perça les tympans. Il en reconnut le bruit, un SMS. Il prit avec souffrance le téléphone dans sa poche. Lorsqu'il le déverrouilla, il fut immédiatement agressé par la luminosité intense de l'écran, la douleur remonta immédiatement dans ses yeux. Il regretta tout de suite son geste jusqu'à ce qu'il accède aux messages. Il n'avait aucune idée de la provenance du message, c'était une photo, une photo de Carolina en sous-vêtements, faite elle-même devant un miroir. Pourquoi cette image lui était-elle envoyée ? Elle était plaisante à regarder Jacques se l'avoua. Mais comment était-il possible qu'il reçoive cette photo ? Surtout maintenant. Il réalisait son erreur en achetant ce portable. Sa vie était en train de devenir le terrain de jeu de quelques hors la loi et il avait pleine conscience de sa part de responsabilité. Il regarda la photo de longues secondes puis il s'efforça d'éteindre l'appareil, la douleur dans son front s'amplifiait, insupportable. Il posa de nouveau sa tête sur un oreiller du lit conjugal et se promit de ne pas se laisser distraire une seconde fois. Quelques minutes passèrent, insupportables. La douleur n'était pas habituelle, il en était certain. Le problème devait être grave, un anévrisme ? Une tumeur qui grossissait ? Il serrait sa tête entre ses mains, ses paumes écrasant ses tempes. Il commença à gémir à haute voix. Il n'avait plus le choix maintenant, il devait appeler Marie ou le SAMU directement. Il essaya d'attraper le téléphone au sol pour le rallumer,

impossible. Il patientait maintenant à genoux sur son lit, la tête entre les mains, les mains entre ses genoux, il pleurait. Il se redressa et ouvrit les yeux, tout apparaissait blanc. Impossible de distinguer les formes de la chambre sombre, son cerveau était en train de lâcher. Il hurla de longues secondes. Un craquement s'opéra dans sa tête, entre ses tempes. Jacques se tut, toute la tension de son crâne se relâcha en une fraction de seconde, ses yeux restaient grands ouverts, ses mains glissèrent le long de son torse pour venir se coller à ses cuisses. Il s'écroula sur le lit, dans le mauvais sens, la tête enfoncée dans la couette. Il réussit à garder son esprit conscient une minute ou deux, dans une lutte violente. Jacques lâcha prise laissant ainsi un éventuel repos éternel l'envahir. Il sombra, son esprit se mit en pause, il perdit connaissance. Il se sentit lutter durant son sommeil, il essaya d'émerger, mais à aucun moment il ne parvint à ouvrir les yeux. Il sentit sur son corps des contacts frais, chauds par moments. Il entendait un brouhaha, des voix qu'il ne comprenait pas, il était encore en train de rêver ou alors il était dans le coma, en mort cérébrale ? La lumière revint par vagues à travers ses paupières. Il essaya de les ouvrir pour la énième fois et le filet de lumière qui réussit à illuminer sa cornée lui redonna de l'espoir. Un homme le regardait, il lui était impossible de dire s'il le connaissait, tout apparaissait encore flou. Une autre silhouette apparue. Son esprit lui jouait des tours, il était seul quelques minutes auparavant, quand sa tête

l'élançait terriblement. Il entendit la voix de Marie qui l'appelait. Il se sentait en plein cauchemar, ses yeux s'ouvraient et il reconnut peu à peu sa femme. Elle était en train de le regarder, blanche comme un linge à son tour. Deux hommes le regardaient en agitant leurs lèvres à côté de sa femme.

— Monsieur, vous m'entendez ? Serrez mes mains si vous m'entendez.

Instinctivement, il serra ses mains sur le contact qu'il découvrit sur sa peau.

— Très bien monsieur, je suis médecin au SAMU, essayez de rester calme s'il vous plaît. Vous me comprenez ? demanda le médecin.

Il lutta pour répondre à l'homme.

— Oui... oui, mais que se passe-t-il ? Où suis-je ?

— On se trouve dans votre chambre, à votre domicile, c'est votre conjointe qui nous a appelés. Elle vous a retrouvé inconscient sur le lit.

— Je dormais, j'ai eu une grosse crise de migraine alors j'ai décidé de me reposer, chuchota Jacques.

— On va vous emmener. Il faut vous rendre à l'hôpital, vous avez eu un problème plus important qu'une simple migraine, monsieur Desmoulins. À notre arrivée, nous avons mesuré vos signes vitaux et votre pouls était beaucoup trop bas.

— Ah bon ?

— Oui sans parler de votre tension, c'est pour cela qu'il faut venir avec nous pour réaliser des examens complémentaires. Vous étiez complètement inconscient, au bord de l'hypothermie également. Oubliez les migraines. C'est autre chose, vous pouvez me croire. Nous devons nous dépêcher, vous avez probablement fait un AVC.

— D'accord. Marie, où se trouve-t-elle ?

— Je suis là chéri. Répondit-elle sur un ton qui se voulait rassurant tout en apparaissant derrière le médecin.

— Je suis désolé, j'aurais dû te prévenir quand je me suis senti mal, mais c'était trop dur. Avoua Jacques.

— Ne t'inquiète pas chéri, mon père va venir dormir ici avec les enfants et je vais te rejoindre à l'hôpital.

Le médecin s'adressa à Marie directement :

— Il faut qu'on y aille maintenant, on a déjà perdu trop de temps à essayer de le réveiller ici.

Marie acquiesça de la tête, inquiète d'avoir forcé la main au médecin afin qu'il s'occupe de son mari sur place. Maintenant que son père allait arriver, elle pourrait les suivre.

Les urgentistes chargèrent Jacques sur un brancard qu'ils descendirent avec soins et difficultés jusqu'au rez-de-chaussée. Ils reprirent leurs souffles une bonne vingtaine de secondes, puis entamèrent le trajet jusqu'à l'ambulance qui bloquait complètement la rue à sens unique. Personne ne klaxonnait pourtant, la patience était de mise envers le véhicule qui

illuminait la rue d'une lumière bleue. Quelques badauds étaient arrêtés, bloqués par la curiosité qui consomme chaque être humain face à ce genre de situation. Marie le regardait depuis le trottoir avec la peur peinte sur son visage, Jacques connaissait une de ses plus grandes angoisses. Il la connaissait parce qu'il avait joué les curieux avec sa femme et qu'il avait lu des messages de son téléphone. C'était une conversation avec sa belle-sœur, la sœur de Marie, son aînée. La conversation était apparue durant le divorce de celle-ci qui avait fait réaliser à Marie que si son gentil mari la quittait, elle ne possédait rien. Étant donné qu'elle avait arrêté de travailler à la naissance de leur premier enfant, elle n'aurait pas grande aide de la part des organismes de l'état. Dans le regard de Marie sur le bord de la rue pavée, Jacques voyait sa femme inquiète pour lui, mais autant pour elle. Pour les factures, pour la vie de tous les jours s'il venait à disparaître. La porte de l'ambulance claqua violemment quand le médecin fut monté avec lui. La fourgonnette démarra rapidement, la sirène hurlante. Jacques ferma les yeux sur les ordres du médecin, il devait économiser son énergie jusqu'à l'hôpital, ses constantes demeuraient toujours basses malgré son réveil, sa sortie de la léthargie. Les yeux fermés, il essaya de deviner où il se situait en fonction des suites de virages empruntés par le véhicule, il réussit avec précision à deviner l'entrée sur le périphérique lillois et sentit l'ambulance accélérer fortement. Le CHR se trouvait à quelques

minutes du centre, il lâcha un peu prise pour véritablement se reposer, la douleur était légèrement revenue dans sa tête à mesure qu'il s'était mis à réfléchir. Pour la seconde fois en quelques heures, il vécut comme un saut temporel, des minutes s'étaient écoulées le temps d'un battement de paupières. Il se trouvait à présent sur une table blanche, il gisait là quasiment nu, juste recouvert d'un vêtement hospitalier semi-transparent. Sa tête était maintenue à la table et l'on s'adressa à lui.

— Ne bougez pas monsieur, l'examen va commencer dans quelques secondes.

— Où suis-je ? Qu'est-ce que vous êtes en train de me faire ? Oh ! Où êtes-vous ? bafouilla Jacques.

Une porte claqua, une femme s'approcha de Jacques, mais il ne pouvait la voir avec précision. Sa tête était bloquée.

— Monsieur Desmoulins, je suis infirmière, vous êtes aux CHR de Lille et nous allons effectuer une IRM cérébrale, d'accord. Le temps presse, je vous demanderais de ne pas bouger, tâcher de rester le plus immobile possible.

— Bien sûr, veuillez m'excuser. J'ai eu une perte de conscience encore, je pense.

— Vous perdez effectivement conscience par intermittence. Confirma l'infirmière.

— Non, je ne me rappelle absolument pas mon entrée à l'hop...

— Monsieur, on finit l'examen s'il vous plait et ensuite le médecin va venir vous voir dans une chambre. Restez immobile.

L'infirmière s'en alla comme elle était venue, Jacques accepta son sort afin de ne pas endurer le supplice plus longtemps. La machine se mit en route et son corps pénétra dans l'énorme orifice, puis la machine devint bruyante, Jacques ferma les yeux à nouveau, fatigué par cette soirée agitée. Il se réveilla cette fois dans une chambre. Marie se trouvait au bout du lit et elle discutait avec un homme en blouse blanche. Elle jetait vers lui des regards par intermittences. Sa tête ne le faisait plus souffrir, mais son esprit stagnait dans un véritable tourbillon de brume, il se rappelait ses multiples réveils. Ses tentatives échouaient et il sombrait systématiquement à nouveau, en s'épuisant un peu plus à chaque fois. Il plissa les yeux pour observer sa femme, elle avait des larmes au coin des yeux. Quand elle le vit, la tête à moitié levée tentant d'écouter elle s'approcha doucement de lui, posa sa main sur son front, et appuya légèrement pour lui laisser comprendre qu'il devait se reposer. La chaleur de sa main lui procura un bien fou, le contact de sa femme le faisait revivre, il ferma les yeux. Il se réveilla à nouveau au petit matin, il voyait le jour se lever à travers le rideau. Il se sentait bien, beaucoup mieux que ces dernières heures où il n'avait fait qu'émerger par intermittence. Il réussit à se redresser, des affaires à lui étaient posées sur une chaise,

un plateau-repas avec un petit déjeuner terminé était posé sur la petite table à roulettes au bout de son lit. Il réussit à se relever sans trop de difficultés. Il tourna sur les fesses pour se retrouver les jambes dans le vide. Il regardait le sol, hésitant à se poser sur ses jambes. Il pria pour que celles-ci le retiennent quand il commença à glisser. Surpris, il s'attendait à ne plus posséder de force, mais ses jambes retinrent le poids de son corps sans aucun souci. Il marcha jusqu'au bout du lit et attrapa le relevé de ses constantes, sans se savoir médecin il jugea que tout allait pour le mieux. Il sursauta quand Marie entra dans la pièce au point d'en lâcher le bilan sur le support en plastique. Marie ne souriait pas, elle le regardait gravement. Jacques la contemplait également, sa femme envoyait un regard annonciateur de mauvaises nouvelles.

23

Vingt-cinq rue de la liberté, il vérifia à nouveau sur son téléphone, il arrivait au bon endroit. Aucune lumière n'était allumée dans la maison, mais il pouvait apercevoir les vagues de couleur qui émanaient de la télévision et se reflétaient sur les murs. La rue semblait calme, c'était tout à fait classique dans ce genre de quartier. Place huppée aux maisons de plusieurs centaines de mètres carrés. Loin de ses ZAD, Lucas se demandait combien de personnes pourraient vivre ici en se partageant espace et ressources. Il sortit de la voiture et prit la direction de la maison convoitée. Il aimait imaginer la fête des voisins dans ce genre d'endroit, cinq habitants au kilomètre carré, une bouteille de vin et un morceau de fromage suffisait, quelle tristesse. Arrivé devant la porte il sonna, attendit quelques secondes et vit la lumière de la pièce en façade s'allumer. Pas de bruit de clefs ou de verrou qui s'ouvre, la porte s'ouvrit directement, avec confiance. Un homme apparut dans la lumière diffusée derrière lui, il apparaissait petit, légèrement enrobé, une calvitie bien installée laissait apparaître des restes de cheveux grisonnants.

— Bonsoir, je peux vous aider ? lui demanda l'homme derrière sa porte.

— Bonsoir, monsieur. Vous êtes bien le docteur Herman ?

— Oui, c'est bien moi, jeune homme. À qui ai-je l'honneur ? demanda le docteur.

— Je suis Lucas Stanskii, j'ai trouvé vos coordonnées sur internet et je me suis dit que je pouvais me présenter à vous directement.

— Que me voulez-vous exactement ? répondit l'homme avec un regard légèrement tourmenté.

— Est-ce que je peux entrer ? Pour discuter, tout simplement. Pour parler science.

— Jeune homme, je n'ai pas pour habitude de laisser entrer chez moi des personnes que je ne connais pas. En l'occurrence, c'est la première fois que l'on se rencontre. Êtes-vous un de mes anciens élèves ?

— Je cherche des informations, vous êtes bien le docteur Herman, grand chercheur sur le cerveau humain, sur l'esprit. Grand gagnant de nombreux prix sur la recherche scientifique, sur le comportement et tout ce qui tourne autour du cerveau ? Professeur de faculté de médecine ?

— C'est bien moi oui, vous savez où vous sonnez ! Si c'est de l'argent que vous cherchez, vous n'êtes pas au bon endroit.

Lucas lui sourit gentiment. L'homme ne semblait pas vraiment effrayé. Il était juste en train de jouer avec lui et il l'avait bien compris. Le docteur Herman analysait tous ses gestes,

tous les mouvements de ses yeux, de ses mains, Lucas l'avait remarqué tout de suite.

— Je vous fais marcher mon garçon, entrez donc je n'ai jamais été avare avec les gens en quête de savoir.

Grosse surprise pour Lucas qui ne s'attendait pas à une telle réaction du docteur. L'homme s'était écarté et lui souriait en l'invitant à rentrer. Lucas se décida et pénétra le domicile. La décoration était vieillotte, mais tout paraissait parfaitement propre et entretenu, les meubles anciens en bois brillaient un peu partout dans la maison. Le sol était recouvert de tapis, de nombreux cadres ornaient les murs et les prix scientifiques s'entassaient sur une étagère un peu plus loin dans la salle à manger, Lucas les avait vus dès qu'il était entré. Il se trouvait au bon endroit.

— Allez-y, entrez donc. Un café ? Un thé ? Lui demanda le professeur avec la plus grande des courtoisies.

— Allons-y pour un café, s'il vous plaît.

Le docteur se décala pour laisser Lucas s'installer

— Installez-vous dans le salon, j'arrive.

L'homme disparut dans la cuisine et laissa Lucas en plan dans l'entrée. Il s'attendait à bien des réactions, mais pas celle-là, il se décida donc à parcourir les quelques mètres qui le séparaient du salon. Il s'arrêta devant la bibliothèque quelques instants. Des dizaines de livres remplissaient les étagères jusqu'au plafond, Lucas pencha la tête pour en lire quelques

titres. Des livres scientifiques pour la plupart, sur une autre étagère des policiers et de la science-fiction, sur une autre des BD ou encore des comics. L'homme semblait vraiment ouvert à tous les styles.

— Je partage ma bibliothèque avec mes deux petits-fils. Lui expliqua l'homme dans son dos.

Il attendait debout derrière lui, un plateau dans les mains avec dessus du café, du thé, et quelques petits gâteaux.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Les deux hommes se dirigèrent vers la petite table du salon, s'assirent et se regardèrent dans le blanc des yeux. Lucas prit soudainement conscience que tout ceci était éventuellement une manigance de ce cher monsieur Herman, en attendant que la police qu'il venait d'appeler arrive. Il n'avait rien accompli d'illégal, pas encore, et se dit qu'en attendant de pouvoir vérifier sa théorie, il pouvait tout simplement entamer la discussion. Il regarda dans les différents angles de la pièce, pas de caméra, pas de détecteur de mouvements. Le quartier devait s'avérer vraiment calme pour que dans une maison telle que celle-ci, il n'y ait aucune sécurité.

— Alors jeune homme, dites-moi donc ce qui vous amène à sonner chez moi un soir à une heure si tardive ?

— Je vous l'avoue, vous m'avez surpris. Je ne pensai même pas que vous me laisseriez vous poser mes questions. Après tout, on ne se connaît pas, je pourrai être quelqu'un de

dangereux, je pourrai en vouloir à votre argent ou à votre voiture.

— Pourquoi sonner alors ? Si vous me vouliez du mal, vous auriez tenté d'ouvrir la porte et vous vous seriez aperçu qu'elle était ouverte. Ou vous auriez pu passer à l'arrière de la maison et constater la même chose avec la porte du jardin. Là, il suffisait de prendre mes clés de voiture et vous sauver. Vous savez, j'ai rencontré beaucoup de monde dans ma vie, comme vous. C'est l'impression que j'ai, cela se ressent dans les traits de votre visage. Si vous étiez malveillant, parler aurait été la pire des excuses imaginables. Je reçois très souvent des élèves passionnés qui n'ont pas eu le temps de me poser des questions en classe.

— C'est vrai, c'est juste une chose étonnante à notre époque. Ouvrir sa porte à un inconnu cela ne se fait plus dans notre pays ni dans les autres d'ailleurs. Souris Lucas.

— C'est vrai, j'ai espoir tout de même que d'autres comme moi laissent venir à eux les esprits en quête de savoir, de découverte. Je peux vous l'avouer, vous êtes sûrement assez intelligent pour réussir à faire mouche avec la bonne question du premier coup.

— Pas trop dur à trouver quand on s'adresse à un docteur en neurologie.

Le docteur Herman lui sourit et se pencha pour attraper la petite théière, il versa calmement de l'eau dans sa tasse et

les émanations de plante se diffusèrent rapidement autour des deux hommes. Après de légères présentations et commodités, Lucas dézippa sa veste et y glissa une main à l'intérieur, aucun frémissement de la part du docteur, il lui sourit. Il en ressortit une pochette en carton pas du tout faite pour accueillir autant de documents.

— Alors je vous explique rapidement, dit-il en posant la pochette sur la table et en écartant les élastiques. Il s'agit de documents que j'ai reçus, ils proviennent d'une organisation assez discrète, d'un projet exactement et je cherche quelqu'un qui pourrait m'aider à en vérifier la possible mise en œuvre. C'est surement assez complexe pour vous et bien trop pour moi.

Sans dire un mot de plus le docteur Herman prit les premiers documents du haut de la pile et les fit glisser entre ses doigts. Un homme de science comme lui ne pouvait résister à la découverte d'une nouvelle équation à résoudre. Il se cala au fond de son siège, posa ses lunettes rondes sur le bout de son nez et regarda Lucas.

— Mon garçon vous êtes conscient que je vais devoir lire tout cela et qu'il va me falloir du temps. Je ne sais pas de quoi il retourne, mais c'est un véritable roman que vous venez de me donner.

— Je vous laisse lire et en tirer votre propre avis, je peux me poser sur la terrasse ?

— Faites comme chez vous, lui répondit-il alors qu'il était déjà en train de replonger dans les documents.

Lucas attrapa sa tasse à café et sortit sur la terrasse, il s'installa sur une chaise longue en bois. Il faisait frais, à peine quelques degrés. Il sortit un joint de son paquet de cigarettes, l'alluma et posa sa tête sur le dossier. Il ferma les yeux, la suite de sa vie se déciderait ce soir, le chemin qu'il allait emprunter s'annonçait violent ou non, pacifique ou offensif. Tout reposait sur l'analyse du docteur Herman. Il finit son joint tranquillement, savoura son café et ferma les yeux. Il se laissa voyager à travers ses pensées, comme à chaque voyage cannabique. Quelle était la possibilité de se présenter au domicile d'une personne inconnue, de demander à lui parler, de rentrer chez elle pour se retrouver quelques minutes plus tard sur sa terrasse avec un café et un pétard ? Aucune, selon Lucas. La situation était inconfortable et légèrement malsaine. L'homme le connaissait peut-être, ou alors il connaissait le programme. Lucas le vit plusieurs fois se retourner vers la terrasse, le visage de plus en plus fermé, l'air de plus en plus grave. Après une demi-heure, passée à rêvasser et à s'abandonner à la méditation rebelle, Lucas fut saisie de retrouver le docteur Herman devant lui. L'homme lui fit un simple geste de la tête pour l'inviter à rentrer et tous deux retournèrent s'asseoir au petit salon. Le professeur semblait gêné, mal à l'aise. Il regardait le sol, et quand il s'adressa à Lucas c'est en se redressant dans son siège et en

adoptant, pour la première fois de la soirée, une posture défensive, protectrice avec les bras croisés sur la poitrine.

— Jeune homme, je ne sais pas trop quoi vous dire, il est possible que vous soyez amis avec un de mes collaborateurs et qu'il s'agisse d'une mauvaise blague très bien ficelée. Ou alors vous êtes sincère, vous savez ce que vous avez entre les mains et vous désirez m'utiliser afin de comprendre de quoi il retourne exactement. Avant de me dire quoi que ce soit, écoutez bien attentivement ma question : qui vous a donné ces documents ?

— Je les ai reçus par mail, d'une adresse inconnue, dans le cadre d'un projet commun assez secret.

— C'est impossible... Pourquoi êtes-vous venu me voir, vous n'êtes pas un élève ?

— Non, je ne vous ai jamais rien dit de tel. Avoua Lucas.

— Comment me connaissez-vous alors ? Pourquoi venir ici ? Ce que vous tenez entre les mains ce sont mes travaux, le fruit d'une dizaine d'années de recherche pour le gouvernement français. Vous n'êtes pas là par hasard, que voulez-vous exactement ?

— Vous venez de me confirmer que ces travaux sont réels. Je voudrais maintenant savoir s'ils sont utilisés et à quelles fins. Je me doute que vous êtes très certainement contraint à un engagement de confidentialité, mais il faut que je sache si les autres documents que j'ai s'avèrent authentiques

eux aussi. Savez-vous au moins à quoi vos travaux ont servi ? lança Lucas au professeur troublé.

— C'est de la recherche... sur le cerveau. C'est destiné à la médecine, pour la maladie d'Alzheimer, pour toutes les maladies cérébrales dégénératives ! À quoi voulez-vous donc que cela serve ? s'énerva le docteur.

— Je ne sais pas, vous pourriez me vulgariser un peu ces documents, je ne suis pas scientifique dans l'âme ?

Le professeur Herman devint pâle, comme frappé par un coup de poing en plein estomac. De légères gouttes perlaient de son front. Lucas se rendit compte que le docteur s'attendait sûrement à rencontrer un élève et discuter avec lui, pas à revenir des années en arrière.

— Écoutez, jeune homme. Il ne m'est normalement pas autorisé de parler de ces recherches. Elles datent des années 2010, j'en suis l'initiateur, mais j'ai été évincé du projet au bout de quelques années quand il a été récupéré par un service que l'on qualifiera de non médical du gouvernement. Je ne suis pas au courant de la suite qui lui a été donné, je ne sais pas s'ils ont poursuivi mon travail. En gros, je ne savais rien jusqu'à il y a dix minutes...

— Pouvez-vous m'expliquer à quoi correspondent vos premières recherches ? Là-dessus, vous pouvez discuter, il s'agit de choses qui se sont passées avant l'arrivée de l'état ?

— Oui, après tout, c'était il y a presque dix ans maintenant. Je peux vous détailler mes premières recherches. Mais à une seule condition : quand j'en aurai fini, vous m'expliquerez pourquoi vous voulez mes explications.

— Bien entendu, comptez sur moi. Lui confirma Lucas.

— J'ai votre parole ? demanda le docteur avec un regard interrogateur.

— Vous l'avez !

Lucas sortit une seconde pochette de sa veste

— Tout est là. Lui dit-il tenant la pochette en l'air.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai amorcé le projet. Il s'agissait de la conception de nanoparticules. Des particules si petites qu'elles déambulent dans le corps sans que vous en ayez conscience. Elles sont indétectables par les outils de la médecine d'aujourd'hui, il faut un équipement spécial si vous désirez les retrouver. Le but fondamental des recherches portait sur une récolte de données continue chez des patients malades et de patients témoins. En quelques mois, nous avons réussi à obtenir des particules qui arrivaient à atteindre le cerveau. Véritable miracle, les patients prenaient une pilule, les particules miniatures étaient libérées dans l'estomac et par le chemin classique elles regagnaient le système sanguin. Le but premier a été de rencontrer, pour un patient, assez de particules dans le corps pour qu'elles soient réparties dans l'ensemble du système sanguin de façon homogène. Quand nous avons franchi cette

première étape, il a fallu interagir pour la récolte de données et c'est là que l'état a commencé à s'intéresser à notre projet.

— C'est à ce moment qu'ils vous ont évincé des recherches ? questionna Lucas.

— Non, à ce moment-là, nous avions seulement l'appui du gouvernement pour la partie communication. Rien de tel n'existait dans le domaine des nano éléments. Après de longs mois de recherches, nous avons réussi à développer une méthode pour récolter les données. Une vibration particulière les faisait réagir et vibrer à leurs tours. Enfin bref, le fond technique n'est pas le plus important. À ce moment précis, nous étions capables d'envoyer des nano robots conçus en laboratoire et faits de matières organiques. Ils étaient capables de restituer des informations basiques dans le corps de quelqu'un et portant sur son état de santé. Un pas de géant. Puis les recherches se sont emballées, la taille du laboratoire a été multipliée par cinq. La structure a été agrandie. La direction a changé également et les recherches ont été orientées vers d'autres directions encore inexplorées. Plus de travail sur la récolte de données, mais sur les possibles interactions directes avec les éléments chimiques du cerveau. Tout ce que je viens de vous expliquer, c'est inexistant dans les documents que vous m'avez donné. Maintenant avec ce que j'ai lu, je peux tenter de vous résumer la suite des recherches menées. Je pense que

c'est vous qui avez l'application réelle de tout cela dans le reste des documents.

Lucas devint heureux de pouvoir apprendre au docteur Herman, la suite de l'exploitation de ses travaux.

— Effectivement, l'application de tout cela est décrite. Là-dessus, pas besoin d'explications, je vous l'assure. Je cherche juste à vérifier la véracité des faits exposés dans les rapports scientifiques. Mais je vous rassure, je n'ai qu'une parole et vous y aurez accès.

— C'est assez incroyable, avoua le docteur. Les recherches qui ont suivi mes travaux sont à une autre échelle. Les documents sont signés par les plus grands pontes mondiaux de la recherche sur le cerveau. La taille des particules a été encore réduite, mais ce qui ressort le plus c'est la partie communication. D'après les détails, les particules du cerveau réagissent uniquement à des stimulations extérieures, le reste des particules en suspension dans tout l'organisme est à l'état végétatif. De cette façon, elles économisent sur leur durée de vie.

— À quelles stimulations réagissent ces particules ? demanda Lucas.

— Elles réagissent à des impulsions précises, reçues par le cerveau depuis les nerfs optiques. Ils ont donc réussi à obtenir une réaction à une stimulation visuelle. Regardez ici, sur cette autre page. Ils parlent de l'aspect des microparticules. Les

nanéos. Elles ressemblent trait pour trait à des globules rouges. Pourquoi l'aspect des nanéos aurait-il des similitudes avec des éléments déjà existants dans le corps, à part pour les dissimuler ? Vous en savez plus là-dessus, je n'ai pas encore lu tous les documents, il y en a bien trop ?

— Effectivement, vous avez l'œil, on peut dire qu'en quelques minutes vous avez répondu à des questions que je me suis posé pendant des jours.

— Et donc, quelle est l'application exacte des nanéos ?

— Si je vous dis que vous en êtes infesté, me croyez-vous ? Lui lança Lucas, un grand sourire aux lèvres.

24

A lors, dis-moi ! As-tu parlé au médecin ? Qu'est-ce qu'il se passe exactement ? Je m'inquiète avec le regard que tu me fais. C'est quelque chose de grave ? Je n'ai jamais eu de crise si violente depuis que j'ai ces fichus maux de tête.

— Écoute Jacques, j'ai longuement discuté avec les médecins. Ils n'ont jamais vu cela, c'est sûrement passager et il ne faut pas trop s'inquiéter pour l'instant. Je suis très contente que tu te sois enfin réveillé, cela fait des jours que je m'inquiète et que je ne vis plus.

— Marie, explique-moi s'il te plait ! J'aimerais savoir ce qu'il m'arrive.

— Les premières pistes penchent vers la maladie de Gelineau. La narcolepsie si tu préfères. Mais tu es dans un cas assez rare. Les docteurs m'ont parlé d'un symptôme, la cataplexie. Tu penses te sentir conscient par moment, cela se voit dans tes yeux, mais ton corps ne réagit pas du tout. Cela fait des jours que tu sembles dormir alors que les médecins m'ont affirmé que tu étais présent à certains moments.

— C'est juste de la narcolepsie ? Mais je n'ai jamais eu ce genre de problème auparavant. Pourquoi maintenant ?

— C'est une forme sévère Jacques, les cataplexies te paralysent complètement. En général, elles sont déclenchées

par une émotion forte ou du stress et chez toi cela se passe en boucle. Il y a un comme un cycle régulier dans les crises. À chacun de tes réveils, tu replonges systématiquement depuis trois jours. J'avais perdu espoir et te voilà, tu es revenu et tu sembles ne plus avoir aucun problème. C'est à ne rien y comprendre.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

Marie lui répondit avec le visage rayonnant, content de retrouver un peu son compagnon.

— Quatre jours chéri, quatre longues journées interminables pour te dire.

— Je n'en reviens pas, j'ai passé autant de temps à dormir ? Et ma tête ? Quand j'étais seul à la maison avant que tu arrives et que tu préviennes les secours j'avais un mal de tête terrible. J'ai eu l'impression que ma boîte crânienne allait éclater. Je n'ai rien au cerveau ? Il doit exister une tumeur qui comprime le tout là-haut.

— Non, tout va bien. Tu as fait une IRM et un scanner, ils n'ont trouvé aucune tumeur, aucun cancer, aucune trace d'AVC. Un seul examen a pour l'instant donné des résultats, c'est l'électroencéphalogramme. L'activité de ton cerveau semble inhabituelle si on la compare à celle du cerveau d'autres narcoleptiques.

— C'est-à-dire ?

— Je n'en sais pas plus, tu sais, il est tard et je suis fatiguée. Je vais devoir prévenir un médecin que tu es réveillé et ils pourront sans doute nous donner plus d'informations.

Marie quitta la pièce avec une larme à l'œil, un sourire en coin. Jacques se sentait bien, comme s'il se réveillait d'une longue sieste. Pas de mal de tête, pas de pulsation dans les tempes, la migraine avait finalement quitté son corps. Cependant, la cause profonde de ce mal l'inquiétait tout de même, on allait peut-être lui découvrir une maladie rare, incurable. La fin d'une vie à moitié vécue, Jacques s'en voulut de finir victime et bourreau de son propre malheur. Personne d'autre que lui n'aurait pu décider d'un changement de trajectoire, d'une nouvelle perspective d'existence. Il sortit la tête de sa chambre et contempla les couloirs déserts, seule une femme de ménage était en train de laver le couloir à quelques mètres de lui, des écouteurs vissés sur ses oreilles. Il était tard, et l'hôpital rentrait dans une phase de sommeil temporaire. Il s'avança dans la partie du couloir inoccupée. Les portes des chambres entrouvertes laissaient apercevoir des hommes et des femmes endormis paisiblement dans des lits médicaux. Il entra dans une chambre où un homme était endormi, c'est comme cela que Marie le voyait quand il se trouvait en cataplexie. L'homme avait les yeux entrouverts, de la bave lui coulait du coin de la bouche et il régnait dans la chambre une odeur d'urine et d'excréments. Jacques sortit et regagna sa

chambre d'un pas rapide quand il fut interpellé par un homme vêtu d'une chasuble de coton généralement portée par les infirmiers. L'homme avait attrapé son bras et le tenait fermement, il regardait le sol et s'adressa à Jacques :

— Vous devez sortir, les symptômes ont disparu maintenant et vous ne devez pas rester ici. Dans moins de trois à quatre jours, vous serez contacté sur le téléphone que l'on vous a remis, vous devez reprendre le cours de votre vie. Prenez sur vous, signez une décharge et sortez d'ici. Dans le cas contraire, ça sera plus grave, je vous le garantis. Vous n'êtes pas encore condamné.

L'homme le lâcha et prit la direction opposée d'un pas rapide. Il n'essaya même pas de le rattraper, persuadé que cela était complètement inutile. Marie arriva derrière lui, inquiète.

— Jacques, avec qui discutes-tu ?

— Euh, il me semble que c'est un infirmier, répondit Jacques légèrement troublé.

— Impossible, il n'y a que des infirmières ce soir. J'ai pris le café avec elles en début de soirée.

Jacques eut du mal à digérer l'information que venait de lui fournir sa femme. Depuis les jours qui avaient suivi l'achat du téléphone, sa vie avait pris un tournant particulier. Il retourna à sa chambre d'un pas traînant, sans adresser un seul regard à sa femme. Marie le regarda s'éloigner dans sa tenue hospitalière presque transparente, elle se mit en marche pour le

suivre doucement. Les médecins lui avaient demandé de patienter, l'état catatonique dans lequel il avait été quelques jours, pouvait causer quelques troubles de la personnalité. Il se mit dans son lit, tira le drap jusqu'à son menton et ferma les yeux. Qui était cet homme ? Et comment le connaissait-il ? Le téléphone, la fausse rencontre dans Lille, les maux de tête, la crise de migraine, la narcolepsie, la cataplexie. En une poignée de jours, sa vie avait basculé et pris un virage à cent quatre-vingts degrés. Marie n'insista pas, il la sentait l'observer. Elle quitta la pièce la larme à l'œil et le laissa se reposer.

25

Le Docteur Herman regardait Lucas d'un œil sombre, les larmes lui coulaient des yeux sans aucun contrôle. Le jeune homme lui avait paru courtois, curieux, en recherche d'informations qui ne lui semblaient pas accessibles jusque-là. La situation s'était complètement inversée quand le jeune homme lui avait présenté la suite des documents. Ils avaient passé la nuit complète à deux, à parcourir l'ensemble des textes dans tous les sens possibles. Ses recherches lui avaient été confisquées à l'époque, quand il avait atteint un niveau très encourageant. Lui-même avait repris les travaux d'un prédécesseur quand l'état français avait voulu donner un coup de fouet à la thématique abordée par le professeur Herman. Il était évident que le gouvernement ne laissait aucun scientifique s'emparer entièrement du sujet. Pour Lucas, il avait repris en détail tout son parcours en lui détaillant les recherches. Leur conclusion était la même, si les documents se trouvaient exacts, alors la situation était catastrophique pour l'humanité tout entière, pour la liberté et pour la pérennité du monde. Les progrès avaient été fulgurants depuis la passation de ses travaux. Le dernier document leur avait permis de découvrir des nanéos très inquiétants. Les robots miniatures ressemblaient à des globules rouges, même taille, même couleur et même utilité. En effet, quand ils se trouvaient en mode « veille » les nanéos

permettaient le transport d'oxygène dans le corps à la manière d'une cellule naturelle créée par le corps humain. Par un procédé encore inconnu des deux hommes, les nanéos arrivaient à se propager de façon assez uniforme dans l'ensemble du système sanguin. C'était le mode de fonctionnement décrit dans la documentation comme « mode primaire », un mode où la répartition des microorganismes figurait uniforme dans le corps entier. Le « mode secondaire » demeurait beaucoup plus complexe à appréhender et c'est sur cette partie que les deux hommes avaient réfléchi. Ce mode secondaire causait un léger déséquilibre dans le réseau sanguin lors de son activation. La totalité des fausses cellules se regroupait grâce au transport naturel de l'oxygène du sang vers le cerveau. Comme pour un globule rouge classique, il leur fallait environ une minute pour que le corps humain amasse les cellules autour du cerveau. De la même façon que pour l'activation progressive, les nanéos se remettaient à circuler dans le réseau sanguin après leurs missions accomplies. La mission en question, le docteur n'en revenait toujours pas. Les nanéos semblaient capables d'imiter et d'émettre n'importe quel type d'hormone ou de neurotransmetteur selon la stimulation visuelle reçue. Dopamine, adrénaline, endorphine, mélatonine. La base de toutes les émotions humaines devenait activable sur commande en moins d'une minute, en fonction du dosage de chaque hormone. Les nanéos semblaient capables de

déclencher au besoin une émotion, un comportement, une pensée. Le professeur regarda Lucas, d'un air plus que perturbé.

— Tu te rends compte de ce que j'ai fait, de ce que j'ai initié. En toute modestie, j'ai l'impression d'être Einstein qui découvre que l'on a fabriqué une bombe surpuissante avec mes connaissances. Ces robots, bien que faits de matière quasi organique, sont de véritables gestionnaires du comportement humain. Le seul emploi où leur application serait autorisée et justifiée serait, à la limite, dans le cadre judiciaire. Empêchez un mari de battre sa femme, obligez les gens à dire la vérité, même sur ce terrain-là déjà on en oublie ce qu'est la liberté de chacun, c'est déjà trop intrusif.

— Oui, mais vous avez constaté tout comme moi que le contexte d'usage est bien plus élargi que le domaine judiciaire ou médical. Il est impossible pour vous de justifier avec certitude que votre belle voiture achetée il y a deux ans est un achat réfléchi. Impossible d'être sûr que vous mangez des céréales qui vous plaisent le matin. Il est même possible que la série télé que vous êtes en train de regarder vous plaise vraiment ! Nous sommes devenus esclaves d'une société de consommation gérée par un pourcentage très faible de la population. Les élites à qui profite tout cela sont bien pires que les esclavagistes des siècles précédents. Imaginez qu'il soit possible de contrôler la pensée, l'émotion, le comportement d'une population entière

par simple exposition à certaines images subliminales. Comment demeurer certain que vous êtes maître de vos décisions ? Est-ce vous qui le voulez vraiment ?

— C'est impossible que l'on en soit arrivé là ! Cette situation aurait dû apparaître aux yeux des scientifiques indépendants, cela aurait dû s'ébruiter du laboratoire à l'origine de la conception initiale. Quelqu'un a bien dû s'apercevoir de quelque chose, c'est bien trop gros pour que cela soit possible.

— Essayez de réfléchir à ce qu'il se passe avec le cerveau humain depuis les deux dernières décennies. Les maladies cérébrales sont en pleine expansion. La seule documentation que je possède porte sur la description des nanéos, l'émission possible de messages cérébraux et la réception d'instructions simple. Il y a des pages manquantes dans le document, je pense qu'il s'agit d'une description détaillée des particules que peuvent émettre les robots. Et je mets ma main à couper que ces merdes miniatures peuvent causer bien plus de dégâts que ce que nous imaginons ce soir.

— Ce n'est pas impossible, dans un système totalitaire, l'une des principales activités reste la destruction des éléments perturbateurs au régime. Il serait logique que la situation soit la même dans nos têtes.

— Il y a une dernière chose que je dois vous avouer, j'ai retiré une partie du texte moi-même pour tester la véracité finale de cette situation.

— Que m'avez-vous caché ?

— Il y a cinq minutes, vous étiez en train de pleurer et je peux vous garantir que ce n'était pas de la tristesse, ni de la déception et encore moins de l'inquiétude. Votre cerveau a juste réagi à une image exposée sur la page que vous êtes encore en train de lire. Ce dessin déclenche tout simplement une émission de larmes, il vous rend triste quand vous le regardez.

— Impossible ! vous mentez mon garçon. Je me sens tout à fait maître de mes émotions, j'ai toujours été sensible.

— Regardez-le à nouveau quelques secondes, d'ici une minute vous serez à nouveau submergé par les larmes. J'ai pleuré des dizaines de fois depuis que j'ai commencé à lire le document. Même ceux qui œuvrent de mon côté utilisent les nanéos pour bien s'assurer de me sensibiliser sur le sujet. Esclave de la bonne pensée également. Comment choisir un camp, si je suis certain que tout le monde pense pour moi ?

— Il faut alerter la population, le gouvernement n'est sûrement pas au courant de l'usage détourné ? assura le professeur.

— C'est l'ensemble des gouvernements de la planète qui contrôle la masse, c'est dans leur intérêt. Bienvenue au pays des droits de l'homme où règne la liberté d'expressions contrôlée et censurée. Bienvenue sur le continent européen où règne la liberté de circulation contrôlée, bienvenue dans le plus

grand complot jamais découvert dans notre belle civilisation moderne. Votre propre corps trahit votre esprit.

— Qu'est-ce que l'on fait alors ? Qui alerte-t-on ? La population ou les élus, il faut beaucoup plus de preuves que ces simples papiers. Tout cela n'est éventuellement qu'une pure invention, il faut procéder à des tests sur des échantillons de sang que l'on récolte, il faut trouver un moyen d'identifier les nanéos, parmi les échantillons.

— Le groupe qui m'a contacté a pour but de lancer une opération de sauvetage globale, je cherche des preuves pour comprendre, pour justifier mon implication ou non dans un mouvement qui, je vous l'avoue, sera violent.

— Il faut que cela se fasse dans le calme et avec de la réflexion.

— C'est impossible. Il nous faut une action éclair, on a un seul essai. Si l'on se rate, ils prendront le contrôle sur nos esprits, ils auront forcément la main mise sur tous les membres actifs qui ont soif de liberté.

— Expliquez-moi en quoi consiste le mouvement ! Je veux en faire partie également, je veux comprendre.

26

Après avoir rempli les papiers de sortie de son compagnon, Marie essaya de revoir le médecin une dernière fois sans succès. Elle avait besoin de conseils pour se rassurer avant de rentrer à la maison avec un mari qui, pendant presque soixante-douze heures, n'a fait que dormir de façon léthargique. Les consignes étaient simples pour la future vague de crise catatonique qui allait faire surface un jour ou l'autre. S'assurer que son mari soit bien installé et prévenir les pompiers en cas de crise prolongée. Impossible pour Jacques de passer autant de temps que ces derniers jours sans boire ni manger. Marie fut lasse d'attendre en vain, afin qu'on la rassure et décidât de quitter l'accueil, papiers sous le bras avec son mari cette fois. Jacques avait refusé l'arrêt de travail prolongé du fait de l'instabilité de sa situation parisienne. Son mari était terrorisé à l'idée de quitter cette mission à la défense pourtant très contraignante avec les déplacements vers la capitale. Marie longea les couloirs qu'elle commençait à trop bien connaître et arriva à la chambre où Jacques l'attendait. Assis sur son lit, il attendait, prêt, manteau sur le dos, chaussures aux pieds. Il sauta debout quand il la vit arriver dans la chambre, elle était stressée et lui était tout sourire aux lèvres. Ils quittèrent tranquillement la chambre. Après une longue marche dans les interminables couloirs de l'hôpital régional lillois, ils regagnèrent

la sortie de l'hôpital. Jacques prit une grosse bouffée d'air frais, il se sentait heureux de sortir. Ces derniers jours avaient été une vraie épreuve et il se sentait un peu plus vivant maintenant dehors malgré l'épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Son cas clinique ferait sûrement partie d'une étude scientifique, mais Jacques ne pouvait rester à l'hôpital dès le moment où son état de santé s'était stabilisé. Il avait envie de voir ses enfants, de flâner à nouveau dans les rues du vieux Lille. Il voulait marcher et réaliser le tour de la citadelle par un matin frais et brumeux, s'asseoir sur la fontaine de la grande place pour regarder passer les gens, manger des moules en terrasse dans une rue bondée. Les choses simples de la vie se perdent vite avec la routine, la pression professionnelle, les contraintes de l'existence. Jacques ouvrit la porte de la voiture et laissa Marie conduire, ils sortirent tranquillement de la zone hospitalière pour regagner le périphérique et rentrer chez eux. Arrivé à son domicile, Jacques fut accueilli par ses beaux-parents et ses enfants. Des pâtisseries trônaient sur la grande table de la salle à manger, tout le monde le regardait du coin de l'œil, mais le malaise se dissipa vite quand ses enfants se jetèrent dans ses bras.

Jacques eut une impression désagréable, la sensation de ne plus connaître sa résidence. Il redécouvrit les odeurs de sa maison, la forme de son fauteuil, les bruits de sa famille. Ils étaient tous assis au salon, Marie leur apporta thé et café accompagnés de petits biscuits sucrés, tout était bien prévu

pour que Jacques se sente à l'aise lors de son retour. Ses beaux-parents, ses enfants, sa femme, tout le monde le regardaient avec l'envie de lui poser des dizaines de questions. Tous eurent la politesse de le laisser tranquille et de remettre l'interrogatoire, seule Marie pourrait se permettre des questions dans l'intimité. Quand les biscuits furent engloutis par les enfants et les grands-parents rassasiés avec le café, la maison se vida. Marie se retrouva seule au salon avec son conjoint, elle le fixait, toujours inquiète. Elle se leva et s'approcha de lui, elle lui tendit le téléphone qu'il avait acheté la semaine précédente.

— Tiens Jacques, ton téléphone, j'ai voulu y jeter un œil, mais tu as mis un mot de passe.

— Non, pas du tout, je ne sais même pas comment il faut procéder.

— Regarde par toi même, il faut taper un code à six chiffres si le téléphone ne reconnaît pas ton empreinte digitale.

— Effectivement, cela fonctionne quand je pose mon doigt. J'ai sûrement sécurisé l'accès afin que les enfants ne jouent pas dessus. Tu sais, il y a des choses qui ont dû sortir de mon esprit ces derniers jours.

— Je comprends. Je vais préparer le repas. Tâche de te reposer.

Marie quitta la pièce et laissa son mari songeur qui sombra immédiatement dans l'analyse des données reçues sur le mobile. Elle ne le reconnaissait plus vraiment. Il avait un

Méto, boulot, chaos.

comportement différent des jours précédents, mais elle ne savait pas en quoi. Les jours à venir s'annonçaient compliqués, surtout si Jacques devait perdre la mémoire à chaque nouvelle vague de crise.

27

Lucas était debout sur le perron de la porte, il la referma après être sorti et vérifia rapidement autour de lui que personne ne puisse le voir quitter les lieux. Impossible d'imaginer finir au commissariat ou en prison à l'aube de si grandes perspectives de changement. Il descendit les quelques marches de pierre qui le ramenèrent à la route, il enfila sa capuche par sécurité, et prit la direction du centre-ville d'un pas déterminé. Il se retourna une dernière fois et aperçut la maison du docteur Herman, les lumières étaient toutes éteintes. La fin de la rencontre avait pris la tournure choisie par Lucas dès le début. Fin de nuit compliquée, le docteur voulait absolument intégrer le mouvement de rébellion, mais il n'était pas prêt, il était beaucoup trop engagé dans le système, dans la société. Il était beaucoup trop dépendant du modèle économique mondial, de la croissance et du mode de vie consumériste de cette décennie. Mais c'était également un homme bafoué, à qui l'on avait volé des recherches scientifiques à but noble, censées guérir des êtres humains meurtris par la souffrance. L'esprit vindicatif du docteur s'était éveillé et il était maintenant impossible de le rendormir, le feu de la vengeance brûlait son âme par le cœur. Lui qui avait commencé tout cela pour le bien de la science commune. Le problème était de taille pour Lucas, le professeur allait alerter des confrères, qui ensemble

mettraient en place un consortium de scientifiques qui alerterait la population. Cette même population sous l'emprise d'une manipulation de masse ne tiendrait pas compte de leurs avertissements et le système de contrôle des esprits serait renforcé. Le professeur et sa petite bande apparaissaient comme le moyen idéal de placer un verrou sur le système en place. Lucas avait longuement essayé de convaincre le professeur de ne pas agir, mais la seule réponse qu'il avait reçue ressemblait en fait une menace. La menace d'une dénonciation des événements à venir, du mouvement de soulèvement en route. Le ton était monté, assez haut pour que Lucas perde ses moyens et sa patience. Il avait empoigné le docteur, alors que celui-ci lui hurlait dessus avec son téléphone à la main, en train de composer le numéro de la gendarmerie la plus proche. Sans le vouloir, sachant qu'il n'avait pas non plus beaucoup de portes de sortie, il avait poussé l'homme assez fort pour le faire tomber. Le rebord de la cheminée en pierre avait eu raison du scientifique. Le plus troublant pour Lucas, c'était de ne pas ressentir à ce moment-là de la culpabilité malgré une vie prise, un destin brisé, un esprit brillant dissipé, comme une goutte de lait dans du café. Un de plus.

Quand il entra dans son appartement il était épuisé, la soirée, les discussions et le trajet de retour lui avaient consommé toute son énergie, mais il avait encore quelques petites choses à régler avant de se reposer. La réponse positive

qu'il avait envoyée au groupe de pirates dès sa sortie de chez le Docteur Herman avait déjà enclenché la machine de la contestation pour son esprit rebelle. Il avait reçu sa toute première mission et elle était de taille : choisir son action. Dans une liste exhaustive de propositions, il devait choisir un événement, une action qui le mènerait au sommet de l'origine du mouvement. Il s'allongea sur son lit, prit son téléphone et composa le message à destination de sa nouvelle hiérarchie.

Je choisis le numéro 178, le Palais Bourbon

Il ferma les yeux, tout sourire, et passa l'une des meilleures nuits de sa vie, il avait trouvé sa voie, après toutes ses années à la chercher. La sérénité gagna son âme.

Méto, boulot, chaos.

Partie III : Terreur

28

Laetitia Durieux ressentait des douleurs dans le cou, ses cervicales n'avaient pas l'habitude de regarder aussi longtemps vers le haut. Secrétaire de direction dans une grande entreprise, elle avait réussi à évacuer l'arche après les secousses ressenties. Son plateau s'était vidé aux premières détonations entendues. Aucune pitié, la bousculade dans les escaliers avait failli avoir raison d'une de ses chevilles, elle avait fait le choix d'abandonner ses escarpins pour finir la descente sereinement. Debout dans le froid glacial sans son manteau, cela faisait presque quinze minutes qu'elle regardait en l'air les flammes dévorer le pan intérieur de la Défense. Celui qui donnait sur la place centrale. Une fumée dense et noire s'échappait de la déchirure donnant vers la foule. Des centaines de feuilles issues d'heures de travail et d'archivage montaient vers le ciel, portées par la chaleur des flammes et de l'air chaud s'échappant de la tour. Les flammes montaient sur quatre ou cinq étages, léchant les vitres des étages supérieurs, plus chaudes que le cœur d'un feu de forêt. Ce feu qui empêchait les employés bloqués d'ouvrir les fenêtres, les condamnant à une agonie lente dans la fumée. Les pompiers perchés sur les échelles gigantesques qui se balançaient dans le vent n'arrivaient pas à atteindre la base des flammes. Les lances projetaient des gerbes d'eau sur l'incendie, sans effet, il s'étalait

sur une superficie bien trop importante pour figurer accessible et maîtrisable par les hommes casqués encore trop peu nombreux. La foule s'amassait en bas de l'arche, des centaines de personnes, qui avaient réussi à évacuer le bâtiment, espéraient voir descendre leurs collègues manquants encore à l'appel. Ils espéraient là, grelottant de peur et de froid. En bas, la police était en train de tendre des bâches blanches afin de masquer au public les corps qui avaient été éjectés des étages où avait eu lieu l'explosion. Des morceaux de bras, de jambes traînaient à même le sol. Ils seraient ramassés après la maîtrise complète de la situation. La police judiciaire devait apposer un scellé sur chaque pièce à conviction, dans ce genre d'événement les croisements ADN étaient obligatoires pour recenser la trace d'un corps pulvérisé ou carbonisé. Laetitia l'avait appris dans un reportage sur les attentats des tours jumelles à New York. Un cri retentit en haut de l'arche du côté enflammé. Tous les yeux se braquèrent sur la déchirure faite par l'explosion dans le bâtiment. Les cris firent s'exprimer la foule, vivante, quand une silhouette dévorée par les flammes se jeta dans le vide. Sa chute dura de longues secondes, son hurlement glaçant. Le fracas fut largement perceptible par tous quand le corps s'écrasa sur une voiture de police stationnée en dessous de l'incendie, mettant fin à la conversation radio du policier dans le véhicule. Une nouvelle détonation secoua la foule au pied des gratte-ciels. Laetitia baissa instinctivement la

tête et la protégea de ses bras tout en se mettant à genou. L'explosion projeta sur la foule un souffle chaud, presque agréable dans le froid hivernal et bétonné du lieu. Elle reçut du verre, incandescent, brûlant. Quand un morceau s'immisça dans son col de chemisier, la brûlure fut immédiate. L'explosion ne provenait pas de l'arche de la Défense, mais d'un immeuble annexe, pas très haut, mais entièrement recouvert d'une ossature de verre et de métal. La déflagration fit voler en éclats toutes les vitres en projetant la façade extérieure du bâtiment sur la foule en millions de petits morceaux dangereusement coupants. La foule stagnante au cœur du quartier s'était accroupie se protégeant des débris volants à grande vitesse. Laetitia se redressa doucement en se retournant vers l'endroit qui selon elle semblait à l'origine du fracas. Le bâtiment apparaissait à nu, dépourvu de sa robe de verre. Quand elle fut debout une série d'explosion plus forte encore se déclencha dans tous les gratte-ciels du quartier, elle se mit à rêvasser, en train de contempler un spectacle improbable. De l'orange, du jaune, des nuances de bleu, de vert, de la chaleur, les explosions avaient lieu par dizaines, petites, grosses. Les lumières étaient hypnotisantes. Elle se mit à courir, essayant de dépasser ses voisins. Situation burlesque où des centaines d'hommes et de femmes en costumes ou tailleurs se lancent ensemble comme lors d'un départ de marathon. Laetitia regagna le plus rapidement possible la station de métro la plus

proche. Les gens affolés couraient dans tous les sens, se bousculant, se hurlant les uns sur les autres. Chacun devant s'occuper de lui au milieu du chaos. Elle fut prise dans un flot d'hommes et de femmes se dirigeant vers la gare souterraine. Impossible de s'extirper de la vague en mouvement. Impossible de bifurquer, le plus important était de ne pas chuter. Tomber au sol maintenant c'était mourir, elle en était trempée de peur. Une sueur froide lui coulait dans le dos, ses cheveux la démangeaient. Son cœur pulsait dans sa poitrine et dans ses tempes, ses pieds nus devaient se trouver en sang.

Elle suffoquait, l'angoisse d'une chute l'empêchait de rester cohérente, de réfléchir, elle ne voulait pas tomber. Elle sentait les corps sous ses pieds, elle sentait les mains attraper ses chevilles, les visages craquer sous ses talons. En regardant vers le sol elle aperçut un visage masculin. Un homme au sol essayait de remonter à la surface, mais les pieds sur ses doigts et les pas sur son dos le maintenaient au sol. Il se noyait loin de la mer. Lorsqu'elle arriva aux escaliers menant au sous-sol, elle eut peur de basculer en avant. La foule était tellement compacte qu'il en devenait difficile de respirer, sa poitrine était compressée et elle sentait ses côtes plier jusqu'à la limite de la rupture. Le corps des autres s'enfonçait violemment dans son dos, le lui comprimant violemment. Des coudes, des poings. L'air qui réussissait à rentrer par sa bouche était chargé d'odeurs corporelles désagréables et ne comblait pas son désir

de fraîcheur. Ses pieds se décollèrent du sol à la première marche franchie. Elle hurla. De son mètre soixante, elle était portée par la foule rassemblée, bruyante, survoltée, elle dévala les escaliers de la station sans toucher le sol. La descente dura une trentaine de secondes qui parut durer une éternité où aucun contrôle n'était possible. Par saccades, elle avait survécu à la descente infernale bien plus dangereuse que son dernier stage de rafting. Elle anticipa le problème de l'arrivée en s'agrippant le plus fermement possible aux épaules d'un homme de presque deux mètres juste devant elle. L'homme tourna la tête et vit dans le regard de la jeune femme qu'il n'y avait aucune malveillance dans son geste. Aucun désir de le dépasser, juste l'envie égoïste de vivre et de ne pas mourir étouffée dans cet endroit sombre et anodin. L'homme, pour consentir à sa demande, posa ses mains sur ses épaules, recouvrant de ses larges paumes les mains de Laetitia afin de la maintenir à flot de la bousculade. Il s'inclina légèrement en avant et força le pas, utilisant la puissance fournie par son corps trapu. Ils avancèrent rapidement, mais cette fois au prix de douleurs importantes pour Laetitia, elle pensait ses bras proches de la rupture, ils allaient se détacher de son corps. La pensée qui lui vint à l'esprit à ce moment-là la ramenait au moyen âge lors d'une scène d'écartèlement qu'elle avait vu dans un film. L'homme avançait sans laisser aucune silhouette lui barrer la route. Laetitia tentait tant bien que mal de forcer sur ses muscles afin de ne pas

laisser son corps subir la violence du mouvement, des bras s'agrippaient à elle, à ses jambes, à ses vêtements. Ils furent stoppés par un second flot humain tentant de remonter le couloir, réalisant ainsi le trajet dans l'autre sens, tentant de rejoindre la surface. La pause lui fit du bien, mais l'inconnu n'avait pas lâché ses mains. La situation sur les quais du métro devait représenter autant de dangers qu'au milieu du quartier, le confinement, le risque de chute et l'électrocution en prime. Les hommes et femmes bloqués entre les deux flots hurlaient, de panique, de douleur, de peur, de désespoir. Ils virent certains visages abandonner le combat, des visages bleus, privés d'air bien trop longtemps pour survivre sans séquelles. Un cri figé sur leurs visages défigurés. L'homme qui tenait Laetitia, tourna de nouveau la tête vers la jeune femme, pour la prévenir qu'il faisait demi-tour. Il voulait savoir si elle continuait le voyage avec lui ce qu'elle confirma immédiatement, elle ne survivrait pas longtemps seule dans ce capharnaüm. S'avancer plus loin dans la cohue était inenvisageable.

Ils reculèrent d'une vingtaine de mètres tout en se décalant sur le côté du hall quand des cris plus profonds arrivèrent à leurs oreilles. L'homme qui n'était plus trop compressé se retourna par curiosité naturelle, afin d'analyser la situation lors de leur passage, juste avant les quatre ou cinq minutes précédentes. Une gerbe de corps incandescents fut projetée au plafond, suivi par une boule de feu qui carbonisa

tout aux abords de l'explosion. Le colosse prit une vague de chaleur en plein visage protégeant Laetitia de celle-ci avec son corps. Quand il bifurqua sous le coup de l'adrénaline pour rejoindre une sortie annexe, elle constata qu'il n'avait plus de sourcils. Un nuage de fumée léchant le plafond se dispersa depuis l'épicentre de l'explosion et envahit rapidement toute la station. Derrière eux, le hall fut secoué par deux, trois, puis quatre explosions supplémentaires. Le sol se mit à trembler, ils purent entendre le fracas du plafond s'effondrant sur lui-même en quelques secondes. La poussière et des débris de pierre furent projetés devant eux en les laissant suffoquer. Aveugle, l'homme arriva en haut des escaliers d'accès assez rapidement. La poussière et les flammes jaillissaient de l'entrée principale, s'ils étaient passés par le chemin initial ils seraient déjà morts, carbonisés. Ils rejoignirent le centre de la place principale avec difficultés, blessés par les explosions, côte à côte cette fois. Son compagnon de fortune la tenait uniquement par l'épaule. Laetitia, elle, n'arrivait plus à lever ses bras. Elle le remercia de l'avoir sortie de la station presque intacte. C'est au moment où ils arrivèrent au centre de la place que la série de détonations commença au cœur de la plus grande tour du quartier. Les explosions semblaient inhabituelles, si elle pouvait se considérer comme habituée des détonations. Elle constata une différence dans le bruit des claquements. Sèches et courtes, les explosions remontaient le long de l'immeuble, parfaitement

aligné. Elles parcoururent l'ensemble du gratte-ciel pour finir par une dizaine de déflagrations à la base au niveau des premiers étages, plus fortes, plus raisonnantes, faisant vibrer le sol. Le silence se fit naturellement entre incompréhension pour les plus naïfs et résignation pour ceux qui avaient compris. Quelques secondes s'écoulèrent en silence, la tour commença à craquer, des vitres explosèrent laissant comprendre que la structure globale du bâtiment évoluait. L'immeuble commença à tomber vers la foule. La démolition était maîtrisée à la perfection, le sommet prit une vitesse incroyable. Il laissa le ciel s'assombrir avant de s'écraser sur le sol en fracassant la foule présente. Des tonnes de béton, d'acier et de verre mirent ainsi fin au chaos du quartier, lui rendant un silence perdu depuis plusieurs décennies. La défense brûla durant quatre jours.

Ainsi mourut Laetitia.

Elle était assise la tête entre ses genoux, ballottée par les mouvements du véhicule sur la route. Le camion roulait vite, il avait soudainement pris de la vitesse quand elle avait entendu les hommes répondre à un message radio. Épuisée par la fatigue et les événements des trois dernières semaines, elle ne désirait plus qu'une chose, qu'on la laisse tranquille. Elle voulait fermer les yeux quelques heures pour se vider l'esprit. Le fourgon de police dans lequel elle se trouvait pour se rendre au tribunal accéléra encore, la sirène jusqu'alors muette se mit à résonner. Était-ce lié à sa rencontre avec le juge d'instruction ? Peu probable, elle était loin de prétendre au palmarès de Jacques Mesrine. Ses mains menottées étaient attachées au sol par une chaîne. Elle était seule à l'arrière du camion, bien cramponnée à la banquette en mousse arrachée par endroits. Elle cria sur les policiers afin de se faire entendre dans le bruit du transport. Personne ne lui répondit, les hommes visibles à travers une vitre percée de trous ne daignèrent même pas se retourner pour lui expliquer pourquoi l'allure du véhicule avait soudainement changé. La camionnette prit un virage serré à allure rapide, le policier passager dut s'accrocher à la poignée du plafond. Manon, elle, bascula sans pouvoir se tenir, bloquée par ses mains maintenues entre ses jambes. Sa tête percuta la vitre assez

fortement pour transformer un léger impact antérieur en une vraie fissure, un coup de plus et il était sûr qu'elle tomberait en morceaux. Manon tenta plusieurs fois de savoir pourquoi ils allaient si vite, mais les deux policiers à l'avant du camion restaient muets. Depuis l'accident de voiture devant la cathédrale de Rouen, elle n'avait pas remis les pieds chez elle. Malik avait été percuté volontairement par une voiture après la remise du colis à l'inconnu en manteau rouge, elle était restée à genou devant son compagnon inerte au sol. Impossible pour la jeune femme de quitter le lieu, elle ne pouvait abandonner celui qui l'avait aidé sans la connaître, celui grâce à qui elle était sûrement encore vivante à ce jour. Les policiers étaient arrivés rapidement sur les lieux justes après les pompiers. Lorsque Malik fut parti à l'hôpital, elle fut emmenée au commissariat de police pour se voir entendue sur l'accident. Manon s'effondra rapidement, la fatigue et le stress l'avaient poussé à lâcher le morceau et à expliquer à la police l'histoire depuis le début. Le problème restait de démontrer les faits à la police sans aucune preuve, rien ne se trouvait présent sur le téléphone. Plus aucune trace de message ou de photo. La jeune femme sur laquelle elle avait fait feu dans la cave de La Courneuve était décédée et avait entraîné Manon dans une poursuite judiciaire pour homicide volontaire, sans intention de donner la mort. Les événements connexes avec un cambriolage dans un bâtiment gouvernemental où étaient stockés des explosifs saisis lors de

perquisitions avaient entraîné Manon en détention provisoire. Elle n'avait pas foulé le sol librement depuis presque un mois. Le fourgon de police s'arrêta dans un dérapage de trois mètres au moins devant le Palais Bourbon, des dizaines de véhicules de police et de gendarmerie étaient immobilisées anarchiquement devant les lieux. Les deux policiers sautèrent du véhicule laissant Manon seule et sans réponse à ses questions. Il paraissait maintenant certain que la sirène et le gyrophare ne lui étaient pas destinés. Des membres des forces de l'ordre couraient dans tous les sens, se bousculant les uns et les autres. La panique s'emparait des forces de l'ordre qui ne semblaient pas prêtes à gérer telle situation. Elle attendit quelques instants avec l'espoir de voir revenir les policiers. Elle ne se sentait pas à l'aise en ce lieu rempli d'une tension telle qu'il était oppressant de regarder la police courir, les pompiers monter des tentes blanches et les civils courir au milieu du chaos. Elle pensa soudainement à Malik, seul à l'hôpital depuis des semaines sans nouvelles d'elle. L'homme avait été percuté de plein fouet par un véhicule lancé à pleine allure, le chauffard avait avoué avoir foncé volontairement sur le couple, victime selon ses dires d'un chantage numérique. Manon avait réussi à obtenir quelques nouvelles par son avocat lors de leurs différentes rencontres. L'impact avait failli sectionner sa colonne vertébrale, mais il pouvait marcher à nouveau. Son avocat lui avait remis, lors d'une entrevue, une lettre de la main de son

compagnon. L'écriture apparaissait hésitante, elle y avait discerné l'émotion d'un homme qui souffrait au quotidien pour affronter son nouveau destin. Elle put y lire de la volonté de survivre, du pardon, de la confiance. La lettre était encourageante pour la jeune femme. Malik ne tenait pas Manon pour responsable de la situation, mais comme la véritable victime des pirates informatiques. Il était le seul témoin de ce que Manon avait vécu.

Elle cria sur un policier qui passait près de la camionnette, celui-ci réagit immédiatement aux cris de la jeune femme. C'était un jeune policier un peu perdu, depuis quelques mois dans la police et il s'accrocha à l'interpellation de Manon pour ne pas affronter la situation à laquelle il n'était pas préparé.

— Madame, s'il vous plait, je n'ai pas le temps de m'occuper de vous. S'exclama le jeune homme, mentant pour ne pas avouer sa satisfaction à rester près du fourgon.

Manon répondit tout en présentant ses mains, dans un esprit de totale coopération.

— Attendez, attendez. Je suis censée me rendre au tribunal, mais les policiers qui conduisaient sont venus ici sans m'expliquer de quoi il retourne. Je suis terrorisée, je l'avoue et je vais encore ajouter de mauvais éléments à mon dossier si je rate ma rencontre avec le juge.

— Écoutez, je ne peux pas trop vous dire de quoi il s'agit exactement, je ne le sais même pas moi-même, mais il

semblerait que nous rencontrons un problème à l'Assemblée nationale. Le palais a été transformé en énorme salle de conférence et tous les députés sont présents aujourd'hui pour discuter de la crise autour de la réforme de la sécurité sociale.

— C'est un attentat ? s'inquiéta Manon.

— Je ne sais pas encore, mais le périmètre est très sécurisé. Excusez-moi madame, mais je dois partir. Mes collègues m'attendent.

Il s'éclipsa rapidement sans prêter attention à la requête de la jeune femme lui réclamant de l'aider à chercher les policiers propriétaires du fourgon. Un groupe d'une douzaine de policiers du GIPN arriva et se plaça en ligne devant l'entrée du palais pointant leurs fusils automatiques vers l'entrée du bâtiment. Manon tira sur la chaînette qui la retenait prisonnière du fourgon, son cœur battait la chamade, depuis ses dernières péripéties, elle en avait presque oublié la sensation. Son instinct resurgissait, lui préconisant de se cacher et de se mettre à l'abri d'une balle perdue, d'un débris volant, d'une voiture folle. Elle se mit à genou sur le sol répugnant du fourgon parmi les chewing-gums, les crachats et autres mégots de cigarettes. La chaînette était intacte, mais l'anneau dans lequel elle était coincée était lui complètement rouillé, déformé par les précédentes utilisations. À genou devant l'anneau au sol elle tira une fois, deux fois sans résultats, mais la troisième fois fut la bonne et l'anneau, abîmé, s'écarta assez pour libérer la jeune

femme. Évolution de la situation, elle était maintenant libre de mouvement et enfermée dans le fourgon. Il était dangereux pour elle de sortir. Il y avait beaucoup trop de policiers nerveux et aux aguets qui entouraient le lieu. Elle entendit crier à travers les vitres du véhicule, un cri proche et autoritaire. Un membre du GIPN était en train de sommer un homme en costume de se coucher sur le sol. L'homme descendait les marches du Palais Bourbon tel un zombie, traînant un pied devant l'autre. Les manches de sa chemise qui dépassaient de sa veste étaient rouge, rouge comme le sang qui traînait le long du couteau de boucher qu'il tenait dans la main. Les sommations de la police ne l'inquiétaient pas, l'homme ne détournait pas le regard. Il observait son opposant qui lui hurlait dessus afin qu'il s'arrête et pose son arme. L'homme s'arrêta soudainement. Manon observait la scène à genoux, prisonnière de la fourgonnette, les mains crispées sur le bord de la fenêtre ne laissant rien au-dessous des yeux dépasser de la vitre. Au nouvel avertissement de la police, le député en costume s'élança soudainement vers la barrière d'hommes casqués levant son bras dans une dernière menace. Il fit exactement trois pas pour descendre cinq marches avant que le premier coup de feu ne fût tiré. La situation tendue jusqu'alors laissa place à un acharnement des forces de l'ordre mitraillant de toute part l'homme au couteau. Manon se cacha la tête entre les jambes et ne vit pas l'exécution. Trop de souvenirs refirent surface, sa vie avait pris

une tournure dramatique en quelques semaines, elle était passée d'étudiante en médecine à meurtrière bloquée au sein d'une guerre civile. Elle n'avait reçu aucun soutien de ses amis durant ses mésaventures judiciaires. Concernant sa famille, seule sa mère avait eu le courage de se déplacer espérant l'apercevoir quelques minutes lors d'un passage entre la prison et le commissariat. Elle leva de nouveau les yeux, l'homme abattu gisait avec la tête qui pendait sur les premières marches du palais. Le sang ruisselait déjà sur l'escalier, fuyant par la dizaine d'impacts sur le torse du député. Le silence revint assez rapidement et permit à Manon de reprendre son observation de la scène surréaliste. Les hommes venaient d'ôter une vie et n'avaient pas bougé d'un centimètre. Pétrifiés par la scène.

La suite des événements fut plus mouvementée et obligea Manon à penser à un plan de secours, une vingtaine de députés était sortie du palais et attendait devant les marches. Ils semblaient prêts à en découdre. Une meute de politiques en costumes froissés attendait sur le qui-vive, cette vision surréaliste troubla Manon et la ramena quelques semaines en arrière. Durant ses quarante-huit heures de périple avec Malik, elle n'avait cessé de rencontrer des individus au comportement contre nature. Un député n'attaque pas la police. Un père de famille en voiture ne se met pas à foncer sur un couple en allant réaliser ses courses du week-end. Une étudiante en médecine ne se lance pas dans le transport d'un colis mafieux rempli

d'explosif. Elle comprenait maintenant, elle avait accepté la situation avec beaucoup trop de facilité, quelque chose au fond d'elle, au fond d'eux ne tournait plus rond et laissait libre cours à un instinct sauvage et impénétrable. Les questions fusaient dans son esprit, comment avait-elle été influencée ? Pourquoi avait-elle accepté cette situation ? Pourquoi avait-elle obéi sans réfléchir de si nombreuses fois ? Dehors, les policiers tenaient en joue les politiques végétatifs devant l'Assemblée nationale. Certains étaient armés de barres de fer, d'autres de couteaux ou encore de matraques télescopiques. Certains patientaient justes là debout avec les poings et la mâchoire serrée. La tension dans l'air était palpable, les policiers de l'autre côté de la camionnette étaient cachés derrière leurs voitures. Quelle information était remontée jusqu'à eux pour qu'ils soient ainsi effrayés ? Manon s'approcha de la vitre de l'autre côté et fit signe à un policier qui se trouvait à quelques mètres d'elle, caché derrière sa portière. Quand l'homme la vit, Manon fut rassurée, elle perçut dans le regard de l'homme qu'il était tout à fait anormal qu'elle se trouve sur place, au milieu d'une zone sécurisée par la police. Il discuta quelques secondes avec le collègue à sa gauche et se dirigea ensuite doucement vers Manon, le dos voûté. Près de la vitre fêlée, il s'adressa à Manon, lui demandant ce qu'elle faisait là. La jeune fille lui expliqua qu'elle était en route pour le tribunal quand les hommes, avec qui elle était, avaient dû répondre à l'appel radio les conduisant

devant le Palais Bourbon. L'homme essaya d'ouvrir chacune des portières. Celles-ci s'avérèrent toutes fermées à clef. Il demanda à Manon de reculer, il avait sorti sa matraque pour briser la vitre. Avant qu'il n'ait le temps de casser la vitre déjà étoilée, des coups de feu résonnèrent. Devant le palais, la vingtaine de députés s'était élancée sur le groupe de policiers, dans un élan de rage reptilien. Les policiers n'attentèrent qu'une seconde avant d'ouvrir le feu ne réalisant qu'une bouchée de la petite bande de politiciens en rage. Tous s'écroulèrent quasi instantanément, les uns sur les autres laissant devant le palais un monticule de chair humaine. Après quelques secondes de silence, Manon revint du côté de l'assemblée afin de vérifier si la situation était maîtrisée, soudainement une masse incontrôlable de plusieurs dizaines de personnes sortit du palais pour se jeter sur la police. Il ne cessa de sortir des hommes par les portes pendant plusieurs minutes. Après avoir perdu les trente premiers députés-combattants, certains membres du groupe arrivaient maintenant à atteindre la police, se jetant de façon totalement sauvage sur les hommes de loi. Les coups pleuvaient, Manon resta des minutes cloîtrées dans le véhicule regardant les flics se faire défoncer le crâne à main nu sans réussir à ne prendre de décision. Devait-elle continuer de se cacher ou fuir. Elle se décida, quand elle aperçut des forcenés sauter sur des passants qui regardaient la scène, cachés sur un coin de rue. Personne n'était à l'abri, il lui fallait bouger

rapidement. Elle s'allongea sur la banquette et dans un geste vif de ses pieds, elle enfonça le carreau fêlé à l'arrière qui explosa en centaines de morceaux inoffensifs. De quelques mouvements rapides, elle fit tomber les débris de verres restés en place sur les bords de la vitre. Elle passa la tête par l'orifice, afin d'entamer son mouvement de fuite, une course contre la montre s'était déclenchée dans sa tête. Au fond d'elle-même, elle espérait tout de même qu'elle ne serait pas poursuivie pour une évasion, une rébellion ou un autre motif arbitraire. Difficile paraissait son extraction du véhicule avec les mains jointes par soixante centimètres de chaîne. Elle sortit le plus possible le buste, s'inclina vers le bas et poussa violemment sur ses jambes. Elle exécuta un salto presque parfait, seule gênait la réception sur ses fesses amaigries par le régime carcéral. La douleur fut intense, mais s'estompa rapidement quand elle se remit sur ses pieds et commença à courir vers l'opposé du palais. Les hommes couraient partout, frappant sur les policiers en grande infériorité numérique, les coups de feu résonnaient de moins en moins fréquents et il sortait encore des hommes de l'Assemblée nationale. Quelle maladie mentale collective avait ainsi pu frapper autant de personnes au même moment ?

Dans sa course, elle décida de marcher voûtée, tête baissée, pour ne pas attirer l'attention sur elle. Elle tomba face à un policier mort, la tête fracassée. Son crâne ouvert laissait entrevoir son cerveau devenu liquide sous la puissance des

coups reçus, ses yeux n'étaient plus que deux amas de sang et de liquide oculaire, elle eut un haut-le-cœur. Tout en reprenant ses esprits, par une respiration contrôlée, elle fouilla le corps sanguinolent à la recherche d'une éventuelle clef, lui permettant de se séparer de la chaîne reliant ses deux poignets. Trop facile, pensa-t-elle, une petite clef dans la main. Elle tenta de la glisser dans la serrure et contre toute attente le déclic se fit entendre très nettement, libérant ses poignets déjà meurtris. Elle jeta le tout au sol et hésita quelques instants, l'arme du policier gisait sur le bitume, détachée de son cordon de sécurité. La prendre serait une sécurité énorme dans ce chaos naissant. Cependant, un contrôle de police en possession d'une arme après avoir quitté une camionnette de transport, de plus par la fenêtre, serait de mauvais augure pour son dossier. Vivre était plus important que tout, comme trois semaines auparavant. Elle attrapa l'arme froide et ses souvenirs de La Courneuve refirent surface, le cauchemar recommençait. Elle tenta tout de même de camoufler l'arme sous sa veste simulant un bras cassé, l'arme cachée sous l'aisselle opposée. Elle avançait, prudemment, croisant les regards de certains policiers qui ne savaient plus réellement sur qui ils pouvaient tirer ou non, rapidement, elle se retrouva derrière le cordon de police qui n'était plus surveillé. Elle se baissa pour passer sous les rubans installées par la police et se mêla à la foule sans un regard à son égard. Elle se tourna et devint une observatrice curieuse de

la scène comme une dizaine d'autres individus. Le spectacle ressemblait à un champ de bataille, partout les corps des policiers et des députés se mêlaient dans le sang, dans une dernière union éternelle. Elle voulut se retourner pour quitter les lieux, elle en avait vu bien assez pour l'instant. Il fallait tout de même se rendre dans un commissariat où elle serait définitivement considérée comme une évadée. Dans son mouvement une main agrippa son avant-bras pour venir violemment lui plaquer dans le dos. La douleur remonta le long de son bras pour se diffuser jusqu'au bas de sa nuque, elle sentait ses ligaments et ses tendons au bord de la rupture. En tournant la tête, elle reconnut le policier qui l'accompagnait au tribunal, de son autre main, il lui attrapa la nuque et appuya fortement. Manon dut se baisser et suivre le mouvement initié par l'homme, sous peine de voir son dos réduit en bouillie. L'arme était toujours cachée sous sa veste. Après une vingtaine de pas, elle fut jetée dans une nouvelle camionnette plus sale encore. Des liquides divers stagnaient sous les banquettes. Elle se redressa pour s'asseoir et ainsi libérer les tensions imposées par le flic, quand soudain il attrapa sa gorge et la serra. Manon voulut se dégager, mais la pression sur son cou était bien trop forte pour qu'elle réussisse à se libérer. L'homme lâcha la pression, elle sentit une goulée d'air frais entrer dans ses narines et glisser dans sa gorge. Son visage fut libéré de la tension et perdit un peu de la teinte violacée qu'il commençait à

prendre. L'homme venait de lui envoyer un avertissement, il semblait capable d'agir bien au-delà de ses fonctions de représentant de la loi.

— Qu'est-ce que vous faites en dehors du véhicule de transport ? Vous tentez de vous évader ? demanda le policier sur un ton plutôt méfiant.

— Pas du tout, j'ai eu peur. Des hommes s'approchaient et il a fallu que je me sauve, répliqua Manon, en toussotant et en se massant le coup de sa main libre.

— Qui êtes-vous bordel ? soupira le policier. J'ai subi des menaces avant de prendre mon service, de quoi êtes-vous accusée ?

— Des menaces vous dites ? Quel genre de menaces ? J'ai juste un peu réagi au-delà de la légitime défense lors d'une agression. Elle répondit du tac au tac, minimisant son crime afin de laisser parler le policier et de comprendre s'ils avaient subi le même chantage.

— C'est impossible, je ne comprends pas, on m'a demandé de vous prendre avec moi lors de l'appel que l'on recevrait pour le Palais Bourbon. Qui a pu prévoir la situation chaotique qu'il y a ici ? Hormis la personne qui a planifié tout cela...

— On vous a demandé de m'emmener ici ? Mais pourquoi ? demanda Manon en devenant blême.

Le policier hésita, il était délicat de livrer trop d'informations à une inconnue, elle pouvait très bien se trouver de mèche avec les pirates. La situation était trop dangereuse alors il décida de donner sa confiance à Manon. Au pire, elle ne figurerait que comme un dommage collatéral de la journée. Il commença à se livrer à la jeune femme, le cœur lourd de honte.

— Écoutez, je suis un homme marié, mais j'aime les femmes. Je ne peux m'empêcher de draguer, de courtiser, de séduire une belle femme dès que j'en rencontre une. J'ai reçu hier une photo de moi et d'une fille avec qui j'ai eu une petite aventure il y a quelques semaines. Le message qui l'accompagnait était clair : si je ne vous laissais pas en plan ici au milieu de cette espèce de guerre politico-civile, ma femme recevrait des photos de moi lors de mes escapades. Alors vous pouvez penser ce que vous voulez des flics, surtout dans votre situation, mais je ne suis pas prêt à jeter une jeune femme au milieu d'une guérilla pour sauver mon couple. Voilà, alors maintenant je vous écoute, dites-moi si cela vaut le coup que je vous laisse vivre ?

Alors que le policier tournait la tête pour vérifier comment s'en sortaient ses collègues, Manon leva le bras, braquant l'arme ramassée plus tôt, terrassée par la peur, elle fit feu pour la deuxième fois de sa vie. Le policier s'écroula sur le côté plaquant sa main sur son oreille. Le député derrière, qui arrivait en courant une machette à la main, s'écroula sous le poids de

son propre corps. Une balle dans le ventre, il se lamentait comme un animal dont on venait de rater l'exécution à l'abattoir. Sa machette au sol, il tenait fermement son ventre entre ses mains, assis sur ses jambes tordues par la chute. Le flic fixait par alternance Manon et le député, l'un hurlait de douleur, mais le regardait avec des braises à la place des yeux. L'autre paraissait blanche, la sueur lui perlait sur le front et sa tête faisait non par de petits mouvements horizontaux.

— Merci, lui dit-il. J'aurai pris un méchant coup et je ne me serais pas relevé.

— Non, non, non, pas encore dit-elle en laissant couler les larmes sur son visage. Vous voyez, c'est à cause de cela que je me retrouve confrontée à la justice, j'ai été aussi manipulée comme vous et maintenant j'ai tiré sur deux personnes, je voulais finir mes études en tant que médecin. Médecin...

Elle pleurait, des hommes violents auraient pu arriver par dizaine, elle se serait laissée mourir. Le flic l'attrapa par les épaules.

— Vous me dites que vous avez été victime de chantage, vous voulez bien m'expliquer ?

— Oui, mais ça va être un peu long, s'excusa-t-elle.

— Pas ici de toute façon c'est bien trop dangereux, venez avec moi. Dit-il en lui tendant la main.

Méto, boulot, chaos.

— Vous expliquerez tout au juge ? Vous lui direz que je ne me suis pas évadée ? Lui supplia Manon.

— Bien sûr, si vous m'avez dit la vérité.

30

Karim Lafkal était assis derrière son bureau, cherchant à finaliser quelques transactions de son portefeuille avant de se rendre dans un petit restaurant de la City, pour y déjeuner avec ses collègues partis quelques minutes avant lui. Il était seul sur le plateau qui s'était vidé en quelques minutes, mais un brouhaha assez inhabituel lui parvenait depuis les halls d'ascenseurs, pourtant séparés du plateau par des portes coupe-feu. Il travaillait au vingt-huitième étage d'une tour, située en plein cœur de Londres, pour une grande banque anglaise à la portée mondiale. Gestionnaire d'actifs pour plusieurs gros clients, il avait réussi à devenir l'un des meilleurs employés alors qu'il était seulement arrivé une dizaine d'années auparavant. Il avait quitté son pays d'origine, contraint par la guerre civile. Longtemps responsable de la plonge en cuisine d'un grand restaurant, il fut propulsé dans la finance grâce à ses diplômes, mais surtout dû à une rencontre fortuite dans un taxi partagé. Karim se leva, verrouilla son ordinateur portable et mit son téléphone dans la poche intérieure de sa veste. Il fit un passage par les toilettes, comme à son habitude, avant de rejoindre l'accès aux ascenseurs. Le bruit qui lui parvenait depuis le hall de l'étage indiquait sûrement un problème des machineries d'ascenseurs ayant provoqué une légère attente.

Trente étages à descendre, cela représentait cinq bonnes minutes pour quelqu'un de sportif comme lui. Quand il ouvrit la porte en la poussant un peu fort, il percuta quelqu'un qui se situait derrière. Il se précipita sur la personne, qui lui semblait inconnue, pour s'assurer qu'il ne l'avait pas blessée. L'homme en question, un colosse, le fusilla du regard, lui montrant son incompréhension le voyant arriver que maintenant du plateau. À peine debout, il l'attrapa par l'épaule et le jeta violemment vers les autres employés qui patientaient dans le hall. Il tomba au sol à son tour et déchira son pantalon de costume aux genoux. Quand Karim voulut retourner vers lui, vindicatif, il fut stoppé net par la vision d'un AK47, reluisant, dans les mains de l'homme entièrement vêtu de noir. Le colosse lui enfonça violemment le canon de l'arme dans le ventre, lui cassant presque une côte et lui ordonna de se rendre avec les autres pour patienter. Ne cherchant pas à perdre la vie inutilement, Karim s'exécuta sans broncher et rejoignit le groupe. Il ne posa aucune question à son agresseur, préférant ne pas se faire remarquer. Les portes d'accès aux escaliers étaient condamnées par deux autres mercenaires encagoulés, un quatrième attendait de l'autre côté du hall verrouillant l'accès au deuxième plateau de l'étage. Karim dévisagea les employés dans l'escalier et chercha après des visages connus, tout en essayant de comprendre ce qu'il se passait. Était-ce une énième attaque terroriste au sein de la capitale londonienne ? Un acte isolé sans massacre ? Une

manifestation syndicale un peu musclée ? Il n'était pas habituel qu'aucun coup de feu ne soit tiré. Karim fut rapidement convié à déposer son téléphone au sol, dans un coin de la pièce et à s'asseoir ensuite. L'attente dura quinze minutes, avant qu'un mouvement se mette en place pour son groupe. Durant la pause assise, il put discuter avec deux ou trois collègues qui lui confirmèrent également qu'ils n'avaient entendu aucune revendication. Trois coups secs se firent entendre sur la porte, un signal amenant les quatre mercenaires à se placer en ordre de marche. L'homme sans cagoule qui avait accueilli Karim ouvrit la porte des escaliers, la bloqua avec une cale en plastique et invita la foule à se mouvoir vers l'extérieur, afin de monter vers les étages supérieurs. Karim ne comprit pas l'intérêt de procéder au déplacement de tout le monde, il comprit qu'il ne s'agissait pas d'une évacuation, mais éventuellement d'une prise d'otages. Il émanait des escaliers une chaleur humaine, des odeurs de peur. Quand il arriva dans la cage d'escalier, il constata un cortège infini de travailleurs, se déplaçant vers les étages supérieurs. Les employés piétinaient deux par deux, les uns derrière les autres, certaines personnes étaient essouffées, penchées vers le sol, peinant à lever les pieds. Certains pleuraient, d'autres avaient le regard vide et marchaient en regardant au sol. Il rejoignit la file et tenta de discuter avec quelqu'un qui n'était pas peiné par la montée. L'homme avec lequel il discuta discrètement, lui expliqua qu'il venait du

douzième étage, il lui expliqua qu'à chaque étage la situation et la procédure demeuraient les mêmes. Les hommes en noir frappaient à la porte du hall et les travailleurs de l'étage concerné, rejoignaient la fin du cortège qui continuait son ascension vers le sommet. Il continua l'explication en décrivant une tentative de rébellion qui avait éclaté aux alentours du quinzième étage. Elle avait été endiguée par une rafale de AK47, dans le tas, laissant ainsi une douzaine de personnes mortes ou agonisantes dans les escaliers. Karim eut la confirmation du fonctionnement de la manœuvre, après avoir gravi plus d'une dizaine d'étages, le cortège derrière lui comptait maintenant des centaines de personnes. L'immeuble comptait cinquante-deux étages. Durant la montée qui devenait de plus en plus pesante, Karim entendait des détonations résonner, des tirs de fusils mitrailleurs qui claquaient dans les étages inférieurs et supérieurs. Autour de lui, il vit des hommes murmurer ensemble, jetant des regards rapides vers les tortionnaires encagoulés. Un coup d'État semblait en préparation dans cette soudaine dictature, imposée pour une cause inconnue. Un putsch pour la vie. Rassurant, le bruit du mouvement arriva jusqu'à Karim, le but en était simple : renverser les opposants en utilisant la force du nombre et non les armes. Les pertes figureraient importantes, mais cela en valait la peine. Personne dans les escaliers ne voulait finir l'ascension. Trois à quatre minutes après avoir pris connaissance de l'objectif de la

mutinerie, le signal fut donné. Les hommes foncèrent droit sur les portes des différents halls d'étages, afin de bloquer celles-ci et de sauter sur les hommes en noir. La réponse sonna rapidement et les mitraillettes crachèrent du feu à tous les étages, pendant une dizaine de secondes, ensuite le mouvement de contestation s'arrêta net. Karim gisait au sol avec une balle dans le bras. Il avait ressenti la douleur fulgurante et en avait profité pour se coucher au sol et éviter de se retrouver pris pour cible dans un mouvement contestataire qu'il ne cautionnait pas. La peur peut parfois conduire un homme à ne pas se battre. Les conséquences d'une défaite peuvent parfois demeurer trop importantes, c'était la philosophie de Karim qui avait traversé beaucoup trop d'épreuves pour mourir dans un couloir de bureau. Les coups de feu stoppèrent et les assaillants obligèrent les survivants de l'émeute, à jeter les cadavres par-dessus les rampes d'escalier, pour libérer le passage. Certains furent jetés encore vivant, mais incapable de marcher, hurlant durant toute la chute jusqu'au rez-de-chaussée. Il vit des corps tomber pendant sa montée, le message paraissait clair pour les futures tentatives à l'encontre des hommes en noir.

Il arriva au sommet de la tour et fut ébloui par un soleil hivernal, après trente à quarante minutes pour gravir quelques étages dans la pénombre. Sur le sommet du bâtiment, il régnait une ambiance de guerre, plus violente encore que dans les

escaliers, odeur de poudre, cris, bruits, corps allongés au sol, baignant dans une mare de sang. Les hommes en noir étaient parfaitement alignés, dos à la sortie, repoussant ainsi les travailleurs vers le côté opposé du toit plat. Le toit était surpeuplé de courtiers, bien trop petit pour accueillir tout le monde. La foule luttait pour ne pas reculer. Les personnes qui tentaient de ne pas rejoindre le groupe étaient frappées à coups de barre de fer, de coups de crosse de fusil mitrailleur. Karim fut englouti par une vague qui provenait des escaliers, il entendit résonner plus bas les rafales de mitraillettes. Il fut emporté par la foule incontrôlable qui tentait de survivre, contre laquelle, il ne pouvait pas lutter, il tenta de pousser les autres vers les assaillants et sans s'en rendre compte, bien trop vite il bascula dans le vide. La rage lui monta du ventre, lorsqu'il réalisa qu'il venait de chuter. La défaite était totale après avoir traversé la mer comme un réfugié, après six mois dans la jungle de Calais, il allait mourir ici, tombant d'un toit. Sa chute fut longue, sembla durer une éternité. Il eut le temps d'apercevoir, entre deux vrilles, des personnes chutant de tous les immeubles voisins, par dizaines, voire par centaines sur les bâtiments les plus importants. Karim ne percuta pas le sol, mais se brisa le cou sur un tas de corps humains. Certains se trouvaient intacts, d'autres avaient éclaté à l'impact créant ainsi au pied des édifices un amas de chair humaine. Le sang coulait dans le caniveau rejoignant les égouts. La Tamise adopta une teinte rougeâtre

Méto, boulot, chaos.

quand les égouts lui apportèrent le sang de la finance londonienne. La City fut nettoyée en huit heures.

Ainsi mourut Karim.

31

■ Ils avançaient rapidement dans les rues. Manon marchait sur la retenue, la main du flic la poussant dans son dos. Elle pensait que la confiance se serait installée directement entre elle et le flic, quand il avait pris la décision d'en savoir plus sur le chantage qu'elle avait subi. Le flic la poussait de sa main droite, la main gauche pendant le long de sa hanche, le canon de l'arme collé contre sa cuisse. Elle se retrouvait encore dans une situation compliquée et sa fuite ne ferait qu'aggraver sa situation. Elle s'arrêta, décidée à reprendre le plus sincèrement possible le contrôle de sa vie.

— Avancez, on ne peut pas rester exposés ici, c'est bien trop dangereux. Lui ordonna le policier tandis qu'elle s'était figée sur place.

— Non ! Je dois retourner voir les policiers qui me conduisaient au juge, ou alors vous m'emmenez le voir et devant lui, je vous explique ce qu'il s'est passé.

— Vous ne m'aurez pas, répondit le flic. Il y a une grande chance que vous vous serviez de moi pour vous sortir de là. Je peux admettre une chose, c'est que vous m'avez sûrement sauvé la vie, mais on ne se connaît pas, je ne peux pas vous attribuer ma confiance, pas encore.

— Alors, suivez-moi. Faites-moi confiance, je vais vous présenter quelqu'un qui pourra attester de tout ce que je raconte. Quelqu'un qui pourra vous prouver que je ne fabule pas. Quelqu'un qui a failli donner sa vie sans me connaître alors qu'il n'est pas flic.

— Où voulez-vous aller ? Dans un trou à rat ? Dans un guet-apens ? Je ne suis pas si idiot, précisa-t-il.

— Non, dans un lieu public, à l'hôpital. Quand j'ai été manipulé, je n'étais pas seul, un homme m'a accompagné quand tout a commencé, et c'est avec lui que je me suis retrouvé dans cette spirale infernale. Manon tenta de comparer les situations. Laissez-moi deviner, vous avez reçu des textos, avec peut-être des photos compromettantes, on vous a promis le silence contre un, deux ou trois petits services. Vous n'avez aucune preuve, aucune trace et à chacune de vos actions vous vous sentiez épié, surveillé ?

Guillaume comprit que leurs situations étaient identiques, il détailla son histoire.

— C'est à quelques détails près cela. Il m'a fait chanter sur mes adultères, mais je lui ai bien fait comprendre que mon mariage n'était pas la clef pour me considérer comme un joli pion. C'est à partir de ce moment que la situation s'est envenimée. Vous savez, dans la police, on est parfois contraints de recourir à des méthodes peu orthodoxes, souvent à la limite de la légalité pour coincer des types vraiment dangereux.

À ses paroles, Manon comprit que l'homme semblait plus fidèle à la loi française qu'à sa femme. Elle prit sa main et l'invita à la suivre, le flic qui n'avait pas grand-chose à perdre avec deux armes à la ceinture lui accorda le bénéfice du doute et la suivit. Ils avancèrent quelques centaines de mètres sur les trottoirs parisiens et s'éloignèrent assez de l'assemblée pour ne plus entendre la guérilla urbaine qui commençait sur place. Au loin, un énorme panache de fumée noire s'élevait dans le ciel. La colonne de fumée était si large qu'elle se dispersait sur des kilomètres. L'ambiance dans les rues semblait électrique. Les Parisiens marchaient vite, certains se trouvaient entre la marche et le trot. Les yeux toisaient les alentours, personne ne voulait revivre les événements de novembre deux mille quinze. En avançant, Manon constata que la plupart des boutiques regorgeaient de passants cachés, qui attendaient une accalmie ou la présence de la police pour sortir de leur abri. Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'hôpital Cochin. Le trajet leur prit une heure durant laquelle ils échangèrent peu de paroles, juste quelques regards. Ils entrèrent dans l'hôpital et furent stoppés par un vigile qui se tenait devant la porte, bloquant le passage de ses larges épaules.

— Désolé, pas de visite aujourd'hui. L'hôpital est en train de déployer le plan blanc, vous devez circuler, informa l'homme de sécurité avec sa carrure imposante.

Le flic sortit la carte de police de la poche intérieure de sa veste en cuir et la présenta au gardien. Celui-ci ne poussa pas plus loin le blocage et les laissa passer sans questions, l'effervescence dans le hall d'accueil lui apportait suffisamment de stress et de travail. Le flic demanda à Manon de l'emmener là où elle pensait le convaincre, elle prit la direction des couloirs inconnus, lui expliquant qu'elle n'était pas venue voir son compagnon à cause de son incarcération. Ils déambulèrent presque dix minutes dans les différents services avant de tomber sur la bonne chambre, essayant de ne pas gêner les médecins qui courraient partout dans les couloirs. Quand elle entra dans la chambre, le regard de Malik s'illumina, une joie profonde et sincère lui engloba le visage l'empêchant d'effacer le rictus de sourire bloqué sur ses joues. Il se releva doucement, tentant de s'asseoir lorsque Manon lui sauta dessus, serrant son cou aussi fort qu'elle le put, elle l'écrasa de tout son poids. Des larmes coulaient des joues de Manon avant de finir dans le cou de Malik les mettant en communion, moment qu'ils attendaient tous les deux depuis des semaines.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? Tu es libre, ça y est ? Je suis tellement heureux de te voir, j'ai bien cru que tu ne survivrais jamais à la prison, une douce et délicate fille comme toi, plaisanta Malik.

Elle frappa du poing contre son épaule, comme deux amis peuvent le faire après des années sans se voir. Elle pleurait, le sourire aux lèvres.

— Pas du tout, c'est bien pire que ce que tu peux croire, je suis pire que Mesrine, je t'avais prévenu, je viens de m'échapper d'un fourgon de police !

— Arrête, ce n'est pas drôle, répondit-il en souriant. Il vit que Manon ne démentait pas sa propre blague et qu'elle n'entamait pas les explications sur sa présence à l'hôpital. Qu'est-ce qui se passe Manon, comment cela se fait-il que tu sois là et que se passe-t-il dehors ?

Le visage de la jeune femme devint blême, elle leva les yeux et il comprit qu'elle n'était pas en train de mentir. Elle lui expliqua son transfert pour rencontrer le juge d'instruction, le détour par l'Assemblée nationale, la fusillade, sa rencontre avec le flic qu'elle lui désigna de la tête. Il était resté dans un coin de la pièce. Manon se tourna vers lui, interrompant la conversation.

— Je suis vraiment désolé, mais avec toutes ces histoires, je ne sais même pas comment vous vous appelez ?

— Guillaume, à votre service. Répondit le flic légèrement agacé par la tournure des événements.

Manon lui fit signe de s'avancer, il attrapa une chaise dans le coin de la pièce et la plaça devant le lit, face aux deux acolytes. Il n'eut rien à dire, elle comprit qu'elle devait rester la plus honnête possible, c'était un atout essentiel devant le juge,

qu'elle finirait par revoir dans peu de temps. Elle commença, par les détails, par ses craintes et elle finit par raconter au flic la même chose que lors de sa garde à vue. Un mois avant, on l'avait traitée de menteuse, de mythomane et elle sentait que Guillaume l'écoutait avec sincérité. Malik complétait les phrases de Manon avec perfection, impossible d'imaginer que cette série d'événements puisse être un mensonge, tellement les interventions de l'un et de l'autre collaient ensemble. Quand elle eut terminé, naturellement, Guillaume sentit qu'il devait à son tour détailler ce qu'il avait vécu. Il se lança :

— J'ai commencé par recevoir des appels anonymes d'un homme. Rien de surprenant, quand on est un policier, il suffit d'un indic qui balance le numéro et l'on se fait harceler par des fous qui aiment juste insulter la police. Je change de numéro quasiment tous les six mois. Ensuite, cela est passé d'harcèlement et de messages d'insultes à l'intimité de ma vie privée. J'ai commencé à comprendre que c'était bien plus sérieux que ce que je m'imaginais. Ensuite, j'ai reçu des photos prises sur le terrain et je peux vous garantir qu'elles sont difficiles à obtenir, de la piraterie de caméras de sécurité. Sur les images, c'est toujours moi que l'on voit, en train d'empoigner un type, d'en malmené un autre, de filer une dose à un délateur toxicomane. Tout ce qui apparaît nécessaire, sans quoi on ne réaliserait rien dans notre métier, on est souvent borderline, mais on n'a pas le choix. Je tiens à ma carrière, à mon métier.

C'est une véritable vocation, vous savez. Je ne sais rien faire d'autre et surtout je ne veux pas accomplir autre chose, j'aime mon métier. Alors j'ai accepté les petits chantages, mais la machine s'est emballée quand ils m'ont photographié avec une autre femme. J'avoue que sur ce coup-là j'ai déconné. Vous imaginez, je ne peux pas perdre ma femme, mon boulot, mon gamin, autrement dit tout. Impossible. Alors j'ai continué. Depuis maintenant quatre semaines, je fais sortir des types de gardes à vue. Je passe des aimants sur des disques durs des ordinateurs qui sont des pièces à conviction, dans des enquêtes concernant des pirates informatiques, des activistes, des marginaux. Alors votre histoire semble cohérente, je pense que je peux vous faire confiance. Du moins, je n'en ai pas le choix, je ne possède absolument aucune preuve, hormis votre témoignage.

— Vous savez le juge ne m'a pas cru, quand il comprendra que vous avez franchi la ligne à plusieurs reprises il fera comme pour moi, il considérera que vous mentez pour sauver votre peau, ça s'arrête là, précisa Manon.

— Pas forcément, rétorqua Malik en se redressant dans son lit.

Faisant durer le suspense, il chercha après la télécommande de celui-ci et en remonta le dossier, puis il enchaina.

— J'ai pas mal d'amis, enfin des connaissances qui ont eu vent de ce qu'il m'est arrivé avec Manon. Un gars de mon quartier, une bonne connaissance, est venu me voir, il détenait des informations pour moi.

— C'est qui le type et qu'est-ce qu'il voulait ? demanda le flic en s'énervant légèrement.

— Attendez, je vous ai raconté mon histoire avec Manon, mais je ne vais pas commencer à baver sur mes potes. Dans le quartier, si l'on est borderline, on va en prison, on n'a pas le droit à une deuxième chance. C'est un gars, que je connais depuis l'âge de cinq ou six ans, il vend à peu près tout et n'importe quoi, mais ce n'est pas le genre de dealer après qui vous courez. Il a une boutique en ligne, sur le dark web. Import dans la cité, export chez des tarés. Il a quand même un fond de moral et cela personne n'a pu le lui enlever. Depuis des années, il vit en autarcie chez lui, alors pour qu'il vienne me voir, c'est plus que sérieux. J'ai cherché des moyens de te joindre pour t'expliquer Manon, mais il ne témoignera jamais, même pour moi.

Malik hésita avant de continuer, regardant Guillaume dans les yeux, en espérant découvrir s'il pouvait et devait lui faire confiance. Il embraya sur la suite des événements, pour Manon au moins...

— Il a été contacté par une organisation indépendante qui souhaite lancer une révolution, une guerre, un truc comme ça, mais ces types ne possèdent pas d'armée, pas de bras. Ils ont

de l'argent, des armes, de la drogue. Tout cela se passe derrière des claviers et pas dans le vrai monde, alors ils se servent des moyens qu'ils ont pour agir au-dehors, en toute impunité. Sans risque, de finir responsable des actes odieux qu'ils commanditent. Ils font chanter des filles comme Manon pour livrer un paquet, et de types comme vous pour fracasser un visage, intimider quelqu'un. Le but n'est pas connu des généraux, ce sont ceux qui contactent les hackers comme mon ami d'enfance. Pour l'instant, il ne leur a pas répondu et il reste très discret sur ses activités, il a reçu des images étranges, des dessins accompagnés d'espèces de phrases de propagande.

— Fais-le venir ici, ordonna Guillaume. On a besoin de son contact pour remonter en haut de la hiérarchie.

— Excuse-moi, mais ...qu'est-ce qu'on a à y gagner ? Manon est en jugement et moi j'y passerai dès ma sortie de l'hôpital !

— La preuve de votre innocence, je vous accompagnerai pour récolter des preuves et m'assurer avec vous que l'on puisse prouver le chantage dont vous avez été victime tous les deux.

Tout dans son comportement confortait Manon dans l'idée que Guillaume paraissait honnête et qu'il voulait réellement les aider. De toute façon, maintenant qu'elle était considérée comme une fugitive en plus d'une meurtrière, elle ne présentait plus grand-chose à perdre. Elle regarda Malik, les

yeux le suppliant de l'aider, encore, une dernière fois. Dans ses yeux, elle vit qu'il l'aiderait, il ne pouvait pas en être autrement. Le flic s'approcha de Malik.

— Contacte ton ami et donne-lui rendez-vous d'ici une bonne heure, ici, dans la chambre. Moi je retourne au commissariat pour prendre la température sur les événements et un peu de matériel. On va trouver qui nous fait chanter et ensuite je flanquerai ce pirate en garde à vue, pendant qu'on remonte la filière. En général, les pirates informatiques parlent vite, ils sont agressifs derrière un écran, mais chétifs dans le monde réel.

Sans demander son reste, il sortit de la chambre. Preuve de sa bonne foi, il avait laissé Manon dans la chambre avec son ami, sachant qu'elle pouvait se sauver si elle le souhaitait. Manon le regarda partir et quand il eut franchi la porte, elle sauta sur Malik l'embrassant avec fougue, elle attendait ce moment depuis des jours, pensant qu'il n'arriverait plus jamais. Il lui rendit son baiser en l'enlaçant, pour lui également les deux jours passés avec Manon avaient été un vrai coup de foudre. Elle s'allongea à côté de lui et posa sa tête sur son épaule. Elle ferma les yeux un instant, profitant de chaque seconde de ce moment qui ne pourrait durer éternellement. Elle lui posa la question, non pas qu'elle eut des doutes sur lui, mais plutôt sur ses intentions.

— Tu as vraiment un ami pirate qui t'a parlé de tout cela ? Ou alors tu as dit tout cela pour que l'on s'échappe à deux aux Seychelles ?

— Arrête de rire, j'ai vraiment un ami qui est venu me voir. Maintenant la vraie question, et là, je ne sais pas trancher : est-ce qu'on peut se fier à ton flic ? Est-ce que cet individu veut nous aider ou juste sauver sa peau ? Je l'ai vu trois minutes et l'on doit lui donner confiance aveuglément ? Mon pote ne va jamais venir si je lui explique ce qu'il vient d'arriver... Maintenant, c'est notre sort à nous qui est en jeu et j'ai vraiment envie que tout cela cesse, pour que l'on puisse se retrouver à deux hors de tout ce merdier.

— Alors, appelle-le, pour qu'il nous donne des informations, ensuite s'il veut partir, on ne va pas l'en empêcher. Ne lui dis pas que Guillaume est flic tout de suite, ou il aura encore plus de raisons de ne pas venir, souligna Manon.

Après une bonne minute de réflexion, Malik sortit un vieux téléphone à clapet de sous son oreiller et composa de mémoire le numéro de son contact. Il discuta quelques minutes avec lui, essayant tant bien que mal de le convaincre de venir, les geeks, pirates ou hackers n'aiment pas spécialement les rendez-vous présentsiels, préférant largement des échanges numériques. Les deux amis se connaissaient depuis leurs plus tendres enfances et c'est avec une obligation fraternelle que le pirate consentit à Malik un échange d'un quart d'heure, pour lui détailler les faits.

Tous deux furent satisfaits et décidèrent d'un commun accord de se reposer quelques minutes sans parler. Malgré tout, Manon alluma la télévision pour recueillir un peu de nouvelles de la situation dans la capitale, la guérilla urbaine semblait bien loin d'être terminée depuis qu'elle s'était sauvée avec Guillaume. Sur la chaîne d'informations, des images de la défense en feu leur coupèrent le souffle, on y voyait l'arche éventrée, enflammée. Un bandeau complémentaire sous les images décrivait la situation catastrophique dans la capitale : *des dizaines d'explosions secouent le quartier de la défense, la préfecture de Paris estime le bilan à plus d'un millier de morts. - Les députés de l'Assemblée nationale se battent contre les forces de l'ordre devant le Palais Bourbon, des dizaines de morts des deux côtés sont à déclarer, selon la police.*

Ils se regardèrent avec effroi, Manon qui était presque assise reposa sa tête sur l'épaule de Malik, puis ils attendirent.

32

Le soldat Leville ouvrit l'œil, réveillé par le bruit extérieur de la caserne, des soldats courraient d'un pas désordonné et inhabituel. Habituellement, il entendait les bataillons de fantassins marcher au pas, cadencés sur le même rythme, se transformant en organisme unique. Il se releva péniblement, la douleur dans son ventre demeurait encore bien présente. Opéré d'une crise d'appendicite à l'âge de vingt-sept ans, il avait passé une semaine à l'infirmerie de la caserne. Séjour plus que plaisant, il avait sympathisé avec deux infirmières qu'il était impossible de voir dans d'autres conditions. Le service semblait désert, il y avait toujours une âme errante qui traînait dans les lieux à la recherche d'un endroit calme pour effectuer une petite sieste souvent écourtée par un docteur furieux ou une infirmière amusée. L'infirmerie se trouvait au rez-de-chaussée du bâtiment principal de la caserne de Lyon, au-dessus se trouvait le réfectoire où les soldats prenaient leurs repas. Plus au-dessus encore, se trouvaient les bureaux appartenant à des gradés résignés à la paperasse et aux tâches administratives. Par la fenêtre, il apercevait au loin la porte gigantesque de l'entrée de la caserne, des véhicules aux gyrophares bleus se succédaient en file indienne et pénétraient dans l'enceinte militaire, habituellement hermétique aux problématiques civiles. Il se redressa un peu plus, posa

douloureusement les jambes au sol et vacilla un instant avant de mieux répartir son poids sur la jambe du côté opposé à sa cicatrice. Par la vitre, il eut le temps d'apercevoir quelques personnes couvertes de sang, des civils. Il n'eut le temps de rien, les portes du service s'ouvrèrent dans un fracas énorme. La pièce avala un déversement de médecins, pompiers, blessés. Instinctivement, il se mit à l'écart, s'isolant pendant quelques minutes pour ne pas déranger. Aussi vite que la pièce s'était remplie, celle-ci se vida des pompiers et ambulanciers qui venaient de déposer une vingtaine de victimes dont certaines agonisaient. Son éducation et ses dimanches passés avec sa mère dans diverses associations caritatives l'amènèrent naturellement à apporter son aide dans la pièce. Il restait deux médecins et trois infirmières pour s'occuper d'une vingtaine de blessés. Il porta assistance aux blessés légers pour commencer, les cas les plus graves étant sous contrôle des médecins. Il tenta tant bien que mal de calmer l'afflux sanguin qui sortait de la jambe d'une femme qui hurlait de douleur, la blessure qui semblait superficielle se mit à saigner abondamment sous la pression de sa main. L'artère fémorale était sectionnée, due à sa blessure et aux mauvais mouvements qu'elle effectuait en se contorsionnant. La femme perdit connaissance en une dizaine de secondes, elle était devenue livide, ses yeux s'étaient vidés de la précieuse étincelle. Il fit un petit geste pour appeler le médecin, mais celui-ci leva à peine

les yeux. D'un mouvement de la tête, il lui indiqua de laisser tomber, ils ne possédaient pas le matériel nécessaire pour ce type de soins. Les poches de sang n'étant pas encore arrivées. Il regarda plus loin, la personne dans le lit à côté était morte, une vilaine coupure lui traversait la gorge. Il sauta vers le lit un peu plus loin, un homme assis avait l'air plus désorienté que blessé. Il s'en approcha.

— Vous allez bien ? Avez-vous mal quelque part ? demanda le soldat.

L'homme le regardait, les yeux complètement vides, il n'ouvrit pas la bouche. Il n'avait aucune blessure grave apparente, juste quelques petites griffes sur le visage sûrement dues à des projectiles reçus au visage.

— Monsieur ! vous m'entendez ?

— Oui, répondit l'homme, en recouvrant légèrement ses esprits.

— Vous êtes blessé ? vous souffrez ? Que s'est-il passé ? demanda le soldat Leville, désireux d'en savoir plus sur cet afflux soudain.

— Non ça va, je me trouvais sur les lieux de l'attaque et j'ai fait un petit malaise, j'ai eu la peur de ma vie, je pense que j'ai fait une crise de tétanie. Je commence à me sentir mieux, mais je sens que mes jambes ne suivent pas, je n'arrive pas à marcher.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Une attaque terroriste en ville ?

Leville voulait comprendre ce qu'il se passait en ville, mais il lui était impossible de presser la victime pour obtenir des informations. Une mauvaise phrase, un mauvais mot et il pouvait se fermer définitivement, s'enfermant dans la tétanie et l'angoisse à nouveau. Le soldat fut rassuré quand il commença à raconter son histoire, les médecins et infirmières étaient bien trop occupés à tenter de sauver des vies pour s'opposer à la situation.

— Je me baladais dans le centre commercial près de la gare Lyon part-dieu, je suis en vacances dans le coin quelques jours en attendant les fêtes. Je viens d'être licencié de ma boîte alors j'ai décidé de changer d'air. Bref, je flânais dans les galeries pour trouver quelques cadeaux et c'est là que c'est arrivé. Un vrombissement s'est fait entendre depuis le toit et le temps que je lève la tête, tout s'est écroulé dans un fracas assourdissant. J'ai reçu du verre sur le visage avant de finir propulsé par l'explosion au fond d'une boutique. J'ai perdu connaissance durant plusieurs minutes et quand je suis revenu à moi je... je l'ai vu. Un avion de ligne, en flammes, au milieu de la galerie marchande. Les gens brûlaient à l'intérieur, j'entendais hurler partout autour de moi. J'ai voulu aider quelques personnes, mais je ne savais pas par où commencer. Si vous étiez arrivés à ce moment-là dans le centre commercial,

vous auriez pu croire que l'avion avait été posé là comme un objet de décoration. Il manquait des morceaux, mais je me suis cru dans un parc d'attractions, vous savez comme à Disneyland où l'on vous montre des cascades.

Leville poursuivit son interrogatoire.

— Donc un avion s'est écrasé dans le centre commercial ? Comment êtes-vous sorti de là ?

— Je ne sais pas si vous avez déjà vécu un grave accident ou une situation très stressante, mais quand tout déraile votre cerveau se met en mode survie, vos gestes sont francs, maîtrisés. Cela va vous paraître égoïste, mais j'ai pris la décision de ne pas périr dans ce centre commercial et mon cerveau s'est mis en pilotage automatique. Je suis sorti de la galerie en moins de trois minutes, j'ai couru. J'ai enjambé des corps, je l'avoue. J'ai bousculé des gens, des familles qui cherchaient une sortie. Je me suis retrouvé dehors ou j'ai pu respirer à nouveau puis je me suis assis dans un coin. J'ai tout de même laissé les blessés graves prendre les premières ambulances, on m'a ramassé dans un coin j'étais complètement tétanisé et me voilà ici, dans cette caserne éloignée du cauchemar. Il posa sa tête sur l'oreiller du lit où il avait été déposé. Il reprit ses explications, des larmes coulant de ses yeux.

— J'ai évité des gens gémissant au sol, j'ai bousculé d'autres personnes qui venaient juste de se relever de cette

catastrophe. J'ai été une personne odieuse, je vais mettre des années avant de pouvoir me regarder dans un miroir, si j'y arrive évidemment. Des femmes, des enfants, j'aurais pu les aider en attendant les secours et je suis resté là assis sur le trottoir à ne rien faire. Quel égoïste !

Il se tourna, mettant son dos face à Leville, pour lui indiquer que la conversation était terminée. Leville ne voulut plus le contrarier et décida de prendre l'air pour consulter son téléphone afin de voir si des informations étaient déjà disponibles sur internet, mais pas devant la victime.

Dehors l'effervescence se trouvait à son comble, des soldats couraient dans tous les sens. Leville prit une cigarette dans sa poche, l'alluma et s'adossa au mur de l'hôpital. Il sortit son téléphone portable de son autre poche et lança avec anxiété son application lui proposant des informations personnalisées. Le premier titre lui fit l'effet d'une balle en plein ventre. *La France attaquée*. Il cliqua sur le lien et consulta l'article qui s'afficha lentement.

Depuis midi environ de nombreuses attaques ont eu lieu sur le territoire Français, on dénombre des milliers de morts partout dans le pays.

12 h 30 : Une attaque d'une ampleur surréaliste a eu lieu à la défense, des dizaines d'explosions ont eu lieu dans le quartier. De nombreux bâtiments sont en flammes et l'on

rapporte également l'effondrement d'une des plus grandes tours.

12 h 20 : Les grandes villes industrielles subissent des sabotages dans leurs plus grandes usines, les dépôts pétroliers sont inaccessibles, des gardes armés bloquent les accès aux centrales électriques.

12 h 15 : Des bandes armées ont incendié les boutiques des champs Élysées à l'aide de dizaines de cocktails Molotov. L'avenue ressemble à la ligne de front d'une guerre mondiale.

On recense des actions identiques dans tous les grands centres-villes.

12 h : Des échanges de coups de feu et des affrontements à l'arme blanche ont été constatés devant le Palais Bourbon. Le préfet de police déclare de nombreuses victimes du côté des forces de l'ordre.

11 h 45 : Une explosion a eu lieu au parlement européen de Bruxelles, le témoignage affirme qu'une seule explosion aurait soufflé le bâtiment qui s'est complètement effondré.

Le pays attaqué, la capitale semblait en feu. C'est à ce moment que dans un bruit sourd elle atterrit à ses pieds, un mètre devant lui, une grenade dégoupillée fraîchement sortie de la réserve.

Ainsi mourut Leville.

33

Quand Saïd entra dans la chambre, Manon et Malik se trouvaient tous les deux debout, devant la télévision accrochée près du plafond dans un coin de la chambre. Ils étaient scotchés, hypnotisés par l'écran qui diffusait des images insoutenables. La chaîne d'information qui ressassait en général la même chose de quart d'heure en quart d'heure ne savait plus où donner de la tête. Les journalistes apparaissaient en état de choc et cela se ressentait à l'écran, ils bafouillaient, leur peau blanchâtre laissait ressortir le maquillage qui sur certains coulait le long de leurs fronts. Saïd avança dans la pièce, se posta à côté de Malik et tourna la tête vers l'écran lui aussi. Le couple ne réagit même pas, tellement obnubilé par l'écran. Les images en question laissaient apercevoir les informations à une vitesse bien supérieure à ce que l'œil peut lire en temps normal. La chaîne annonçait de façon très précise des nouvelles dramatiques. Selon le dernier rapport du ministère de l'Intérieur, le pays subissait une attaque. Une trentaine de centres commerciaux, les plus grands du pays avaient été détruits par des avions de ligne qui s'écrasaient sur eux. Le quartier de la défense était détruit, le palais de l'Élysée était en ce moment même assiégé par des dizaines de personnes lourdement armées. Le président se trouvait à l'intérieur bien protégé par les meilleurs policiers de la capitale,

les membres du GIPN, du RAID et les services secrets. Saïd bouscula légèrement Malik qui sursauta sous l'impulsion faite par son ami.

— Tu m'as fait peur, tu vas bien ? Merci de prendre le temps pour venir nous voir, on a vraiment besoin de toi.

— Pas de soucis. Pour t'avouer la vérité, j'ai failli renoncer quand je suis parti de chez moi. Si j'avais eu les informations que je vois maintenant, je serais déjà loin. Là, c'est trop tard, je vais me réfugier ici, je pense, en général dans une guerre on n'attaque pas les hôpitaux. Répondit Saïd, aux aguets.

— Une guerre ? De quoi parles-tu exactement ? Ça ressemble bien plus à une série d'attentats non ?

Saïd précisa :

— Les chaînes Françaises diffusent en ce moment des informations pour la population, sous couvert de l'état. Si tu changes de chaîne et que tu bascules sur l'international, tu vas frissonner bien plus. Londres, Beijing, Tokyo, L'Inde, les US, toutes les grandes puissances se font attaquer de toute part, depuis des heures. C'est d'un mouvement mondial dont il s'agit et l'on ne sait toujours pas qui a lancé les opérations. Religion, pouvoir, argent, personne n'a revendiqué les attaques. Si tu regardes les images de l'attaque devant l'Assemblée nationale, ce sont des députés qui attaquent la police. C'est complètement incohérent, pourquoi des députés se mettraient-ils en guerre contre la police qui les protège depuis toutes ces années ? C'est

assurément un coup d'État, une mouvance mondiale qui veut prendre le monde en otage. Pire, qui veut prendre le contrôle.

— Tout cela ressemble à une fin du monde, à la Grande Guerre, la troisième, celle que tout le monde redoute qui mettrait fin à l'Humanité. Intervint Manon.

Manon était apparue entre les deux hommes écoutant ce qu'ils se disaient. Terrifiée par ce qu'elle imaginait être la fin du monde, elle pensait à toute sa famille qu'elle avait abandonnée ces dernières années. Elle regrettait les dîners de famille interminables où elle regardait ses oncles se disputer, les heures à jouer avec ses neveux aux jeux de société les dimanches après-midi. Tout ce qu'il se passait aujourd'hui lui laissait apparaître ce qui avait toujours paru important et à quoi elle n'avait jamais accordé beaucoup d'intérêt. C'est Guillaume, qui en entrant dans la pièce, la sortit de ses pensées pour la faire basculer du dernier repas de famille à la guerre en plein Paris. Il était couvert de sang, de la tête au pied ses vêtements étaient gorgés du précieux liquide. Manon s'approcha de lui instinctivement guidée par ses années de médecine stoppées quelques semaines auparavant. Il recula quand elle s'approcha, il était aux aguets et ne savait sûrement pas lui-même s'il était blessé.

— Ne vous inquiétez pas, rassura Guillaume. Ce n'est pas mon sang, j'ai... j'ai eu la mauvaise idée de prendre le métro. Il y a eu un attentat dans le train devant le mien et notre

chauffeur n'a pas eu le temps de freiner à l'approche de l'accident. Tout cela est invraisemblable, il nous a littéralement propulsés sur une rame de métro en feu, démolie et regorgeant de familles. Je me suis extirpé de là sans demander mon reste et j'ai fini le trajet à pieds. Dehors c'est la guerre, des jeunes pillent des boutiques, on se bat dans la rue en bandes organisées. C'est déjà la loi du plus fort alors qu'on ne sait pas encore ce qu'il se passe. Je suis venu vous prévenir tout de même, mais cela ne sert pas à grand-chose de prouver nos bonnes intentions. Personne ne vous tiendra responsable de votre prétendue évasion. Il vous faut rester ici et ne pas sortir, dehors la situation ne va qu'empirer. Nos systèmes vont s'effondrer en quelques heures.

— Vous m'avez fait venir avec un flic, regardez ce type à un badge à la ceinture ! s'écria Saïd

— Ne t'inquiète pas. Rétorqua Malik, il est avec Manon depuis ce matin et il l'a aidé à me sortir d'une mauvaise situation. Tu peux lui faire confiance, il était au courant de ta présence et regarde, il se trouve avec nous, tout seul, sans renfort et l'on a besoin de toi, Saïd. Pour nous donner les informations que tu as. Tu veux bien faire cela pour nous, oublier tes préjugés ? Nous non plus nous n'avons pas le choix, on avance ensemble.

— Les flics sont dangereux, je n'en connais aucun qui cherche la vérité et qui défend l'innocence. Quand ils te

suspectent de quelque chose, ils ne cherchent pas des preuves, ils font tout pour te faire porter le chapeau et ça, c'est très différent. Quand ses collègues auront nos identités, ils chercheront juste ce qu'ils peuvent rajouter sur nos têtes pour nous enfoncer encore plus.

— Au contraire ! J'essaye de me comporter comme un flic intègre, irréprochable, qui inspire confiance. Je ne sais pas qui vous êtes et je m'en moque complètement, ma seule priorité est bien plus égoïste que cela, j'essaye juste de sauver ma peau en n'emmenant personne de ma famille dans ma chute.

Après quelques secondes à se regarder dans les yeux, passant des uns aux autres, Saïd consentit :

— Bon, je vous donne une heure, finit par consentir Saïd après quelques demandes appuyées de la part de Malik, ensuite, je me sauve, je disparaïs et je vous assure que ce que vous tentez de faire disparaître, je peux l'exposer à votre hiérarchie et sur les réseaux en quelques minutes. Alors, oubliez-moi rapidement.

Ils s'installèrent en cercle, assis sur le lit et deux chaises qui étaient présentes dans la chambre, la discussion commença par le récit complet des aventures de Manon et de Malik. Cela permit à Guillaume de confirmer que les mêmes démarches avaient été utilisées contre lui. Enfin, ils regardèrent Saïd qui commença les explications.

— Je vais être direct et honnête avec vous, vous ferez ce que vous voudrez des explications. Je ne serais plus là pour en débattre avec vous, mais sachez avant tout que vous allez vous confronter à des gens sans scrupule. Ils sont motivés par leur but et ils ne laisseront personne se placer en travers de leur chemin. Tout a commencé il y a quelques semaines, j'ai accepté un contrat assez rentable sur du vol de données personnelles, rien d'inhabituel. Je me sers assez souvent dans des données communes pour trouver des numéros de carte bancaire, des boîtes mail que j'utilise pour attraper d'autres poissons, bref, la routine. Cela fonctionnait bien et puis on m'a contacté pour passer à la vitesse supérieure. C'est devenu différent, l'étape d'après consistait à manipuler les données personnelles des gens afin de les faire chanter. J'ai donc reçu trois contacts à manipuler pour les aider à atteindre un objectif précis. Un à la fois, je les ai traités jusqu'au dernier qui m'a posé problème.

— Quels étaient les premiers chantages ? demanda Manon.

— Le premier consistait à manipuler un responsable d'un groupe de sécurité qui gère plusieurs immeubles dans le quartier des affaires, je me rends compte maintenant de l'ampleur de la catastrophe à laquelle j'ai contribué. Le second se rapproche un peu de ton histoire Manon, il a fallu que je guide un jeune garçon afin qu'il vole à son beau-père du matériel. Son beau-père travaillait dans une entreprise de bâtiment, je ne sais

pas ce qu'il a volé exactement, mais la boîte était experte avant tout dans la démolition... J'avoue que j'ai fermé les yeux sur celui-là, car il rapportait beaucoup d'argent. Le troisième acte est en cours, mais ce n'est pas par ma faute. C'est incompréhensible, il fallait guider un homme d'entretien de l'Élysée afin que celui-ci dépose des armes blanches et des armes à feu chaque jour, un peu plus, dans le bâtiment gouvernemental.

— Saïd Comment, tu as pu agir ainsi, c'est du terrorisme ! s'indigna Malik. Tu as mis la vie de beaucoup de gens en danger. Est-ce que tu as vu ce qu'il s'est passé à la Défense ? Des immeubles entiers se sont effondrés, des bombes ont explosé à tous les étages, et toi tu as aidé à donner accès à tous ces fous aux immeubles.

Malik était effondré, il connaissait bien son ami, mais il ne s'était jamais imaginé qu'il puisse basculer dans des actions terroristes, envers les petites gens de son propre pays.

— C'est là que la suite va vous intéresser. Attention, je ne cherche pas à me retirer des responsabilités sur tout ce qui est arrivé. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai réalisé des choses que je n'aurai pas faites il y a quelques années. Je ne sais pas l'expliquer, je ne sais pas me justifier. Ce que je sais c'est que malgré tout ce que vous allez penser de moi, je vous assure que cela ne me ressemble pas.

Tous le regardaient avec un air grave, il se trouvait là devant eux, acteurs de cette apocalypse à un niveau supérieur aux leurs. Fallait-il lui faire confiance, devaient-ils croire ce qu'il allait leur expliquer où tout ceci n'était qu'une nouvelle manipulation à leur égard ? Manon décida en son for intérieur de croire en lui, après tout elle avait également réalisé des choses dont elle n'aurait jamais imaginé être capable. Elle était responsable de la mort d'une jeune femme et de la livraison d'un pain d'explosif auprès d'un homme sûrement mal intentionné. Elle non plus n'avait pas agi en son âme et conscience, elle s'était sentie manipulée pendant ces deux fameuses journées, bien plus manipulée que le simple chantage avec les photos.

— Continu Saïd ! lui demanda-t-elle.

— Quand la troisième demande est arrivée, j'ai eu de gros doutes, j'ai commencé à culpabiliser et j'ai voulu en savoir plus, rassembler des indications sur la cause et ce que j'ai découvert... Vous n'avez pas idée de ce qui se passe, de ce que l'on est, vous, moi, tout le monde. On nous manipule, on nous ment, on nous utilise comme du bétail pour réaliser du profit, de la marge. Nous sommes de la viande, on est...

— Saïd, arrête. Sois plus concret et donne-nous les faits, réclama Malik.

— Je suis rentré en contact avec la personne qui me donnait les missions, il a voulu m'aider à monter dans la hiérarchie du mouvement, mais avant cela, je lui ai demandé

plus informations. Plus de contact, rupture des messages, plus rien. Une heure après, j'avais un gars qui frappait à ma porte, un inconnu. Un jeune homme sombre qui m'a demandé pour entrer chez moi en m'appelant par mon pseudo de pirate. Instantanément, je l'ai laissé entrer, je ne sais pas pourquoi, je suis quelqu'un de très méfiant puis il m'a expliqué. Il m'a manipulé avec le logo qui était dessiné sur sa veste de sport, il a déclenché chez moi un geste que je ne maîtrisais pas.

— Qu'est-ce que tu racontes ? lui demanda Malik.

— Je vais vous expliquer. Je vous préviens, vous allez avoir du mal à me croire, il n'y a plus rien d'autre à espérer.

Saïd s'arrêta de parler, une tâche pourpre vint colorer son sweat-shirt blanc dans un mouvement lent presque artistique, la balle était passée par la vitre sans que celle-ci n'éclate. Plus discrète que la télévision. Il baissa la tête et porta la main sur son thorax juste avant de s'écrouler sur ses genoux. Il tomba en arrière. Quelques secondes après que sa tête ait heurté le sol, la chambre se retrouvait vide.

34

Richard Bacheman prit sa tasse à café et la rangea dans le carton posé sur son bureau, à soixante-trois ans il avait décidé de prendre sa retraite pour profiter de sa famille, de ses enfants et petits-enfants. Dans son carton, crayon, agrafeuse et post-it se partageait la place avec le chèque de solde du tout jeune retraité. Avec les congés accumulés et le pécule de départ pour les employés qui quittent l'entreprise, cela représentait une belle somme. Quarante-trois ans dans la même société, cela s'avérait un exploit. Il avait réalisé son pot de départ au midi, apportant à manger pour tous ses collègues, avec l'aide de sa femme, il avait préparé des salades diverses, avec du pain frais et un peu de charcuterie italienne. Le tout accompagné de bière légère tolérée pour l'occasion. Il fit un beau discours pour dire au revoir à tout le monde. S'en était suivi un discours de son responsable qui avait fait un éloge à la rigueur du nouveau retraité, à son acharnement au travail et à sa passion pour son métier. L'homme avait reçu quelques cadeaux pour profiter de la retraite, des cadeaux humoristiques sur la thématique du jour et surtout un beau voyage pour deux personnes en Floride. Pour les New-Yorkais, comme lui, la Floride était le début d'une deuxième vie alors pourquoi ne pas s'y rendre pour la visiter quelques jours afin de se faire une idée ? Richard avait passé

sa vie dans l'impression. Homme à tout faire dans une petite imprimerie de New York, il était le dernier à pouvoir réparer, débloquer de vieilles machines délaissées d'ailleurs. Son départ, prévu et anticipé depuis longtemps par l'entreprise, avait enclenché le changement et la modernisation de toute la structure en essayant de conserver l'âme du lieu en désaccord avec le vieil employé. Jamais discriminé, il avait pourtant constaté l'évolution de l'imprimerie de quartier en une entreprise gorgée de hipsters éditant et vendant uniquement des livres en accord avec le code de déontologie du lieu. C'est lourd d'émotion que se fit son départ, il prit son carton sous le bras et se dirigea vers la sortie. Une haie d'honneur l'accueillit pour lui permettre de partir la tête haute, avec fierté pour profiter d'une seconde jeunesse. Tape dans le dos, baisé volé sur la joue, quand il atteignit le trottoir, il prit une grande inspiration d'air frais extérieur. Il marcha la centaine de mètres qui le séparaient de sa voiture et ouvrit son coffre pour y déposer son carton. Quand le coffre fut refermé, il tenta de le rouvrir pour vérification. Les habitudes. Il sursauta, la sirène d'alarme du quartier venait de commencer à hurler. Sirène que l'on entendait parfois lors des tests, lors d'un événement. Jamais en pleine semaine dans l'après-midi, jamais sans qu'une bonne raison en vaille la peine. Il regarda en l'air, par habitude des reportages sur les bombardements des deux grandes guerres. Aucun avion ne venait assombrir le ciel bleu de cette journée presque parfaite.

Un camion de pompier passa en trombe devant sa voiture, accompagné d'un hurlement de sirène qui déchira le calme habituel de la rue sur son passage, arrachant le rétroviseur conducteur. Il fut suivi par des véhicules de la police et par d'autres camions de pompiers roulant tout aussi vite et sauvagement. Aucune fumée ne s'élevait dans le ciel et les gratte-ciels, non loin, ne semblaient pas avoir été frappés par une nouvelle attaque terroriste. Les souvenirs du onze septembre demeuraient encore dans toutes les mémoires, presque vingt ans après les attentats. Richard avait lu dans le New York Times que le président Trump était en visite dans la ville. Un petit malin avait sûrement contacté les autorités en diffusant une fausse alerte à la bombe. Peut-être qu'il ne s'agissait que d'une agression, que d'un braquage. Richard monta dans sa voiture après avoir ramassé son rétroviseur au sol, il le jeta sur le siège passager. Il savait déjà comment choisir sa première activité de retraité, la mécanique était chez lui une vraie passion. Il démarra et constata que la voie était libre, il fit demi-tour s'assurant qu'il ne serait pas percuté par un camion de pompier de plusieurs tonnes lancé à pleine vitesse. Après quelques centaines de mètres, il se retrouva à l'arrêt, bloqué à la fin d'un embouteillage naissant. Il sortit son téléphone portable et envoya un message à sa femme pour la prévenir du léger retard qu'il aurait pour son premier rendez-vous de retraités. Les trottoirs étaient peu fréquentés comparés à un

vendredi classique, la sirène qui hurlait encore à travers toute la ville, s'éteignit. Les personnes dans les voitures devant Richard en sortirent pour regarder à l'unisson dans le sens opposé. Il sortit de sa voiture également et contempla la colonne de fumée noire qui s'élevait dans le ciel à un bon kilomètre de là. La fumée n'était pas présente quelques minutes auparavant. Richard regardait à l'horizon, inquiet, il aperçut un flash lumineux surpuissant en haut d'une tour de plusieurs dizaines d'étages. L'intensité fut telle, que Richard fut obligé de fermer les yeux et de les protéger avec ses mains, pour ne plus sentir la douleur lui perforer la rétine. Il s'abrita derrière sa porte de voiture en avançant voûté, par petits pas, et fut projeté en arrière par une vague brûlante. Un souffle chaud sortit de l'enfer qui lui brûla la peau, les cheveux, les yeux. Ses vêtements prirent feu de façon quasi instantanée. Il n'eut pas le temps de se redresser qu'une seconde vague vint le frapper. Plus chaude encore et plus puissante, elle projeta sur Richard sa propre voiture qui l'écrasa comme un simple insecte enflammé. La bombe créa un cratère de feu de deux kilomètres au cœur de New York, aucune vie humaine n'y survécut. L'endroit devint en quelques minutes le paradis des rats et des cafards qui sortaient par les bouches d'égout encore intactes. Le souffle pulvérisa les habitations sur des kilomètres à la ronde, blessants enfants, parents. Les bâtiments effondrés par dizaine mettraient des jours pour être fouillés, déblayés. La radioactivité tua des millions d'Américains

Méto, boulot, chaos.

et de touristes en quelques minutes, brûlant leur peau, leurs poumons, les laissant au sol agoniser au milieu des rues les plus passantes du monde. Des dizaines d'hommes et de femmes couraient, enflammés au milieu des rues. Des torches humaines qui donnaient aux façades des immeubles encore debout une couleur jaune, orangé, laissant penser à l'aurore d'un matin d'été.

Ainsi mourut Richard.

Méto, boulot, chaos.

Partie IV : Présent

35

Lettre à mon enfant,

En ce 1er janvier 2027, j'ai choisi de t'écrire cette lettre pour t'expliquer, pour que tu comprennes afin de pouvoir juger par toi-même. Personne n'a eu le choix. La situation nous a été imposée, à tort ou non. C'est à toi de décider. Tu vas naître dans quelques semaines et j'apprends ce moment bien plus que tout. Si je n'y survis pas, cette lettre sera ton héritage. Il y a dix ans, tu aurais vu le jour au sein d'une maternité parisienne, entourée de sages-femmes et de médecins pour m'accompagner dans cette épreuve. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, car ces métiers manquent encore et j'ai peur de ce qu'il va se passer si la situation venait à devenir imprévisible. J'ai attendu toutes ces années avant de recevoir l'autorisation de concevoir un enfant. J'en ai fait mon seul but dans la vie, j'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir été si égoïste. Les mots que tu vas lire ne seront pas doux. Ils seront honnêtes, ils te décriront ce qu'il s'est passé. Où tu vas. À toi de choisir la place que tu vas occuper dans ce Nouveau Monde.

Tout a commencé un midi d'hiver où le monde a basculé dans la folie à peu près partout dans les grandes villes du globe, des attaques terroristes soudaines ont frappé les administrations des différents pays. Les lieux clefs de la finance

ont été détruits par des vagues d'exécutions, les responsables politiques se sont entre-tués avec les forces de l'ordre. La ville de New York a, quant à elle, été détruite dans son intégralité par une explosion nucléaire, comme Moscou, Berlin, Tokyo, Washington, Pékin et bien d'autres. Tu pourras me croire si tu le veux, mais ces villes grouillaient de millions de vies évoluant dans une symbiose chaotique. Toutes ces vies se sont éteintes en quelques secondes, la culture occidentale ébranlée, pulvérisée sous les yeux du monde entier. La mondialisation réduite à néant dans d'horribles bains de sang, dans la cruauté la plus totale. Femmes, enfants, personnes âgées, aucun humain n'a été épargné. Hors des grandes villes, des établissements de soins et des prisons ont été incendiés. L'horreur partout, l'apocalypse la plus complète.

J'ai moi-même été engagée dans des aventures qui m'ont conduite en prison. Quelques semaines ensuite je me suis retrouvée au mauvais endroit, mais au bon moment. J'ai dû m'échapper d'un camion de police et une connaissance de Malik, ton père, a essayé de nous expliquer la situation, mais cela a instantanément pris fin par sa mort. Il a été tué d'une balle en pleine poitrine, devant nos yeux, il s'est vidé de son sang parce qu'il savait la vérité et à ce moment encore la vérité était dangereuse. À cette période, la seule réaction possible a été de fuir, loin et vite. Nous étions trois, nous avons navigué dans

Paris à la recherche d'un abri, d'un endroit où se cacher. Repenser à ce moment me donne encore des frissons, j'ai même entendu les séries d'explosions qui ont ravagé le quartier de la Défense. C'était le quartier d'affaires à Paris là où se trouve maintenant le bureau de régulation de la population humaine d'Europe du Nord. Une tour s'est écroulée sur la foule tuant des centaines de travailleurs rassemblés dans le centre du quartier. Le feu a brûlé pendant des jours. Personne ne sait pourquoi, mais après cette journée, on n'a plus jamais vu les forces de l'ordre, les pompiers, les ambulances, le pays était éteint. Le premier soir, nous avons trouvé refuge chez les parents de Malik, à Trappes. Guillaume le policier qui nous a accompagnés quelque temps n'était pas rassuré, les parents de Malik habitaient dans un quartier difficile à l'époque. Malgré tous les événements, une véritable solidarité a émané de la ville, quelques heures du moins, ensuite certains quartiers se sont littéralement embrasés. Des règlements de compte à l'arme lourde ont éclaté, les bandes rivales ont voulu prendre le pas l'une sur l'autre. Bagdad en plein Paris. Nous avons quitté le quartier en même temps que la famille de ton père qui a préféré descendre vers le Sud. Avant cela, il nous fallait nous rendre dans l'appartement de Saïd, l'ami de ton père qui a été exécuté. Malik nous y a conduits et nous avons réussi à nous y rendre sans trop de mal. Nous nous sommes retrouvés au cœur d'un appartement de hacker, doublé d'un geek. Ces termes

n'existent plus aujourd'hui, c'était un passionné d'informatique et il vivait de la piraterie numérique. Les murs étaient remplis de poster des plus grands films des années quatre-vingt-dix, la pièce était sombre, les étagères où reposaient des figurines étaient couvertes de poussière. Fait extrêmement étonnant, Saïd avait imprimé des dizaines d'images et d'articles qui étaient tous épinglés sur un des murs du salon. Des articles sur le cerveau, sur la mort d'un scientifique, sur les marchés financiers et la croissance dans le pays. Toute une pile de paperasse complotiste qui nous laissa tous les trois indécis dans un premier temps. En regardant de plus près, nous avons commencé à comprendre. Je vais te l'expliquer maintenant.

Nous sommes des esclaves, des esclaves d'un système basé sur l'enrichissement d'une élite au détriment d'une majorité plus pauvre et soumise. Et cela depuis bien des années. Toi, comme moi, nous possédons au sein même de notre corps des microorganismes étrangers. Avant la grande anarchie comme je l'appelle, le mode de vie des gens a été influencé à plus ou moins grande échelle par ses envahisseurs. On ne sait pas vraiment si cela faisait longtemps que cette organisation était en route. Sache une chose, avec ces organismes dans ton corps tu n'es plus maître de tes décisions ni de tes émotions. Il s'agit de petits robots d'une taille si microscopique qu'on les confond avec des globules rouges. Ces petits robots peuvent libérer des

molécules synthétiques, la majorité des molécules qui contrôle nos décisions, nos humeurs. Le but demeurait très subtil, juste commercial. Donner l'envie aux gens d'acheter sans réel besoin des choses qui sont censées leur procurer du bien-être. L'effet était immédiat et fonctionnait parfaitement. Les maisons étaient remplies d'objets inutiles, apportés par des camions de livraison parcourant le pays de long en large, et bien sûr le tout amené par tonnes sur des bateaux voguant à longueur d'année, depuis l'Asie. Les gens étaient rongés par des lubies frénétiques où il fallait détenir tout et n'importe quoi, le plus vite possible. Les robots ont été diffusés par l'alimentation industrielle, passant directement dans le sang lors de la digestion, cela explique pourquoi certains esprits se trouvaient difficilement manipulables, car non réceptifs aux signaux. Nous n'avions pas la même quantité de nanéos dans le corps, fonction du mode de vie plus ou moins sain. Les signaux en question, ce sont les déclencheurs de nos envies, des dessins, des sons, des images qui déclenchaient des comportements impulsifs. La publicité en regorgeait. La société s'est ainsi enfoncée dans un mode de consommation à outrance, déclenchant ainsi la mise en route de mouvements de révolte de la part des écartés de cette société, de ce mode de vie. On s'est longtemps moqué des écologistes et de leurs petites actions, mais le mouvement s'est radicalisé en quelques mois. La planète se mourait dans l'indifférence la plus totale, des pays exploités laissaient

travailler des enfants dans des conditions plus qu'insalubres. Les espèces animales et végétales s'éteignaient par centaines tous les ans. Le climat se déréglaît laissant les catastrophes naturelles devenir de plus en plus fréquentes. Cela a aussi mis en route un autre mouvement, les industriels aidés par l'état en ont voulu encore plus. Surtout, ils ont voulu modifier le comportement des robots, pour ne pas eux-mêmes en finir esclave. Avec la connaissance des projets qui allaient voir le jour, on sait aujourd'hui que le but bien sûr c'était le contrôle total, une évolution de la société pour la rendre complètement asservie à son insu.

Aujourd'hui, tout cela a volé en éclat. Pour en revenir à la situation initiale, nous sommes partis de chez Saïd avec toutes ces informations en tête. Impossible à ce moment-là de trouver un endroit où se poser en sécurité dans Paris, Guillaume a volé une voiture assez facilement et nous avons quitté la capitale en quelques heures. On est retourné chez mes parents à Orléans, sur le trajet, j'ai essayé de les joindre à plusieurs reprises, mais le réseau téléphonique était saturé. Quelques jours après, il n'y avait plus d'électricité. On a passé quelque temps ensemble à rester discret en s'entraïdant avec les voisins, entre vols dans les supermarchés et batailles pour trouver de l'eau potable sans se battre... La vie à deux a suivi son cours, Malik se remettait peu à peu. Guillaume était reparti sur Paris pour retrouver sa

famille après nous avoir déposés en toute sécurité. Les rues restaient dangereuses, ceux qui ont déclenché cette catastrophe ont laissé volontairement pourrir la situation, le grand ménage par le mal. On a lutté pour manger, pour boire, pour dormir. On avait peur qu'une bande prenne possession de la maison ou nous réduise en esclavage. Certains matins, on a retrouvé dans la rue des corps laissés là la nuit, après des rixes, après des rackets et des agressions. La vie n'a pas été facile durant une année. On a dû apprendre à vivre, à survivre. Le confort était là, accessible à la plus grande majorité, délaissant ceux qui n'y avaient pas le droit. Il a fallu se laver de façon simple quand l'eau était accessible, c'est-à-dire quand il pleuvait ou alors il fallait oser sortir pour se baigner dans un fleuve, une rivière. Manger est devenu encore plus compliqué, les gens se sont d'abord battus pour les restes dans les supermarchés. À ce moment-là, une vague d'affamées s'est mise à piller les fermes du reste de bétail qu'elles contenaient. De vrais braconnages, forcément toute la nourriture qui était proposée par ce biais a donc disparu. Nous avons mangé des rats, des orties, beaucoup de pain, des soupes de plantes bouillies, des chats. Il était bien trop dangereux de sortir entreprendre des recherches, avec Malik nous avons préféré nous nourrir de ce que le grand jardin de tes défunts grands-parents offrait à l'époque.

Puis tout a basculé, tout a changé, radicalement, un matin où personne ne s'y attendait. Encore.

L'électricité est revenue, du jour au lendemain déclenchant de grands incendies avec la vétusté des installations, des quartiers entiers ont brûlés. L'eau potable également est revenue, avec une petite couleur brunâtre tout de même. Toutes les infrastructures vitales au pays demeuraient encore fonctionnelles, elles avaient été protégées pendant presque un an ce qui explique que le reste des villes ait été abandonné. Mais ce n'est pas seulement ça qui a changé, ils se sont mis à communiquer, à nous expliquer. Le message a été diffusé sur les télévisions, sur des haut-parleurs dans les rues, à la radio, dans des journaux distribués dans la rue. L'organisation regorgeait de milliers de membres, des profils recrutés au fil des mois et ayant permis de mettre en route cette nouvelle société, car oui il s'agissait bien de cela. Un Nouveau Monde. Le message était clair, la situation mondiale avait changé et l'acceptation n'était pas une option. Ils nous ont expliqué de façon honnête le problème des nanéos comme ils étaient appelés officiellement. La description de la manipulation de masse fut conforme à ce qu'ils avaient pu lire chez Saïd. Ce qu'il s'est passé, c'est qu'un mouvement révolutionnaire s'est mis en route lors de la prise de connaissance de cette situation. Le but premier fut de bloquer ce sordide système totalitaire dédié à l'asservissement du peuple. Cela a pris des années

pour le comprendre, pour préparer cette vaste opération de communication alors que les robots semblaient encore à un état assez simple, quasi inoffensif. Tout s'est accéléré lors du déploiement d'une mise à jour de tests sur une partie de la population. Les nouveaux robots étaient si puissants, si intrusifs, qu'ils permettaient de contrôler les mouvements de leurs hôtes, le prix à payer pour les victimes fut lourd. Maux de tête pour le plus chanceux. Tumeurs, cancers et maladies dégénératives pour les plus malchanceux. Lors de la découverte de cette vague de tests, le mouvement s'est radicalisé du côté de la rébellion si l'on peut l'appeler comme cela. La suppression des robots ne fut plus envisagée, mais un désir profond de récupération naquit soudainement. Comment prendre le pouvoir ? Comment détourner la situation pour en bénéficier à son avantage ? Par le chaos, la violence, la guérilla, ils ont déclenché cette guerre en manipulant les masses, en montant les uns contre les autres. Les gens se sont affrontés sans savoir pourquoi, sans savoir comment. Les mouvements de déstabilisation étaient destinés à anéantir le système mondial, les bourses ont été fermées, les groupes politiques assassinés, les gouvernements anéantis, les transports paralysés, l'industrie sans matières premières, les banques inutiles. Le monde s'est arrêté dans sa course à la croissance, dans son suicide général. J'en ai pris conscience que récemment. Le problème, c'est qu'à l'époque personne ne réagissait, tout le

monde pensait être inutile dans l'action et se laissait satisfaire par la complaisance.

Cette action qui a démarré, c'est une action positive, celle de protéger la planète pour que les générations qui suivent puissent vivre en misant sur l'avenir. La violence qui en a découlée a anéanti la société laissant les prédateurs sortir de leurs tanières, découpant encore plus le monde en petits morceaux. L'annonce du renouveau a été accompagnée d'une mise à jour globale des nanéos, diffusées par la nourriture encore, sur une population affamée. Cela nous l'avons compris ensuite. Aujourd'hui, sache qu'il est inutile de t'affamer. Elles sont partout, dans l'air, dans l'eau. Elles se reproduisent de façon autonome par une mitose artificielle au sein même de ton corps et se transmettent par hérédité mère-enfant. Chaque robot peut donner naissance à un clone dont il se sépare toutes les quarante-huit heures environ. Elles sont portées par l'eau et donc par l'air lors de son évaporation, c'est trop tard, mais ce n'est pas le sujet de ma lettre. Tout cela on te l'expliquera à l'école lors des cours de civisme.

Pour donner suite à l'annonce du groupe ESC, Earth Species Control, les robots ont laissé les hommes et les femmes libres de toutes actions. Plus de contrôle du corps ou d'influence de la pensée. Juste de la surveillance, nous avons obligation de

respecter les lois internationales visant à protéger la planète de toutes les espèces animales ou végétales pouvant lui nuire. Un système d'avertissement a été mis en place, tu auras le droit à trois avertissements mineurs, deux majeurs ou un critique dans ta vie. Sans respect de ces règles, tu vas mourir d'un AVC violent, les nanéos s'accumuleront en quelques heures dans ton cerveau provoquant l'arrêt de la bonne irrigation de celui-ci et ton décès. Mais ça aussi, tu vas l'apprendre à l'école assez vite. Les règles de vie en communauté n'interviennent qu'ensuite et sont respectées sans aucune surveillance. Chose impossible il y a dix ans.

Si tu étais née il y a dix ans, tu aurais pu choisir où vivre, à la campagne, à la ville, dans une grande maison au bord de la mer ou dans un chalet à la montagne. Aujourd'hui, ce n'est plus possible, quand la société a redémarré nous avons été gentiment conviés à rejoindre les grandes villes, pour la France il y en a cinq et pour nous cela a été Paris. L'eau et l'électricité ont été coupées à nouveau partout ailleurs. On nous a affectés avec Malik dans un grand appartement parisien avec six colocataires. On nous distribue des bons de façon mensuelle pour récupérer des provisions et des produits pour se laver ou pour la maison. La nourriture est horrible, nous mangeons pour l'instant toujours la même chose. Il s'agit d'insectes en poudre avec des minéraux des vitamines, du fer, du zinc et tout ce qui

est nécessaire au bon développement de l'être humain. On reçoit des pochettes de nourriture lyophilisée, au contact de l'eau cela devient une bouillie immonde, mais très nutritive. J'ai d'ailleurs été affecté à un centre d'élevage de grillons, criquets et vers en banlieue parisienne, celui de Rungis. Des millions d'insectes sortent de ces bâtiments sous forme de poudre chaque jour, c'est l'alternative la plus facile encore aujourd'hui. Quand je t'ai parlé du reclassement, je n'ai pas expliqué ce qui s'était passé après. Quand les campagnes furent désertées, des équipes spécialisées ont passé des mois à dynamiter toutes les infrastructures et résidence qui se retrouvaient inutiles. La vie humaine est concentrée dans cinq grandes villes Française qui sont devenues d'énormes amas de civilisation sous contrôle. J'ai dû attendre longtemps avant d'obtenir le droit de concevoir un enfant, les nanéos contrôlent aussi la fécondité des hommes et des femmes. Je ne vais pas te décrire la vie maintenant, quand tu liras cette lettre, tu sauras déjà tout cela.

Voilà, tu sais presque tout. Nous sommes libres, mais avec des chaînes, le but de notre existence consiste à maintenir un niveau de vie correct ou chacun peut se nourrir, boire et se divertir de façon équitable. De plus en plus, notre vie se tourne vers la culture renaissante et vers l'art et le loisir en général. Tout refus de participer à la vie de cette nouvelle société est puni de la peine de mort. Encore aujourd'hui, on ne sait pas où

se trouvent « ceux qui décident », je leur fais confiance. La nature a repris ses droits en dehors des villes habitées. Elle est sous gestion du système humain. C'est le seul moyen aujourd'hui pour empêcher l'autodestruction, j'en ai également pris conscience récemment. Il a fallu anéantir l'existant pour renaître, il a fallu quitter l'esclavage pour devenir libre. Il faut maintenant demeurer enchaîné pour ne plus déborder, je l'accepte. J'ai maintenant conscience que je suis plus libre qu'il y a dix ans, je sais pourquoi j'ai des contraintes. Le bien commun ne s'étend pas seulement aux proches, mais à l'ensemble du vivant, tu en prendras conscience rapidement. Certains ont tout de même réussi à quitter les villes, ils sont marginaux, mais non dangereux pour notre nouveau système, ils étaient déjà en dehors auparavant et restent sous contrôle, ils sont stériles. Je te souhaite de vivre longtemps, afin de contribuer à notre nouvelle société. Peut-être qu'un jour, nous existerons à nouveau libres en toute intelligence. Maintenant, la terre souffle un peu, elle se reconstruit comme elle sait revivre après des catastrophes. J'ai perdu mes parents, ma sœur, mes amis, mes collègues, mais je suis très heureuse de bientôt t'accueillir dans un monde un peu moins fou. Un monde en paix.

Manon, ta maman.

FIN.

Méto, boulot, chaos.

*Vivre simplement pour que simplement d'autres puissent vivre.
Mahatma Gandhi*

*Perdre sa vie à la gagner
Et voir défiler les années
Y sommes-nous vraiment condamnés ?
N y a t-il pas d'autres voies, que nous pourrions paver ?
N'y a-t-il pas de choix, d'autres priorités ?
Chercher le plus pas le meilleur
Ressemble tant à une erreur
Nous poursuivons un leurre
L'abondance de biens offre-t-elle le bonheur ?
Prendre le temps, Sinsémilia.*